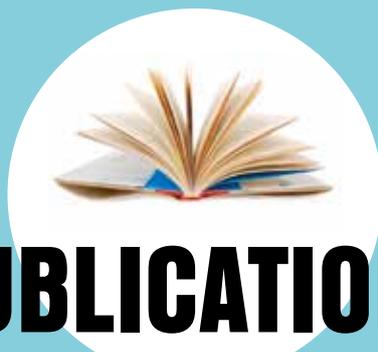


LECTURES.CULTURES



ACTION
PAS.SAGES :
CONCLUSION
THÉÂTRALE
AUX ATELIERS DE
FOSES-LA-VILLE

p.35



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques - Centres culturels - PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

LECTURES.CULTURES

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ;
- La Mémoire et l'oubli ; Nature et Culture, les deux ensemble.

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) : **GRATUIT !**

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : **GRATUIT !**

Collection « Outil bibliothèque » : **GRATUIT !**

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : **GRATUIT !**

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » : Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture,

Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : **GRATUIT !**

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021, 5,00 €.

CAHIERS DE L'ACTION TERRITORIALE : GRATUIT !

- Cahier 1 : La Mise en œuvre du décret du 21 novembre 2013 par les Centres culturels. Rapport d'observation (Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Liège), 2022

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)2 413 36 19 – mél : nathalie.brichard@cfwb.be

POINTCULTURE SE RÉINVENTE

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Cette nouvelle orientation a fait l'objet d'un contrat programme conclu cet été. C'est le fruit d'un travail collectif intense qui a associé le personnel de PointCulture, la direction, les représentants de la ministre de la Culture et l'Administration pour déboucher sur un projet ambitieux.

Dans les années 1970 et 1980, je passais mes mercredis après-midi au château Gilson, à La Louvière. Il y avait là une caverne d'Ali Baba remplie de disques 33 tours et de cassettes, minutieusement rangées dans des bacs et des étagères. Un médiathécaire nous conseillait. Parfois, il fallait lui amener l'aiguille du vieux pick-up de mes parents pour qu'il vérifie qu'elle n'endommagerait pas les collections de vinyles. Nous étions des dizaines de milliers à profiter, partout en Belgique francophone de cette formidable collection. Et cette histoire-là a duré plus de cinquante ans.

Comment balayer une histoire comme celle-là d'un revers de la main ? PointCulture est un des acteurs culturels majeurs de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Héritière de la Médiathèque de la Communauté française, l'association a connu une crise existentielle suite à la baisse tendancielle du prêt de médias audiovisuels depuis le début du nouveau siècle. Après une décennie complexe, elle se réinvente en capitalisant sur son expertise en matière de son et d'image. En se centrant sur ce qu'elle fait de mieux, elle refonde sa légitimité sur la médiation dans les domaines du son et de l'image.

Cette nouvelle orientation a fait l'objet d'un contrat programme conclu cet été. C'est le fruit d'un travail collectif intense qui a associé le personnel de PointCulture, la direction, les représentants de la ministre de la Culture et l'Administration pour déboucher sur un projet ambitieux.

PointCulture continuera à développer une collection de médias, en mettant l'accent sur les productions de la Belgique francophone. L'ensemble des ressources sera mis à la disposition de tous les citoyens de Wallonie et de Bruxelles grâce à une collaboration renforcée avec les bibliothèques publiques. Parallèlement, les opérateurs culturels, centres culturels, CEC, bibliothèques... seront soutenus dans leurs actions liées au domaine du son et de l'image. Une plateforme d'archivage des productions audiovisuelles issues du secteur associatif verra aussi le jour, ainsi qu'un centre de ressources sur l'éducation au média, chargé notamment de fédérer les opérateurs culturels actifs en la matière et de créer et diffuser des supports informatifs et pédagogiques. Deux implantations subsisteront, à Liège et Bruxelles. Ce seront les centres névralgiques de cette machine à construire l'esprit critique.

Un tel changement a impliqué de repenser l'organisation de l'ensemble de l'institution. Un plan social a été négocié, des travailleurs ont été mis à disposition de bibliothèques tandis que d'autres quittaient définitivement PointCulture, sans qu'aucun licenciement sec ne soit à déplorer.

Cette mue intervient au moment où Tony de Vuyst, admis à la pension, quitte la direction générale qu'il occupait depuis huit ans. De cet homme discret, aux multiples facettes, traducteur de japonais et des langues slaves, premier prix de conservatoire, on retiendra l'opiniâtre volonté dont il a fait preuve pour maintenir un outil et toute l'intelligence collective forgée au long de décennies.

C'est Édith Bertholet, venue des arts de la scène, qui occupe depuis quelques semaines le fauteuil de directrice générale. Elle nous promet de « créer des liens improbables », de décroïsonner. « Le but n'est pas de créer une nouvelle institution, mais de renforcer les autres », dit-elle encore (*Le Soir*, 27 septembre 2022). Une belle promesse pour un beau défi.

Pour nos secteurs, c'est aussi une opportunité à saisir, dans un temps où le complotisme, les *fake news* et l'émergence de réalités alternatives remplacent la distance critique. ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne, ainsi que CEC)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
Mél : florence.richter@cfwb.be

Comité de rédaction :

Lapo Bettarini, Diane Sophie Couteau, Célia Dehon, Bénédicte Dochain, Françoise Dury, Jean-François Füeg, Sylvie Hendrickx, Muriel Laborde, Thierry Maudoux, Bernard Michel, Florence Richter, Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Jean-Philippe Accart, Laurence Bertels, Michel Bougard, Catherine Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles, Isabelle Decuyper, Michel Defourny, Benoit Dejemeppe, Daniel Delbrassine, Anne Delplace, Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Cynthia Empain, Liliane Fanello, Véronique Heurtematte, Arnaud Knaepen, Benoit van Langenhove, Bernard Lobet, Philippe Maes, Aurélie Puissant, Marianne Puttemans, Maggy Rayet, Catherine Renson, Nathalie Trouveroy, Jacques Van Rillaer.

Relecteur :

André Tourneux

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnement :

Nathalie Brichard
Tél. : +32 (0)2 413 36 19
Mél : nathalie.brichard@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros) est gratuit, sur envoi d'un mail, mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°30 (Novembre-Décembre 2022)

6^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388

Photo couverture : *Pas.Sages* au centre culturel de Fosses la Ville © CC Fosses



13



15

03 ÉDITORIAL

03 PointCulture se réinvente
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Summer assembly of Brussels 2030
par Lapo Bettarini

11 Lauréats Prix Ethias-ACC 2022 :
Comines-Warneton, Amay
et Saint-Gilles

13 « Libre d'écrire » :
un concours d'écriture qui ouvre
les portes de la prison
par Sébastien Vaillant et
Diane Sophie Couteau

15 ICI ET AILLEURS

15 L'Envol à Brugelette :
un centre culturel au coin de la rue
par Liliane Fanello

20 Leipzig, militante et arty
par Catherine Callico

25 NUMÉRIQUE

25 Le GSARA étudie l'impact
du numérique sur les citoyens
par Cynthia Empain

28 PORTRAIT

28 Le photographe Diego Ravier
et le projet « Urbe » : pour une ville
émotionnelle et interculturelle
par Catherine Callico

SOMMAIRE



28



35



75

32 ACTION

32 Deux heures hebdos de radio en bibliothèque, dans le Hainaut
par Catherine Callico

35 *Pas.Sages* : magnifique conclusion théâtrale aux Ateliers de Fosses-la-Ville
par Thomas Casavecchia

39 AUVIO

CD

39 L'éclaircie ou l'incendie
par Benoit van Langenhove

DOCU

41 Howard Zinn,
une autre histoire des Etats-Unis
par Philippe Delvosalle

44 LECTURE

SOCIÉTÉ

44 L'Histoire autrement
par Bernard Lobet

48 Témoins dans un monde pluriel
par Thomas Casavecchia

52 Histoires naturelles :
fourmi, poulpe, caméléon, oiseau,
oursin, et jeune mammoth
par Michel Bougard

56 De l'art partout : tatouage,
aquarium, caricature, joaillerie,
et grand arbre
par Catherine Renon

BANDE DESSINÉE

60 Journal inquiet d'Istanbul
par Marianne Puttemans

PROFESSION

62 La bibliothèque :
politique et territoire
par Jean-Philippe Accart

64 JEU

64 Enfonçons-nous dans les bois
par Pascal Deru

67 JEUNESSE

ACTION

67 Mondes étranges
au Centre culturel de Waterloo
par Laurence Bertels

ENFANT

70 Herbar brodé,
et Ode à la déesse-mère
par Michel Defourny

ADO

73 Fantasy contemporaine :
Le merveilleux pays des Snergs
par Daniel Delbrassine

PORTRAIT

75 Almudena Pano, prix de la première
œuvre en littérature de jeunesse FWB
par Isabelle Decuyper

SUMMER ASSEMBLY OF BRUSSELS 2030

PAR LAPO BETTARINI

directeur de l'asbl La Concertation

CAPITALE EUROPÉENNE DE LA CULTURE...

À l'heure de la montée des nationalismes, des incertitudes idéologiques et politiques, où les problèmes sociaux sont aussi entrelacés aux questions écologiques, l'élection d'une capitale européenne de la culture n'est pas dépourvue de valeur emblématique essentielle ayant un impact concret sur la société à tous les niveaux, international, national et local aussi. Il s'agit d'une réflexion et d'un choix stratégiques pour le bien et le renforcement d'une Union européenne de plus en plus fragile.

La ville-région de Bruxelles est certainement un excellent choix. C'est du moins ce que pense le duo chargé de la mission d'élaboration de la candidature de Bruxelles au titre de capitale européenne de la culture en 2030, Mme Hadja Lahbib (avant sa nomination comme ministre) et M. Jan Goossens.

Mais prenons d'abord un peu de recul pour mieux comprendre le contexte. Fin 2016, le ministre-président de la Région de Bruxelles-Capitale, M. Rudy Vervoort, annonce la candidature de Bruxelles comme capitale européenne de la culture en 2030. Afin d'élaborer cette candidature, et de permettre le développement, en collaboration avec le secteur, d'une vision partagée de la culture à Bruxelles, le ministre-président confie aux réseaux culturels bruxellois – à savoir le Réseau des Arts à Bruxelles et le Brussels Kunstenoverleg (RAB/BKO), le Brussels Museums¹ (BM) et La Concertation Action Culturelle Bruxelloise – une mission « de sensibilisation, de réflexion, de prospection et de mobilisation des ac-



Bruxelles comme un mycélium de champignon, couverture du rapport de consultation Bruxelles 2030 présenté en 2019 © M. A. Chevalier

teurs culturels, socio-économiques et politiques autour des enjeux de cette candidature et de la préconception d'un programme-cadre « Bruxelles 2030 », dans un esprit inclusif et de dynamique participative, tel que prôné par le programme européen. Afin de mener à bien cette mission, les réseaux engagent un chargé de mission « Prospection sur l'avenir culturel de Bruxelles », M. Yannick Schandené, épaulé dans sa mission par un comité de pilotage composé de douze personnes, issues du secteur socio-culturel, artistique et touristique ainsi que du monde académique et de la société civile, et présidé par Mme Ann Olaerts, à l'époque directrice du RITCS – School of Arts, et vice-présidente du BKO.

En 2018, lors de la phase préparatoire, il est souvent soulevé que 2030 est encore loin et qu'il y a des questions plus

urgentes. C'est pourquoi il est décidé de développer, en collaboration avec le collectif bruxellois FoAM², une méthodologie basée sur une adaptation « bruxelloise » des principes énoncés par le futurologue Peter Schwartz³ dans son ouvrage *The art of the long view: planning for the future in an uncertain world*. Celui-ci y prône, grosso modo, la nécessité, dans notre société changeante et pleine d'incertitudes, d'envisager plusieurs stratégies optimales pour le futur, en prenant en compte une multitude de scénarios.

En février 2019, est remis au Cabinet du ministre-président un rapport exposant les aspirations exprimées par le secteur culturel bruxellois dans le cadre d'un trajet de consultation utilisant les méthodes de l'intelligence collective⁴. Celui-ci permet d'amorcer une réflexion transversale (sur les plans communautaire, linguistique et sectoriel) sur les enjeux de la culture à Bruxelles, dans la perspective d'un événement fédérateur tel que pourrait l'être un rôle de capitale européenne de la culture en 2030. Le rapport rend compte du déroulement de cette mission et de la riche matière qui en est issue et offre les prémisses d'un plan pour le futur afin de poursuivre le processus entamé.

Sur le point de lancer une deuxième phase d'implication de la population bruxelloise, le monde entier, et donc le Plat pays aussi, est frappé par une pandémie aussi annoncée qu'inattendue. Une année et demie s'écoule, et nous voici au présent : suite à l'appel à candidatures lancé en octobre 2020, le Gouvernement bruxellois a annoncé le 11 février 2021 la nomination de Mme Hadja Lahbib et de M. Jan Goossens, pour travailler et défendre la candida-



Moi (mais pas seulement), écoutant le récit pendant l'atelier *Speculative futures for Brussels* © Brussels 2030

ture de Bruxelles auprès de la Belgique et de l'Europe. Un nouvel acteur associatif, l'asbl Brussels 2030⁵, naît pour entamer ce processus collectif et participatif et déposer en 2024, six ans plus tôt, le dossier « Brussels 2030 », capitale européenne de la culture en 2030.

... OU PLUTÔT CAPITALE CULTURELLE DE L'EUROPE ?

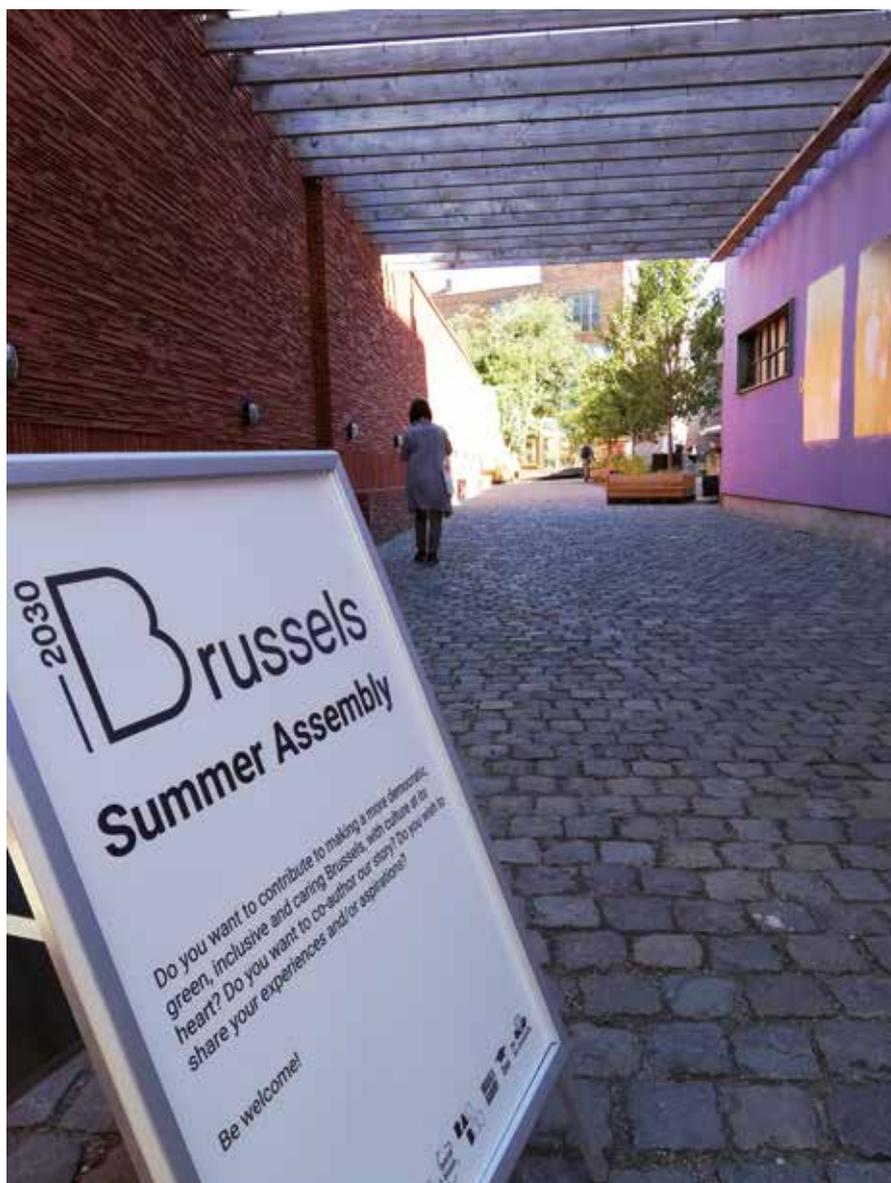
Après plusieurs rencontres, réunions, conférences, après avoir rencontré toute partie prenante institutionnelle, néerlandophones et francophones, à Bruxelles et hors de Bruxelles, le duo présente une note d'intention suivie par le slogan « Devenir ce que nous sommes déjà ». Cette note vise à créer les conditions pour une démarche participative qui ne veut pas simplement obtenir un résultat mais garantir une pérennité de réflexion, de pratiques et, surtout, d'impacts sur l'écosystème socioculturel et artistique de la ville-région : « Bruxelles est déjà un centre européen de premier plan sur le plan artistique, mais des objectifs communs à long terme et un rôle clair dans le parcours urbain de Bruxelles peuvent nous renforcer. » Derrière ce constat, il y a l'héritage de Bruxelles capitale eu-

ropéenne de la culture en 2000 : « Cela a construit de nombreux ponts, dont certains sont encore intacts, entre les artistes, les institutions et les communautés. Mais ils nécessitent un entretien constant. De nouveaux ponts sont également nécessaires. »

De plus, une pandémie de presque deux ans a transformé de façon radicale et permanente le monde entier, les perceptions individuelles et les dynamiques collectives. Pour le duo, certaines questions critiques sont nécessaires, voire inévitables : « Quelle doit être la place de l'espace public bruxellois pour nos pratiques culturelles et dans notre projet urbain ? Quelles conclusions devons-nous tirer de la pandémie pour notre travail ? Comment faire en sorte que de nombreux fossés n'apparaissent pas encore et encore, entre néerlandophones, francophones et allophones, entre le secteur artistique et le secteur socioculturel, entre les grandes maisons et les nouvelles initiatives cruciales ? Comment arriver enfin à une cartographie de ce qui se passe déjà à Bruxelles sur le plan culturel ? Pourquoi seule une partie du plan culturel 2009 a-t-elle été réalisée, et à quoi devrait ressembler un nouveau plan culturel pour la prochaine décennie ? »

Et de là au multiculturalisme bruxellois, le pas est vraiment court, et le caractère changeant de Bruxelles domine, son âme qui n'arrête jamais d'intégrer de nouvelles composantes, de s'enrichir de nouvelles cultures : « À Bruxelles, des gens de toute l'Europe, de tous les continents, vivent côte à côte. Ils n'ont pas souvent l'occasion de s'impliquer culturellement et politiquement dans notre ville. Ou bien ils n'en font pas usage. Brussels 2030 doit offrir un sentiment d'appartenance partagé. L'extrême multilinguisme de Bruxelles est également un atout dont nous ne faisons pas grand-chose. La division politique bicommunautaire ne reflète pas notre réalité, pas plus que la division culturelle institutionnelle qui en découle. Brussels 2030, soutenu par la Région de Bruxelles-Capitale et lié à l'Europe, est une excellente occasion d'expérimenter de nouvelles méthodes de travail et de nouveaux modèles. N'est-il pas grand temps d'aboutir à une véritable politique culturelle bruxelloise qui ait l'Europe comme cadre et horizon ? »

L'objectif est donc un « projet urbain à part entière » qui intègre dans un processus qui nous accompagnera jusqu'au 2030 *and beyond* des « réponses solides aux grandes questions et aux défis de



Entrée du Centre culturel Tour à Plomb, premier jour de l'Assemblée d'Été de Brussels 2030 © L. Bettarini

► notre époque, dans lesquels la culture doit jouer un rôle essentiel. Qu'il s'agisse des transitions dans le domaine du climat, de la démocratie, de l'égalité et de la solidarité, ou d'une ville véritablement décolonisée, les dix prochaines années seront cruciales », et ce aussi en vue de l'échéance des objectifs de développement durable de l'ONU, toujours en 2030⁶. L'intention n'est pas de lier Bruxelles à l'Europe, mais plutôt le contraire, de montrer l'« européenité » de Bruxelles, comme M. Goossens et Mme Lahbib l'appellent, à savoir définissent une « européenité », c'est-

à-dire ce qui nous, Bruxelles et les non-bien-défini.es-bruxellois.es, relie à L'Europe et peut nous relier à l'avenir, tout en arrêtant de parler des différences. Dans le développement de cette « européenité », les artistes et les acteurs culturels pourront également jouer un rôle clé.

Les trois axes principaux dans cette note : le lien entre la culture et le développement urbain de Bruxelles, sa super-diversité et fragmentation typique, la participation et la co-construction, notamment d'un public jeune qui a aujourd'hui moins de trente ans et qui

constitue en proportion une grosse partie de la population bruxelloise.

En suivant un peu le principe d'action « hors les murs » des Centres culturels, le duo décide à raison que le chemin vers Bruxelles 2030 ne doit pas rester un parcours abstrait de réunions et de dossiers. Sous les devises « The Future is A Practice » et « Learning by doing », les étés 2022, 2023 et 2024 seront des périodes d'action intense, de mobilisation, de cocréation, de réflexion et échanges afin de rendre « la vision de Brussels 2030 concrète et visible ».

BRUXELLOIS.ES DE TOUS LES PAYS : UNISSEZ-VOUS !

Et on arrive au cœur de cet article, à l'été 2022, quand l'« Assemblée d'été Brussels 2030 » en partenariat avec l'Université libre de Bruxelles et la Vrije Universiteit Brussel est organisée au Centre culturel et sportif « Tour à Plomb »⁷ du 4 au 8 juillet. Plus de mille personnes ont participé, dont le rédacteur de cet article et de nombreux professionnels d'organisations culturelles, sociales, publiques et universitaires de Bruxelles et de bien au-delà, ainsi que des citoyen.nes de tout âge, origine et profession. Pour la toute première fois et pendant une semaine, les thèmes majeurs de Brussels 2030 ont été abordés et discutés lors d'un gros événement participatif. De plus, selon les intentions des organisateurs, cette assemblée n'est que le point de départ de toute une série de projets et actions dans le cadre du processus vers le dossier de Bruxelles capitale européenne de la culture en 2030.

Une semaine donc remplie de conférences, d'activités et d'échanges en plénière et informels, la Tour à Plomb a été bondée toute la journée, partout, de gens parlant de Bruxelles, le tout accompagné par des performances artistiques, des ateliers et des laboratoires animés.

Les matins, des experts issus de divers secteurs artistiques francophones, néerlandophones, bruxellois de Bruxelles ou même d'ailleurs se sont relayés pour parler de rêves, de

cauchemars, de succès et d'échecs, de méthodes, d'espairs et d'horizons qui nécessitent évidemment une vision en lien avec l'échéance de 2030, mais qui doivent nécessairement avoir les pieds bien ancrés dans le présent. Et ce, non seulement pour ce qui concerne le domaine artistique et culturel, où les mots clés sont interdisciplinarité, créativité et participation, mais aussi et surtout dans les autres sphères qui définissent notre vie d'aujourd'hui et de demain : l'économie, la politique, le développement urbain et sa relation avec le reste des territoires, l'attention portée aux questions sociales (inclusion, immigration, isolement, pauvreté, enseignement, etc.) et à l'impact environnemental, etc.

Les après-midi, des activités de cocréation (sonores, vidéo, de visualisation, de spéculation sur le futur, de poésie, de transition, etc.), des visites, des promenades, etc., pour les participant.es de tout âge. Et tout a été enregistré lors d'interviews, photographié à chaque instant, noté dans des carnets, des affiches, des peintures murales et des espaces d'expression improvisés. Par exemple, lors de l'atelier « Speculative futures for Brussels » mis en place et animé par le centre de recherche Open Time / Applied Futures Research (EhB⁸), et l'association bruxelloise BNA-BBOT⁹ en collaboration avec l'artiste Roel Heremans, je me suis fait embarquer dès le premier jour dans une expérience sonore qui m'a fait voyager jusqu'à Bruxelles en 2042 et qui m'a poussé à créer un imaginaire, un scénario désirable du futur de cette ville, le mien parmi les divers possibles.

Tous les scénarios réalisés pendant la semaine seront réunis dans une expo qui permettra aux visiteurs d'observer, mais aussi de se positionner activement par rapport aux visions proposées, une méthodologie rappelant celle utilisée dans le premier dossier de la candidature de Bruxelles 2030. Et comme Mme Maya van Leemput (du EhB) l'a expliqué pendant un des keynotes du jeudi, il ne faut pas oublier que la diversité n'est pas seulement source de richesse, mais aussi d'incertitudes et de conflits, même si positifs. Il ne faut pas absolu-



L'installation du lab SDS (Strategic Design Scenarios) pour leur atelier Coping visions of desirable(s) futur(s) © Brussels 2030

ment chercher à créer une seule vision, un seul scénario, parce que Bruxelles est habité par une population bigarrée, tout le temps changeante, ce qui implique des visions différentes et des futurs différents dont il faut tenir compte. Par rapport à cela, Joke Quintens de l'association Wetopia¹⁰ nous a proposé un petit exercice qui permet de visualiser la diversité de Bruxelles, déjà métaphore d'une Europe hétérogène, d'une diversité qui est force et fragilité de notre fédération de différents pays. Par exemple, en imaginant que notre ville soit constituée de mille personnes,

comment serait-elle ? En bref :

- 829 personnes issues de l'immigration ;
- 362 d'origine extra-EU28 (sans l'Angleterre) ;
- 178 d'origine marocaine ;
- 87 d'origine française ;
- 600 nées sans la nationalité belge ;
- 520 de langue francophone à la maison ;
- 220 de langue ni francophone ni néerlandophone à la maison ;
- 350 qui parlent aussi anglais ;
- 90 qui parlent une langue arabe ;
- 320 au-dessous de 25 ans ;

- ▶ - 40 au-dessus de 80 ans ;
- 151 qui habitent à Bruxelles 1000 ;
- 99 à Anderlecht ;
- 18 à Koekelberg ;
- 349 sous le seuil de pauvreté ;
- 270 qui se considèrent dans un état de santé fragile...

Et on pourrait continuer avec d'autres statistiques qui présentent un portrait multiple, avec une grande diversité et un patrimoine culturel énorme. Donc, nous ne pouvons pas et ne voulons pas défendre une seule vision, ce qui nous pousse ensuite à poser les questions suivantes : tout le monde doit-il être impliqué ? Ou mieux, est-ce que tout le monde a envie d'être impliqué ? Et, bien qu'il s'agisse d'une occasion unique pour une ville multiculturelle et multiethnique et ses dynamiques, Bruxelles, sa population, a-t-elle vraiment besoin de ce projet ?

Une réflexion partielle sur cette question fondamentale est certainement fournie par la participation enthousiaste à cette première assemblée d'été, bien qu'elle ne soit pas représentative de toutes les communautés de Bruxelles. De plus, il est bon de demander à ceux et celles qui tiennent les rênes d'avoir eux et elles aussi une vision. Toutes ces cultures, ces désirs, ces rêves doivent entrer dans le chaudron de l'avenir. Parce que l'on ne peut pas demander de participer, de travailler, de rêver à la population, aux associations, à toute partie prenante du projet de notre futur collectif, alors que de toute façon les dynamiques et les visions institutionnelles dominent, parce que ceux et celles qui administrent sont convaincus de l'adéquation de leurs projets et les réalisent, quelle que soit l'opinion des citoyen.nes. C'est pour cela qu'il était particulièrement important que plusieurs personnalités publiques participent et répondent aux questions des participant.es (M. Alain Maron, Mme Barbara Trachte, Mme Elke Van den Brandt, M. Sven Gatz), même si la question de l'absence de certains niveaux de pouvoir de la lasagne belge (surtout francophone) bruxelloise pose de véritables questions sur la légitimité de tout le processus.

Et cela soulève une autre question. Quelle(s) autre(s) ville(s) belge(s) se portera(en)t aussi candidate(s) au titre en 2030 ? Après Mons 2015, dont l'organisation, l'expérience et l'évaluation ont été présentées lors de nombreux keynotes, outre Bruxelles, les villes de Louvain et Charleroi souhaitent se mettre en avant comme point de référence culturelle en 2030. C'est pourquoi Bruxelles est allée les voir, pour leur proposer un dossier commun, un projet qui souhaite aller au-delà des structures officielles et investir le territoire, rencontrer les centres culturels, les bibliothèques, les communautés, les citoyen.nes et parler de culture et de diversité socio-économique, de climat, dans différentes langues en vue de trouver des solutions créatives pour parler de la Belgique, de l'Europe, du monde, en gardant la culture comme vecteur de dialogue, sans oublier les caractéristiques locales de chaque lieu. C'est ce qui a été fait par certaines interventions pendant l'assemblée d'été : « Scoping visions of desiderables future(s) »¹¹, portée par le laboratoire SDS (Strategic Design Scenarios) qui, à côté d'une tente jaune placée à différents endroits, a discuté pendant une semaine avec des gens de passage sur leurs visions du futur de Bruxelles.

Ce processus Brussels 2030, inauguré officiellement par l'Assemblée d'été Brussels 2030, montre sa complexité, ses forces et ses fragilités. Le tout est à décortiquer dans des temporalités rigides et courtes, mais il est soutenu et accompagné par beaucoup d'enthousiasme et une participation relativement élevée. L'on remarque une présence néerlandophone bien plus importante que la contrepartie francophone, aussi bien dans l'organisation que parmi les participant.es. Les ateliers, les échanges, les réflexions sont riches, malgré quelques doutes liés aux contraintes budgétaires non négligeables.

Toutefois, le chemin est là, en train de se tracer, vers un objectif qui est lié en réalité à une question posée par Mme Lahbib et M. Goossens : « Une fois que

nous devenons capitale culturelle de l'Europe, nous voulons le rester. Le véritable défi de Brussels 2030 se présentera donc en 2040 : que restera-t-il des résultats obtenus à ce moment-là ? ». Ceci est donc l'enjeu principal, c'est-à-dire comment transformer ce processus en pratique (ascendante, participative et collective) permanente et, j'ajouterais, comment l'objectif 2030 peut-il devenir un pont entre les inquiétudes de 2020 et les espoirs de 2040 ? En déplaçant l'adjectif, je pense, moi aussi, que Bruxelles pourra devenir une excellente capitale *culturelle* de l'Europe, et pas seulement en 2030. « Ai posteri l'ardua sentenza »¹². ●

Notes

1. À l'époque, le réseau bruxellois des musées s'appelait « Conseil Bruxellois des Musées » (CBM-BMR).
2. Pour plus d'informations, visitez le site internet : www.fo.am.
3. Fils spirituel de Pierre Wack, Peter Schwartz lui a succédé en 1984 au sein du groupe de prospective de Shell et est reparti aux États-Unis en 1986 pour fonder le GBN (Global Business Network), réseau de prospectivistes au service d'un club international d'entreprises. Peter Schwartz popularise aujourd'hui la planification stratégique par scénarios dans le monde anglo-saxon.
4. Pour télécharger le rapport de consultation, veuillez visiter le site internet : www.laconcertation-asbl.org/trajec-toire-brxl2030.
5. Pour plus d'information, veuillez visiter le site internet : www.brussels2030.be.
6. Pour plus d'informations, veuillez visiter le site : www.un.org/sustainabledevelopment/fr/objec-tifs-de-developpement-durable.
7. Pour plus d'informations, veuillez visiter le site internet : www.touraplomb.be.
8. Pour plus d'informations, visitez le site : www.erasmushogeschool.be/nl/onderzoek/praktijkge-richt-onderzoek/open-time.
9. Pour plus d'informations, visitez le site : www.bna-bbot.be.
10. Pour plus d'informations, visitez le site : www.wetopia.blog.
11. « Recueillir des visions d'avenir(s) désirable(s) ».
12. « À la postérité la difficile sentence », poème « Le cinq mai » de A. Manzoni, 1821.

LAURÉATS PRIX ETHIAS-ACC 2022 : LES CENTRES CULTURELS DE COMINES-WARNETON, D'AMAY ET DE SAINT-GILLES

PAR CÉLINE D'AMBROSIO
chargée du Pôle Projet à l'ACC

Depuis plus de vingt ans, Ethias est partenaire de l'Association des Centres culturels (ACC). Ce partenariat se traduit notamment par le soutien de projets portés par des Centres culturels de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Grâce au Prix « Ethias-ACC », chaque Centre culturel a l'opportunité de bénéficier du soutien d'Ethias. Pour rappel, le prix Ethias-ACC est décerné tous les ans, la dotation s'élève à 7.500 euros pour les trois projets sélectionnés. Le vote des lecteurs ACC-Ethias-La Libre Belgique a été remporté par la Maison culturelle de Tournai avec le projet « Dys sur Dys ».

NOUVEAUTÉ 2022

Après de nombreuses éditions et formules diverses, pour la première fois cette année, ce sont des projets qui ont déjà eu lieu qui sont récompensés. « Il s'agissait de pouvoir primer des projets phares de la programmation d'un Centre culturel, de leur (re)donner de la visibilité et assurer une certaine pérennité de ceux-ci », précise Patricia Santoro, directrice de l'ACC. « Nous souhaitons également éviter la logique d'appel à projets, qui engendre une surcharge de travail, avec le risque que le



Murmuzeik au Centre culturel Jacques Franck © Rozenn Quere



Centre culturel d'Amay © ACC

- projet ne soit pas financé », ajoute-t-elle. Cette mise en lumière d'actions passées ou qui perdurent sous une autre forme permet aussi de donner un second souffle aux projets. Pour l'ACC et les trois Centres culturels lauréats, c'était aussi l'occasion de réunir les partenaires, les publics, les animateur.trice.s et tous les acteur.trice.s du projet pour les mettre à l'honneur et de revivre des moments forts.

VIVRE ENSEMBLE

Pour cette 27^e édition, le Prix a souhaité soutenir des activités sur la thématique

du vivre ensemble, du rapport à l'autre, de son identité et plus particulièrement des projets à destination d'un public jeune questionnant les préjugés ou tout type de discrimination.

Les trois lauréats ont chacun à leur façon proposé des actions qui ont permis de retisser du lien autour de ces questions fondamentales, de favoriser une ouverture symbolique et physique aux autres, de susciter le partage, le désir d'apprendre, tout en expérimentant collectivement, sur leur territoire, des attitudes et des manières de vivre ensemble. Leur point commun ? L'implication du public cible, porteur et acteur du projet.

LAURÉATS 2022

Le Centre culturel MJC Comines-Warneton a été récompensé pour sa campagne « T(i)EL(le) QUE T'ES ! » qui abordait la question des différences pour sensibiliser à la tolérance et lutter contre les discriminations en général, et en particulier celles liées à l'identité de genre et à l'orientation sexuelle. Diverses activités ont été menées : exposition photos, animations dans les écoles, exposition d'œuvres questionnant l'homophobie, pièce de théâtre sur le transformisme, etc.

Cultur'Ama asbl, le Centre culturel d'Amay, a été sélectionné pour le « 4540 Project », qui propose des formations, des coachings scéniques et a permis l'organisation d'un festival de musique urbaine initié par des jeunes en difficultés ou en décrochage scolaire. Ils ont pu se produire sur scène aux côtés d'artistes confirmés. Formés en Collectif, ils ont été invités au Reflektor pour assurer la première partie de leur idole, Youv Dee.

Le Jacques Franck Centre culturel de Saint-Gilles a été primé pour le projet « Murmuziek ». Projet atypique né à la prison de Forest, sous l'impulsion du Centre culturel qui souhaitait proposer un espace de création et d'expression aux détenus. Il s'agit d'ateliers hebdomadaires d'écriture, de création et de composition musicale encadrés par des musiciens professionnels, au sein même de la prison. De ces ateliers sont sortis une trentaine de titres, oscillants entre le rap, la trap et le slam. ●

INFOS :

www.centres-culturels.be/prix-ethias-acc

Pour rencontrer des partenaires du projet de Comines-Warneton, participer à une session d'enregistrement de rap du collectif 4540 à Amay, ou danser lors de la release party du CD « Murmuziek » enregistré à la prison de Forest : visionnez la vidéo de l'ACC réalisée en collaboration avec Ethias et TDM production présentant les trois projets.

LIBRE D'ÉCRIRE : UN CONCOURS D'ÉCRITURE QUI OUVRE LES PORTES DE LA PRISON

PAR SÉBASTIEN VAILLANT
Service de la Lecture publique

Créé en 2020, Libre d'écrire permet aux détenus des seize prisons wallonnes et de celle de Bruxelles de prendre la plume et d'avoir la chance d'être sélectionnés par un jury professionnel. Retour sur la genèse de ce prix pas tout à fait comme les autres.



En 2015, le Service de la Lecture publique a eu pour idée de travailler avec les détenus et surtout au point de vue de leur réinsertion ou de leur possible réinsertion dans la société active.

Avec le soutien du Service Lettres et Livres et de l'asbl CAAP (Concertation des Associations Actives en Prison), le SLP a mis sur pied des formations à destination des bibliothécaires avec l'objectif final de permettre aux détenus de lire des livres à leurs enfants lors des visites.

Avec cette première étape, l'idée a germé au sein de l'équipe du CAAP qui a pour mission de favoriser l'accès à l'art et à la culture des personnes détenues, de proposer un concours d'écriture. Pour le détenu, l'écriture est un acte d'apprentissage tout en lui permettant d'être valorisé. Cela leur permet également de prendre une distance, de transformer leurs histoires. Dans une interview accordée pour le magazine *Psychologies*¹ pour la sortie de son livre *La nuit, j'écrirai des soleils*, Boris Cyrulnik a eu ces propos : « Écrire instaure une distance émotionnelle et permet de choisir dans notre passé les images qui

agiront sur notre monde mental et celui du lecteur. Le récit devient une histoire et pas un aveu déchirant. » Ce concours a aussi vocation à faire des ponts entre le dedans et le dehors !

L'acte d'écriture n'est pas forcément inné chez les personnes, sans parler de la barrière de la langue pour certains ou encore le complexe de l'orthographe et de la grammaire pour d'autres. Pour y remédier, des ateliers d'écriture sont donc dispensés pour les détenus qui le souhaitent. L'objectif de ces ateliers est aussi d'occuper l'esprit des détenus et qu'ils puissent se projeter vers tout ce à quoi ils n'ont pas accès ou ce vers quoi ils souhaiteraient s'orienter.

La première édition du concours voit le jour en 2019 à l'occasion des Journées nationales de la Prison avec pour thème « Après... ». Ce n'est pas moins de 90 textes écrits par 72 détenus dans les différentes prisons de Wallonie et de Bruxelles que le jury, composé de professionnels du secteur, a reçus ; il a dû sélectionner les lauréats parmi les 25 finalistes répartis en six catégories distinctes : Poésie, Oralité, Récit de vie, Envol, Fiction et Hors-cadre. Le temps fort pour cette première édition a été la

lecture des textes des lauréats par des comédiens lors de la Foire du livre.

À noter que les œuvres des détenus sont réparties dans les catégories par le jury, aucune restriction n'est imposée en amont dans leur création, seule la thématique doit être respectée.

L'année suivante, un autre champ de création est soumis pour le concours « Et si... ». Il a vu sa participation augmenter.

Covid oblige, les partenaires ont dû puiser dans leur boîte à outils pour proposer encore des activités culturelles et créatives en lien avec le concours. Grâce à ce travail collaboratif, les partenaires ont pu présenter et diffuser auprès des détenus un carnet truffé d'idées pour les accompagner dans l'acte d'écriture. L'occasion également d'offrir la possibilité aux détenus de faire entendre leurs voix, grâce à un sondage, pour la thématique de la troisième édition du concours avec la date limite de dépôt des textes le 16 janvier dernier.

Au moment d'écrire ces lignes, les résultats pour cette édition ne sont pas encore connus. En attendant, continuez votre lecture de l'article par l'interview de Fred K-Net, lauréat de la première et seconde édition dans la catégorie « Oralité » pour son titre *Poudres ou Poussières* et *Et si...*

« Libre d'écrire » n'existerait pas sans le travail et la passion de la Concertation des Associations Actives en Prison (CAAP asbl), en partenariat avec le Service de la Lecture publique de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la Foire du Livre de Bruxelles, l'ADEPPI et la Compagnie Gambalo. ●

INFOS :

<https://caap.be> et sur le site Libre d'écrire : <https://www.libredecire.be>

Note

1. Pellé-Douël, C. (2019), « Boris Cyrulnik : l'écriture peut nous sauver », *Psychologies magazine*, 389, pp. 40-43.

FRED-K-NET, UN PASSAGE VERS L'ÉCRITURE EN PRISON

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

directrice du Service de la Lecture publique

Pénétrer au sein des murs d'une prison n'est jamais anodin. En cette chaude journée du mois d'août, la rencontre avec Fred-K-net est loin d'être banale. Il est le lauréat du prix "Libre d'écrire".

Réaliser l'interview d'un détenu écrivain plonge le visiteur dans les méandres de l'univers carcéral. Fred-K-net (nous lui laisserons son nom de plume) patiente derrière les grilles du parloir. L'entrevue se déroule dans ces endroits réservés aux rencontres avocat-détenu, pas de fenêtres, pas de soleil, mais la lumière on la trouve dans les yeux de ce détenu qui a commis des actes dont nous ne ferons pas mention, mais qui s'illumine dès qu'il parle de sa découverte de l'écriture.

Fred-K-net est volubile. Il a des choses à dire, à déployer et emmène sans restriction l'auditeur sur son chemin vers l'écriture. Il adore les mots, leur sonorité en joue régulièrement tout au long de la rencontre.

Son premier livre est le fruit de rencontres et d'un parcours personnel qui l'amène à réfléchir sur son quotidien. Le titre *Ma ligne verte* est un hommage à Stephen King. Il y narre avec humour et ironie la vie en prison au rythme des confinements et déconfinements successifs. L'homme règle parfois ses comptes avec le milieu dans lequel il vit, mais toujours avec un recul empreint d'une profonde réflexion.

POURQUOI ÉCRIRE EN PRISON ?

Qui a dit que la prison était truffée d'incultes, celui-là ne connaît pas notre au-

teur. Fred-K-Net explique qu'il a trouvé une forme d'évasion avec l'écriture et pourtant, ce n'est pas ce qui l'attirait autrefois. L'écriture est devenue petit à petit une évidence. Il manie généreusement la langue française avec une parfaite connaissance de l'échec que représente la prison. Il explique sans détour comment la prison est formative de délinquance ou de radicalisme. Faute d'être bien « accompagné », certains se tournent vers des extrêmes. Le détenu dispose de temps, alors occuper ce temps est indispensable, le mettre à profit pour apprendre, découvrir, mieux se connaître.

Fred-K-net explique que l'écriture rend au prisonnier le droit d'être un homme. Au fil de ses chroniques, on passe du rire aux larmes. L'émotion saisit le lecteur, la colère parfois aussi devant l'absurdité du quotidien carcéral.

Son parcours vers l'écriture a vraiment débuté avec le concours « Libre d'écrire ». Tout commence avec une carte postale qui invite les détenus à tenter leur chance. Tout y est possible : on peut écrire une nouvelle, une fiction, de la poésie... Le fait d'être lauréat deux années de suite l'a conforté dans son envie de poursuivre, lui a redonné confiance en ses capacités. Des petits coups de pouce l'ont aidé à publier (sous compte d'auteur) son premier livre.

Fred-K-net explique la puissance des aides qu'il a reçues dans un quotidien compliqué. Lors de son interview, il

développe tous les aspects de la vie en prison, un peu à l'instar de ce que l'on retrouve dans son livre. L'avant, le pendant et l'après sont abordés.

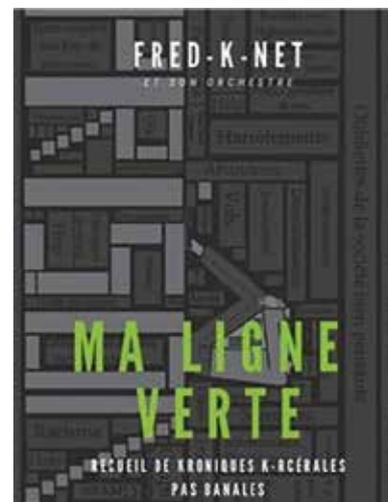
ET LES ILLUSTRATIONS ?

Elles ponctuent le livre, soutiennent les propos et offrent un exutoire à l'ordinaire. Un regret : ne pas disposer d'outils qui lui permettent d'exprimer au mieux ce qu'il ressent. Il travaille avec les moyens du bord et ils sont peu développés.

UNE BIBLIOTHÈQUE EN PRISON ?

Fred-K-net lit de manière hétérogène, surtout des documentaires. Il aime apprendre. Depuis peu, après de longs mois d'attente, il a enfin accès à une encyclopédie pour nourrir son écriture. Avoir publié change le regard que le détenu porte sur lui-même, mais aussi que les autres détenus et les agents pénitentiaires jettent sur lui. Fred, lui, il regarde vers l'avenir et sur un second livre proposé cette fois à un éditeur... qui doit donner sa réponse d'ici peu... une histoire à suivre... ●

> **Fred K-Net (Auteur), *Ma ligne verte*. Recueil de K-roniques K-rcérales pas banales, paru le 25 juin 2021, 248 pages. ISBN : 9782322376568**



L'ENVOL À BRUGELETTE : UN CENTRE CULTUREL AU COIN DE LA RUE

PAR LILIANE FANELLO
journaliste

Une nouvelle structure, une nouvelle équipe, un nouveau projet, de nouveaux locaux, et une reconnaissance toute récente... La Ville de Chièvres et la Commune de Brugelette ont décidé de prendre leur destin culturel en main en créant leur propre Centre culturel : L'Envol.



Fête de la musique dans le Parc communal en juin 2022 © CC Envol

Chièvres et Brugelette, dans le Hainaut, ce sont environ 11.000 habitants en tout. Jusqu'il y a peu, l'action culturelle de ces deux communes était portée par la Maison culturelle d'Ath, et ce depuis 1999. Mais celle-ci n'était plus en capacité de répondre aux attentes locales grandissantes. C'est pourquoi la Ville de Chièvres et l'Administration communale de Brugelette ont décidé de créer leur propre structure culturelle.

Saisissant l'opportunité de l'appel à projets de supracommunalité de la Province de Hainaut, elles ont créé

L'Envol, un Centre culturel commun aux deux communes. Installé dans de nouveaux locaux, celui-ci est devenu, début 2022, le cent vingtième Centre culturel reconnu par la Fédération Wallonie-Bruxelles, avec une toute nouvelle équipe sur le pont et deux objectifs clairs : créer des ponts (culturels) entre les habitants des deux communes et cultiver la proximité.

Cette vision s'est reflétée dans le travail d'analyse partagée. « Pour construire le projet du futur centre culturel, des rencontres ont été proposées à la population des deux entités. L'idée était vraiment de mixer le public de Chièvres

et de Brugelette pour que les attentes exprimées reflètent l'entière des profils de notre public », explique Hélène Delcoigne, directrice de L'Envol. « Une attention avait aussi été portée au fait d'inviter les représentants du tissu associatif, qui est assez bien implanté et diversifié sur le territoire, autant que des citoyens lambda aux profils diversifiés et reflétant la population présente sur le territoire. »

FORTE CROISSANCE DÉMOGRAPHIQUE

Cette population, en forte croissance, voit augmenter la proportion de nouveaux habitants en recherche d'activités culturelles. « Le territoire compte beaucoup d'écoles et près de 25 % de la population des deux entités ont moins de 20 ans », décrit Hélène Delcoigne. « Il y a aussi beaucoup de jeunes parents qui travaillent souvent en ville, ainsi que de nombreux ressortissants américains présents pour la base aérienne. Mais ceux-ci sont souvent de passage pour deux ou trois ans et assez peu intégrés dans les activités culturelles et associatives locales. Et puis nous avons une frange importante de personnes plus âgées, qui sont en général des gens originaires des entités depuis plusieurs générations et qui sont très fort ancrés, très attachés à leur patrimoine et à leur folklore. »



Stage Eveil créatif pour enfants de 3 à 5 ans en juillet 2022 © CC Envol

▶ QUATRE AXES

Les attentes exprimées lors de l'analyse partagée ont été traduites en quatre grands axes d'actions. Le premier est le soutien à l'associatif local. « Il s'agit d'une forte attente, et il a donné lieu à une de nos plus grandes opérations à venir, qui s'appelle Agor'Assos », explique Hélène Delcoigne. Le deuxième axe est le soutien aux (nombreuses) initiatives liées à la Transition écologique présentes sur le territoire. Le troisième est la valorisation et la préservation du cadre de vie rural, auquel les gens d'ici sont fort attachés. Enfin, le quatrième axe s'intitule « Légende Commune ». « Il s'agit de créer une identité culturelle commune entre Chièvres et Brugelette. Ceci tenait aussi fort à cœur de la population car Chièvres et Brugelette sont deux entités voisines mais qui ont chacune une identité propre. Or les populations souhaiteraient vraiment démarrer des liens et une dynamique culturelle commune. »

PAGE BLANCHE

Aujourd'hui, la jeune équipe de L'Envol écrit une toute nouvelle page de l'histoire des deux communes. Mais l'idée n'est pas de réinventer la roue car les habitants ont déjà des habitudes culturelles bien ancrées. « Un certain nombre de personnes sont par exemple habituées à aller à Ath, car on y trouve le Palace, une vraie grande salle de spectacle. Nous n'allons pas proposer les mêmes choses car, de toute façon, nous ne sommes pas équipés pour rivaliser avec les autres structures culturelles en matière de diffusion. Par contre, nous allons pouvoir proposer des activités de plus petite envergure, ateliers, stages, animations... mais aussi des formes de diffusion légères. Je pense que notre atout sera de jouer la carte de la proximité et de proposer des projets qui vont permettre de tisser des liens et de faire participer les citoyens. »

AU PLUS PROCHE DU PUBLIC

Une des spécificités de L'Envol est que tout est proposé en décentralisation. Pour l'organisation de ses activités, le Centre culturel a à sa disposition une longue liste d'infrastructures communales et associatives. « Même du temps de la Maison culturelle d'Ath, les gens ont été habitués à cette proximité au cœur des villages. Comme il n'y avait pas de salle adaptée à la diffusion, celle-ci se faisait dans des salles de village, souvent gérées par l'associatif local. Pour moi, c'est vraiment un atout de pouvoir proposer une offre culturelle quasi au coin de la rue ! »

REGARDS CROISÉS

L'Envol se rapproche donc le plus possible de son public, mais tente aussi de l'inciter à bouger et de découvrir l'ensemble du territoire. Focus Chièvres

et Brugelette en est une illustration. Depuis 2016, la Maison culturelle d'Ath sillonne les communes de son territoire et propose aux habitants de participer à la réalisation de grandes fresques photo à l'image de chaque village. En 2020, la future création de L'Envol a été le prétexte à une édition spéciale Chièvres/Brugelette. « Pour symboliser l'union des communes dans le projet de L'Envol et favoriser les échanges entre populations, une fresque a été réalisée, réunissant et mélangeant des clichés de Chièvres et de Brugelette », raconte Alice Winance, animatrice à L'Envol. « Le dispositif pour la sélection des photos, réunissant les deux groupes Focus, a permis la rencontre de "l'autre" et la découverte de la commune voisine. Les participants ont apprécié ce croisement de regard sur le territoire.



Apéro créatif Atelier herboristerie pour adultes © CC Envol

7950/7940

Cette fresque a été inaugurée lors de l'exposition photographique « 7950/7940 », fruit du travail de l'artiste belge Xavier Cornu, et est maintenant valorisée dans le centre de chaque commune. « L'expo "7950/7940" (respectivement les codes postaux de Chièvres et Brugelette) avait elle aussi pour objectif d'offrir aux populations un regard extérieur sur le territoire du nouveau Centre culturel, en mettant en évidence les similitudes des communes, ainsi que leurs singularités », termine Alice Winance.



Réunion lors du processus de création de L'Envol © MCAtH

SE FAIRE CONNAÎTRE

La saison 2022-2023 est la première vraie saison du Centre culturel. Le premier défi est de faire connaître L'Envol, de le situer dans la tête des Chiévriens et Brugelettois et sur la carte de leurs communes, et d'affirmer sa différence avec la Maison culturelle d'Ath. Cela faisait d'ailleurs partie des objectifs de la présentation de saison, qui a eu lieu le 2 septembre.

« Pour nous faire connaître, nous avons aussi fait en sorte de rendre nos locaux plus visibles puisque nos bureaux sont

situés à la Maison de la Cité de Chièvres, qui accueille d'autres associations. Nous allons installer des permanences et avons créé une charte graphique reconnaissable, très distincte de celle de la Maison culturelle d'Ath. Je pense que, petit à petit, les gens vont ainsi apprendre à nous connaître, d'autant que jusqu'à présent nous avons eu pas mal de chance : le public a bien répondu à nos événements ! », se réjouit Hélène Delcoigne.

DES ATELIERS PERMANENTS

Pour sa première année en totale autonomie, la jeune équipe de L'Envol a décidé de commencer en douceur. « À partir de septembre, nous proposons par exemple quatre ateliers permanents, ce qui n'avait encore jamais été proposé sur le territoire puisqu'il y a un CEC à Ath. Nous savons qu'il y a une attente du public en la matière. Mais avant de nous lancer, nous voulions un peu prendre la



Stage Art végétal pour les enfants de 6 à 12 ans en août 2022 © Catherine Laugier

- température, c'est pourquoi nous avons organisé un apéro créatif en juin. Lors de ce moment convivial, le public a pu tester les différents ateliers proposés à partir de la rentrée. » Ces quatre ateliers sont la céramique et l'herboristerie pour un public d'adultes, un atelier Récup'Art pluridisciplinaire pour les enfants de 8 à 12 ans, et pour les plus petits, un atelier contes parents/enfants en collaboration avec les bibliothèques des deux entités. « D'autres pistes sont envisagées pour la suite, mais nous attendons un peu de voir comment vont fonctionner les ateliers créatifs avant d'en lancer davantage », confie-t-elle.

OPÉRATION NOUS DEMAIN

Dans les cartons se trouve aussi un atelier culinaire. Celui-ci pourrait faire le lien avec l'Opération Nous Demain. Cette opération a été pensée en collaboration avec le Conseil d'orientation de L'Envol, qui a constitué un groupe de travail de huit personnes exclusivement dédié à Nous Demain. Celle-ci a pour objectif de soutenir toutes les initiatives écologiques et en lien avec la société en transition. La programmation 2022-2023 a pour thème l'alimentation locale.

« Nous avons prévu pas mal d'activités cette saison en lien de près ou de loin avec cette thématique : spectacles, projections, ateliers, stages... », explique Hélène Delcoigne. « Comme nous n'avons pas de salle propre, nous avons eu l'idée d'organiser ces événements dans des lieux un peu insolites, comme dans des exploitations de production locale ou dans des fermes. Nous voulons aussi associer les producteurs locaux car l'idée est de renforcer au maximum les trames du territoire. » L'opération Nous Demain est aussi une belle façon pour L'Envol d'entrer en contact avec les associations du territoire. « Il y en a beaucoup et nous ne les connaissons pas encore toutes. Nous Demain va nous donner l'occasion de leur proposer des collaborations. »

AGORASSOS

Chièvres et Brugelette comptent une diversité impressionnante d'associations locales très dynamiques. Fanfares, troupes de théâtre, chorales, cercles historiques, associations de quartier, musées, associations folkloriques, maison de jeunes... « Le tissu est vraiment très riche et les gens sont en demande d'avoir des liens entre associations, car beaucoup d'activités sont proposées sur le territoire, mais il n'y a pas de communication commune », constate Hélène Delcoigne. Le travail d'analyse partagée a mis en avant ce besoin de coordination de la communication. L'Envol va entre autres travailler avec l'Office du Tourisme à la centralisation et la diffusion des informations liées aux activités culturelles et touristiques de tout ce tissu associatif.

GRAND SPECTACLE PARTICIPATIF

Parmi les autres projets ambitieux qui n'attendent qu'à germer : Légende Commune. L'idée est de créer un spectacle qui associerait la population du territoire dès l'amont, de la rédaction des textes à la mise en scène dans l'espace public.



Exposition par le photographe Xavier Cornu en septembre 2021 © CC Envol

L'équipe de L'Envol ne manque vraiment pas de projets pour répondre aux attentes exprimées lors de l'analyse partagée. Juste de bras... « Notre contrat-programme a été pensé dans l'optique où nous serions quatre personnes. Actuellement, nous sommes deux, bientôt trois. Nous allons donc devoir prioriser nos actions en fonction de nos moyens humains », affirme Hélène Delcoigne.

Celle-ci voit la saison 2022-2023 un peu comme l'année « crash-test » de L'Envol. « Alors, nous ne voulons pas nous lancer tête baissée dans toutes sortes de projets, mais voir ce qui fonctionne et ce qui ne fonctionne pas, pour baliser un peu le chemin... » ●



Fête de la musique dans le Parc communal en juin 2022 © CC Envol

LEIPZIG, MILITANTE ET ARTY

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

.....

Toutes les photos © C. Callico

Depuis 1989 et la chute du mur – dont les Leipzigois furent les plus fervents activistes –, la ville ne cesse de se retaper, de s'embellir, d'agrandir ses lieux de culture et/ou d'investir son patrimoine postindustriel. Zoom sur deux lieux emblématiques du genre, en mue constante : Spinnerei et Werk2.



Spinnerei



Centre des arts de la scène Lofft

LEIPZIG, UNE DES CITÉS LES PLUS LITTÉRAIRES D'ALLEMAGNE

Leipzig, deuxième ville de l'ex-République démocratique allemande, est aussi historiquement une des cités les plus littéraires d'Allemagne, avec notamment des références comme Nietzsche ou Goethe qui s'y sont formés à l'université, les premières librairies au XVI^e siècle, la publication du premier quotidien écrit au monde en 1650, une nuée de petits éditeurs... On y trouve également une antenne de la Bibliothèque nationale allemande – une autre est à Berlin, et le siège à Francfort –, et jouxtant celle-ci, dans une annexe contemporaine, le Musée allemand du livre et de l'écriture.

Depuis la chute du communisme, la ville ne cesse de se réinventer, tout en conservant l'âme militante et alternative qui a tissé son identité, aux côtés des Arts. Ainsi la Leipzig School, constituée

dans les années 1960 à 1980 et devenue un label national, doit en majeure partie son développement à l'Académie des arts visuels (aujourd'hui HGB – Haute école d'art, de graphisme et de design) où des peintres comme Bernhard Heisig ou Werner Tübke ont développé un langage visuel qui continue à influencer les jeunes générations.

Tandis que d'anciens sites industriels se sont mués en terrains d'expérimentation artistique. En particulier à l'ouest de la ville, dans le quartier de Plagwitz, qui fut aux XIX^e et XX^e siècles le site industriel intra-urbain le plus dense d'Europe, jusqu'à la réunification allemande.

LA SPINNEREI, ANCIENNE PLUS GRANDE FILATURE DE COTON EUROPÉENNE, DEVENUE CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

Référence du genre, la Spinnerei, aussi plus grande filature de coton d'Europe continentale de l'époque, devenue un centre

d'art contemporain et de résidences, regroupe aujourd'hui sur une superficie brute d'environ 100.000 mètres carrés, une centaine d'ateliers d'artistes, onze galeries, des studios d'architectes, de designers, de bijoutiers, de photographes et de créateurs de mode, un magasin de fournitures pour artistes, le théâtre Residenz, un centre international de danse et de chorégraphie, des imprimeurs, le cinéma LuRu, l'asbl HALLE 14 ou encore, depuis 2019, le centre de production et de représentation en danse, théâtre et performance LOFFT. Entre autres.

La reconversion du site en pôle artistique s'est opérée au début des années 1990. « Au départ, les grands espaces aux vitrines lumineuses ont attiré des artistes à la recherche d'ateliers low-cost, comme Neo Rauch, Tilo Baumgärtel, Rosa Loy... et autres artistes du mouvement Neue Leipziger Schule, puis la première galerie, Eigen + Art, dirigée par Gerd Harry Lybke s'y est installée », relève Michael Ludwig, chargé des relations publiques. ►



Annexe de la bibliothèque

- Depuis, la donne a changé et les espaces ne dépendent plus des institutions ou de dons, mais sont gérés et loués par une société privée de propriétaires, qui proposent ces espaces à faible coût ou dans le cadre d'une occupation précaire, en échange d'une rénovation des lieux par les locataires. « La particularité du complexe est de privilégier l'ouverture avec le public, poursuit Michael Ludwig. Le site se prête à une circulation libre au travers des galeries, des ateliers et studios de création, des boutiques, etc., et les gens peuvent directement discuter avec les artistes, voire acquérir des œuvres. De plus, nous organisons des visites guidées du site et trois week-ends par an, un événement autour des galeries. »

ÉDUCATION PAR L'ART, AU CENTRE D'ART NON MARCHAND HALLE 14

Dans cette configuration, le Centre d'art

non marchand HALLE 14 revêt davantage une valeur éducative, offrant un espace de réflexion et de communication en lien avec l'art contemporain. Ce centre polyvalent accueille notamment une bibliothèque de 600 m² propice à l'information, à la lecture et à la détente, un hall d'exposition de 2.400 m², une salle d'éducation artistique, seize studios pour artistes internationaux et artistes vivant à Leipzig, et sept ateliers. « Les expositions présentent l'art contemporain international à partir de différents thèmes, abordant de manière critique des problèmes contemporains, et se concentrant sur des régions d'art moins appréciées », pointe encore le porte-parole de la Spinnerei. Une programmation vaste englobant des conférences, des tables rondes, des projections de films, des performances... favorise en outre la discussion autour de questions d'actualité liées à l'art. « L'éducation artistique offre aux enfants, aux jeunes et aux adultes des in-

citations et des occasions d'échanger avec des œuvres d'art, des expositions et des artistes. Les cours et les ateliers sont conçus en étroite collaboration avec les classes scolaires de Leipzig, et des cours de vacances sont également proposés. De plus, un cercle de dessin y a lieu tous les jeudis à 16h30. »

De son côté, la bibliothèque d'art de la HALLE 14, accessible à tous les amateurs d'art et de livres, renferme quelque 25.000 publications sur l'art contemporain, également des archives d'artistes résidant dans la Spinnerei. Le catalogue en ligne et internet peuvent être consultés via les postes de travail informatiques et un accès wifi gratuit.

En marge de cela, « un programme de résidences permet aux artistes internationaux de travailler sur de nouveaux projets à Leipzig pendant une certaine période, de faire des recherches sur place et d'établir des réseaux ».



Werk2

L'abonnement de soutien, à partir de 41 euros par an (tarif réduit : 24 euros), offre notamment une entrée gratuite aux expositions, des réductions sur les événements et les initiatives d'éducation artistique.

FABRIQUE CULTURELLE AU WERK2

Plus au nord de la ville, dans le quartier alternatif et boisé de Connewitz, se déploie le Werk2, l'un des plus importants centres culturels de la zone. Bâti en 1848, « le bâtiment fut à l'époque utilisé en tant qu'usine d'installation de compteurs de gaz de Connewitz, qui était à l'époque un village, souligne Susann Schreiber, chargée de projets. Aujourd'hui, il s'agit d'une fabrique culturelle avec des ateliers artistiques – imprimerie graphique, verrerie et poterie –, une salle de concert et théâtre, et un café-restaurant ». La pièce centrale

du site, la Halle A, accueille différents événements, outre une série d'annexes qui forment une grande cour accessible par la rue.

« Dès 1992 fut établi le centre culturel de Leipzig Connewitzer Kreuz, aujourd'hui WERK 2 Kulturfabrik Leipzig, en tant que plus grand centre socioculturel de la région de la Saxe. Ce complexe culturel représente un exemple réussi de réhabilitation d'un monument d'architecture industrielle protégé dans la culture contemporaine. La musique en *live* y joue un rôle principal, ainsi que les trois ateliers créatifs et différents projets et activités pour tous les âges. » L'aspect inclusif est également souligné au sein d'une programmation diversifiée et ouverte à tou.te.s : « les enfants, les jeunes, les femmes, les hommes, les seniors, les personnes issues de l'immigration... ». Ici encore, des visites guidées sont organisées, entre autres lors des journées du patrimoine ou de la culture industrielle.

L'atelier d'impression graphique est particulièrement actif au sein du site et propose différents cours thématiques pour enfants et adolescents durant les congés scolaires. Tel un cours de calligraphie et d'impression sur tee-shirts. « Pour commencer, les jeunes s'entraînent ensemble à écrire les lettres avec un pinceau et de la peinture. Chaque participant.e est amené.e à trouver ses propres gestes personnels. Ensuite, des peintures textiles sont utilisées pour concevoir des tee-shirts ou autres vêtements avec des déclarations individuelles. Un autre atelier est axé sur la réalisation d'un plateau de jeu avec des cartes, des personnages et des règles que les participant.e.s imaginent et mettent en forme via la linogravure et le dessin. À l'heure du tout numérique, il est important de continuer à développer l'imagination et la créativité des jeunes par le biais d'autres outils », pointe Marc Dettmann, chargé de l'atelier. ►



Bibliothèque de Leipzig

- Le programme du Werk2 porte également, et plus que jamais en ces temps chaotiques, l'accent sur la citoyenneté et le sens critique. Ainsi, via le laboratoire digital media.lab, aménagé à gauche de la petite Halle, cet automne, est proposé un « escape game » pour ados et adultes à partir de 12 ans, qui donne le ton. Le pitch ? « Nous sommes en 2052. Le guichet automatique de Connewitzer Kreuz crache de l'argent comme des confettis, mais personne ne s'en soucie. Une intelligence artificielle contrôle toute la vie publique et est en train de publier toutes les données personnelles des citoyens de Leipzig ». Science-fiction ? ●



Bibliothèque de Leipzig

INFOS :

www.spinnerei.de/
et
www.werk-2.de

LE GSARA

ÉTUDIE L'IMPACT DU NUMÉRIQUE SUR LES CITOYENS

PAR CYNTHIA EMPAIN

bibliothécaire-dirigeante, Bibliothèque centrale pour la Région de Bruxelles-Capitale

Qu'est-ce que le GSARA ? Sous cet acronyme se cache le Groupe Socialiste d'Action et de Réflexion sur l'Audiovisuel né en 1976 avec l'apparition de la vidéo en Belgique. Le GSARA est reconnu par la Fédération Wallonie-Bruxelles en tant que mouvement d'Éducation permanente et est actif sur l'ensemble du territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles. L'asbl a pour mission de susciter le regard critique, l'expression individuelle et collective et de promouvoir les œuvres cinématographiques.

Les valeurs du GSARA sont définies sur leur site (<https://gsara.be/>) comme suit : « Le GSARA, en tant que mouvement d'Éducation permanente, travaille à la mise en place de campagnes de sensibilisation afin d'agiter la pensée critique, de créer du débat, de soulever des doutes, d'enrayer la mécanique du prêt-à-penser et de se réappropriier les possibilités de changement. De manière générale, le GSARA construit une réflexion sur l'audiovisuel, les médias et le numérique. Il a pour but la formation socio-politique du citoyen et l'émancipation collective et individuelle dans le sens le plus large du mot. [...] Il a pour vocation et objet, par le biais de l'audiovisuel et des technologies de l'information et de la communication, d'agir en vue d'une plus grande et d'une meilleure participation citoyenne aux enjeux politiques, sociaux, économiques et culturels de la société civile. Il a pour mission principale d'entretenir une réflexion sur l'image et les médias,

l'éthique et les représentations qu'ils génèrent. Dans ses actions, le GSARA entend permettre et faciliter la citoyenneté active. [...] Pour atteindre ses buts, il déploie l'activité la plus étendue possible, notamment par l'élaboration et l'exécution de programmes d'éducation, de cours de formation, par l'organisation de journées d'études, de séminaires, de groupes de discussion, de colloques, par l'émission de publications, d'événements divers... Il peut exercer ses activités tant sur le plan international, national, régional que local. »

Afin de réaliser au mieux ses missions, le GSARA travaille autour de quatre axes : l'éducation permanente, via des ateliers, des outils pédagogiques audiovisuels et des campagnes d'information destinées au grand public, la formation professionnelle, l'atelier de production qui accompagne des réalisateurs de films documentaires, l'organisation d'un festival de films documentaires et de projections.

FORMATION PROFESSIONNELLE

Reconnu par la Région wallonne en tant que CISP-DEFI (Centre d'Insertion Socio-Professionnelle), le GSARA organise un programme de formations longues orienté vers les métiers de l'audiovisuel à Liège et ceux de la bureautique à La Louvière. Il propose également une formation PMTIC (Plan Mobilisateur TIC) à La Louvière et une formation radio à Bruxelles (la seule à être payante).

Les formations à Liège permettent de devenir technicien-ne en audiovisuel ; elles consistent à former des « généralistes » en matière d'audiovisuel, des personnes capables de s'adapter à toutes les situations, grâce à la complémentarité des techniques acquises. La formation dure douze mois. Pour ce qui est de La Louvière : la formation de collaborateur/collaboratrice administratif/administrative polyvalent-e dure dix mois et permet de développer les techniques de secrétariat et développement des compétences d'employé-e administratif-ve, de découvrir et mettre en application des programmes informatiques tels que Word, Excel, Access, PowerPoint, Publisher... mais aussi d'utiliser internet, gérer des emails, répondre au téléphone...

La formation au PMTIC est, elle, réservée aux demandeurs et demandeuses d'emploi et dure une semaine. Elle permet la découverte des ordinateurs, d'internet, des logiciels courants et de leur utilisation en vue d'une mise en pratique dans la vie privée et professionnelle.

ATELIER DE PRODUCTION

Créé en 1991, l'atelier de production « a pour vocation de soutenir la production et la promotion d'un cinéma documentaire de création qui sensibilise aux réalités du monde contemporain, qu'elles soient politiques, sociales ou culturelles, et dont l'originalité, l'expérimentation et l'authenticité tra- ▶

Quelques chiffres pour la Belgique (2019)

6.9 %

des 16 à 74 ans n'ont jamais
utilisé Internet!

0.8 % - 16/24 ans et 17 % - 55/74 ans

10 % des ménages belges ne
disposent pas de connexion in-
ternet à domicile

Outils de connexion

Smartphone : 84 %
Ordinateur portable : 58 %
Ordinateur familial : 48 %
Tablette : 48 %
TV : 26 %
Console de jeu : 9 %

Compétences numériques

Avancées : 38 %
Faibles : 32 %
Non utilisateurs : 8 %

} 40 % en
difficulté!

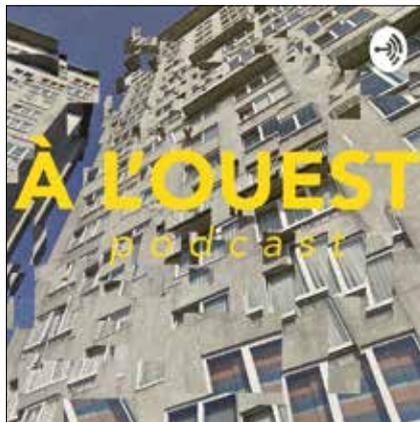
Chiffres sur l'usage du numérique en Belgique

- duisent la rencontre singulière entre le réel et le regard d'un cinéaste. Dans cette démarche, il veille à accueillir et à aider surtout les premières œuvres de nouveaux auteurs, tout en continuant d'apporter son soutien aux projets de cinéastes confirmés ».

Concrètement, le GSARA offre des bourses d'aide à l'écriture et au repérage d'un premier ou deuxième film, d'aides à la production et à la postproduction ou encore une résidence annuelle « Point de vue, point d'écoute » : une proposition de collaboration pour deux artistes, l'un/e travaillant le son, l'autre travaillant l'image en pellicule, autour d'un sujet donné, qui aboutira à une œuvre audiovisuelle commune d'une durée de 10 à 15 minutes.

ÉDUCATION PERMANENTE

Plusieurs axes composent cette partie importante du travail du GSARA : des ateliers média d'expression citoyenne autour de l'image, du son, de la radio, etc. Nous pouvons par exemple parler d'ateliers podcasts « À l'Ouest Podcast »



réalisés par des habitants des deux tours Beekkant à l'ouest de Bruxelles ou encore « 5km500 », un webdocumentaire sur les boulevards tournaisiens.

Autre aspect très important sur lequel nous allons maintenant nous attarder : les campagnes de sensibilisation. Commencées en 2010 avec « Facebook te fiche, ne t'en fiche pas », ces campagnes se concentrent sur un sujet d'actualité en créant un site internet dédié où sont regroupées de nombreuses informations sous la forme d'articles de fond, d'interviews mais aussi de podcasts.

Voici la présentation des campagnes de ces deux dernières années :

Télétravail : entrée libre (2020)
(www.teletravailler-libre.be)

2020 nous a tous pris par surprise, du jour au lendemain, nous avons dû rester chez nous et découvrir une nouvelle façon de travailler : le télétravail. Nous nous sommes très vite rendu compte qu'en travaillant à la maison la limite entre vie professionnelle et vie privée s'est atténuée. Mais un autre problème s'est dévoilé : malgré l'accès facilité aux outils numériques, nous ne sommes pas tous égaux face à leur utilisation. Sans oublier les métadonnées, le partage d'informations ou encore la surveillance systématisée de notre travail. Face à l'urgence, nous nous sommes massivement tournés vers les offres des GAFA (Google Amazon, Facebook, Apple), qui certes semblent faciles et accessibles mais posent de nombreux problèmes au niveau économique, social, politique, environnemental et éthique. C'est pourquoi le GSARA a voulu multiplier les points de vue en publiant



Campagne du Gsara sur le télétravail

différents articles sur le site : Frédéric Naedenoen a éclairé la question depuis le monde du travail ; Yoann Jungling, dans son prolongement, nous a montré ce que la technologie permet dans le contrôle et la surveillance des travailleurs ; Emma Kraak, ce que les métadonnées font de nous ; et Jean-Luc Manise nous a éclairés sur la distance qui sépare ce que les partis préconisaient avant la crise en termes de choix numériques et les choix effectivement opérés. Enfin, un entretien avec l'École de Recherche Graphique de Bruxelles explique leur choix de se tourner vers les logiciels libres.

Enfin, un onglet « Outils » permet de se familiariser avec différents logiciels libres de visioconférence, de messagerie ou encore de collaboration sur un même fichier.

Fracture numérique : en rééducation permanente (2021)
(<https://gsara.tv/fracturenumerique/>)

Fracture numérique ! Un terme souvent entendu mais qui est aussi très souvent mal interprété. Demandez à n'importe qui ce que l'on entend par ce terme et la majorité vous répondra une absence de matériel informatique. Pourtant, même si cet aspect n'est pas négligeable, il faut aussi penser au manque de connaissance informatique de base ; ces deux manques entraînant

inévitablement des inégalités sociales. Vous trouverez quelques chiffres clés de l'année 2019 dans l'image ci-jointe mais en résumé : 10 % de la population n'a pas d'accès à Internet et près de 40 % de la population est en difficulté au niveau numérique. Certes, ces chiffres ont probablement évolué suite au confinement et au développement du télétravail et de l'école à distance, mais il ne faut surtout pas croire que tout a été résolu. N'entendons-nous pas encore parler d'élèves en décrochage scolaire suite aux cours en ligne ? Ou de professionnels en burn-out par manque de limite raisonnable entre vie professionnelle et privée ?

Si les pouvoirs publics ont pris conscience de l'existence du phénomène et de l'importance de lutter contre ses différents aspects, ils se concentrent sur une lutte axée principalement sur le premier degré, à travers des investissements massifs dans l'achat de matériel. Selon le GSARA, « développer nos compétences minimales fera de nous des utilisateurs plus ou moins avertis des solutions pensées par d'autres. Cela nous permettra, à l'occasion, de donner notre avis sur l'ergonomie de telle application de tel service numérisé. Mais, en aucun cas, cela ne nous permettra de nous positionner en tant que citoyen face à la numérisation de nos institutions ». Avec la dématérialisation systématique des guichets offi-

ciels, nous devons pouvoir avoir un œil critique sur ce développement.

Le site sur la fracture numérique propose donc, en plus des paroles d'experts (interviews vidéo de Périne Brotcorne, et de Lauriane Paulhiac et d'Éric Blanchart) et de ses publics (à travers les podcasts réalisés par leurs régionales de La Louvière et de Bruxelles), deux articles qui réinterrogent la place du secteur de l'éducation permanente à ce sujet : « Inclusion numérique : le secteur associatif a un rôle politique critique à jouer », de Jean-Luc Manise, et « L'éducation permanente dans la crise sanitaire : quelle évaluation de sa relation au "numérique" ? », de Jean Blairon, qui fait suite aux ateliers organisés en partenariat avec la Fesefa, le Librex et le collectif PUNCH4 où le GSARA a voulu que les travailleurs et travailleuses du secteur de l'éducation permanente échangent sur la question numérique, sur leurs pratiques, leurs ambitions, et éventuellement leurs réinventions dans le cadre des luttes actuelles et à venir.

Comme vous le voyez, le GSARA a un rôle très actif dans le développement d'un citoyen au courant de ses droits numériques et qui vise à être un acteur actif dans leur utilisation. Utiliser des outils numériques, c'est très bien... mais c'est encore mieux quand on le fait en toute connaissance de cause et en développant son regard critique ! ●

LE PHOTOGRAPHE DIEGO RAVIER ET LE PROJET URBE : POUR UNE VILLE ÉMOTIONNELLE ET INTERCULTURELLE

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Le projet socio-éducatif itinérant URBE - URBanisme Émotionnel, mêlant photographie et chorégraphie et destiné à des adolescent·es de 12 à 16 ans, est né d'une collaboration entre la compagnie Medeber-Teatro et le photojournaliste Diego Ravier. Dans son travail, celui-ci explore en particulier la relation entre l'espace urbain et la manière de le vivre. Ici et ailleurs.

L'essentiel de vos travaux photographiques, réalisés un peu partout dans le monde, tourne autour de personnes précarisées, par leur cadre de vie et/ou la maladie. Comment y avez-vous été amené ?

Fils d'un Argentin et d'une Italienne, je suis né en Espagne. À la base, j'étais économiste, formé à Milan et j'ai travaillé plusieurs années comme mana-

ger dans l'industrie automobile. Ma carrière de photojournaliste a débuté suite à une courte formation en photographie à Paris, et divers prix internationaux. À un moment, les choses ont pris une certaine tournure. À côté de chez moi se trouvait la clinique de l'Ordre de Malte, un centre d'attention pour personnes tétraplégiques atteintes à la moelle épinière. Je les voyais faire des courses en chaise électrique sur leur



Diego Ravier ©

terrasse. J'ai contacté le responsable de communication et suis entré dans ce lieu. Une image du Burkina Faso était posée sur le mur et j'ai immédiatement pensé « je veux aller travailler là ». J'y suis resté trois mois puis ai voyagé pour l'Ordre de Malte dans divers autres pays comme le Vietnam, le Brésil...

Votre approche artistique semble, directement ou non, liée à votre vécu ?

Oui, j'ai par exemple entamé un travail sur la lèpre après la mort proche de mon père et de mon frère, l'un suite à une maladie, l'autre à un accident, à un moment où je me sentais comme dans une prison, coincé dans une situation dont je ne pouvais m'échapper. À l'époque, je travaillais beaucoup avec ma mère, architecte. Cela m'a énormément ouvert à l'architecture et je cultive de nombreuses collaborations dans ce domaine, je suis notamment photographe pour le Salon international du meuble de Milan. Ce qui m'intéresse surtout, c'est de composer des images qui illustrent l'interaction entre les humains et leur cadre spatial.

Comme dans votre projet de fin d'études à Paris, centré sur les jeunes qui faisaient de la boxe anglaise en banlieue ?

Pour ce projet, j'ai notamment été sponsorisé par des marques sportives.



Alumni

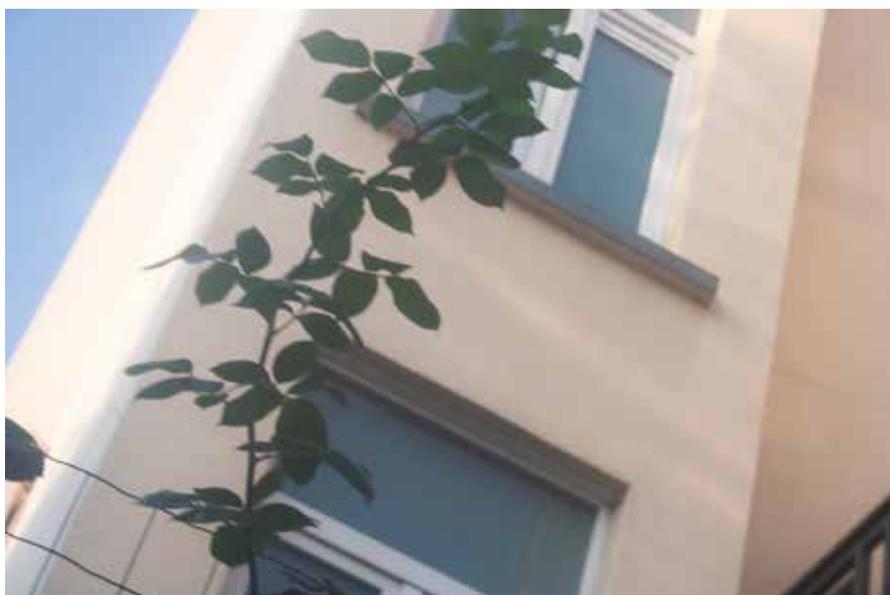


Alumni

Les jeunes boxaient sur une scène autour de laquelle j'exposais des photos d'eux. Une jeune femme y pratiquait aussi du violoncelle, ce qui dans ce milieu n'a pas été très bien perçu, mais j'aime jouer sur les contrastes, un peu de provocation. Ensuite, quand je suis arrivé à Bruxelles, je faisais des boulots corporate, institutionnels. Plus attiré par l'aspect social et didactique d'une mission, je suis alors allé enseigner la photo dans une résidence artistique à Saint-Raphaël, sur la Côte d'Azur. Je trouvais le format « résidence » intéressant pour amener les participant-es à faire table rase de leur formation traditionnelle, à détruire leur acquis pour le reconstruire avec un œil critique.

Plus tard, un reportage en Colombie illustre encore le lien entre paysage urbain et mode de vie ?

Medellín est un cas atypique : pendant une dizaine d'années, l'une des grandes



problématiques y était les petits groupes de narcotrafiquants qui créaient chacun leur propre territoire dans la ville via des frontières « invisibles » et si les civils y passaient, ils se faisaient tuer. Des investissements dans les transports publics et un projet de création de télé-

phérique y a peu à peu modifié le paysage. Cette intervention a notamment permis aux classes défavorisées, isolées par cette situation, de dorénavant profiter des espaces urbains, également de bénéficier d'un enseignement de qualité et d'autres mesures inclusives. ►



Alumni

► **C'est un peu dans le sillon de ces diverses expériences que s'inscrit le projet URBE – URbanisme Émotionnel ?**

URBE est né d'une amitié avec Serenella Martufi et Francesco Moraca de la compagnie Medeber-Teatro, dont l'approche est basée sur une recherche performative, pédagogique et théorique sur le théâtre et la poésie. On était intéressés par un projet d'analyse urbanistique, à la fois pédagogique, qui ferait le lien entre la photographie et la danse. On a développé ensemble le concept de « cartographie émotionnelle » au sein de la ville de Bruxelles, et en partant de regards de jeunes issus de milieux différents et non formés à ces disciplines, via l'œil et le corps. Lors d'ateliers – soit huit rencontres étalées sur huit semaines –, on tente de trouver un lien entre les deux, comme une sorte de ping-pong.

Le projet réunit des jeunes de dif-

férentes nationalités, ce qui offre par ailleurs des points de vue assez contrastés ?

Oui, suite à une demande de la Croix-Rouge, nous avons cette fois travaillé avec de jeunes Afghans de 14 à 16 ans en centre d'accueil à Uccle, mélangés avec des Bruxellois de diverses nationalités. L'idée était de les faire sortir de ces centres et rencontrer d'autres jeunes, hommes et femmes, de pouvoir échanger, s'exprimer autrement... On a alors acheté des caméras, dont les jeunes disposaient chaque mercredi, durant ces huit semaines. D'emblée, ils se sont sentis responsabilisés par cet échange de confiance. Cet aspect est essentiel dans notre approche. L'autre chose importante est que l'appareil permet de raconter la ville de manière subjective, en lien avec le vécu, et permet de réfléchir un peu à ce qui se passe autour de soi. Une jeune qui débarque à Bruxelles peut être dans une sorte de peur ou de

respect par rapport à la population locale. Une Bruxelloise a ainsi développé une série sur la manière dont les jeunes s'habillent, ce qui a ouvert des portes pour les un-es et les autres car après le regard photo viennent l'analyse, le développement critique, etc. De même, si l'on part du concept de « village urbain », on peut se demander pourquoi il y a une poubelle juste à côté d'une église, pourquoi il n'y a plus de mobilier ou de lieu pour s'asseoir dans l'espace public... Les participant-es posent donc un regard sur la politique urbaine, la manière de vivre la ville, et des tas de choses qu'ils croisent quotidiennement.

Concrètement, comment cela se traduit-il ?

Nous leur avons demandé de regarder la ville avec tout le corps, et pas seulement avec l'œil dans l'appareil photo. Des concepts tels que la vitesse, l'équilibre, la mise au point, la composition

sont devenus à la fois le moyen de capturer ce qui est à l'extérieur mais aussi d'exprimer ce qui nous fait traverser la ville de l'intérieur. Nous avons toujours commencé en cercle et, à chaque session, nous l'avons ouvert un peu plus. Nous avons d'abord laissé entrer la lumière, puis les couleurs, les formes, les contrastes, les sons, les odeurs, et petit à petit nous avons reconstitué une carte... La première partie du projet est ainsi axée sur la composition et la variable temps. Par exemple, on est partis de l'idée d'un bateau qui coule et de l'équilibre à trouver pour le redresser, par la danse ou par la photo. Le but est d'explorer la relation entre l'espace urbain quotidien dans lequel les adolescentes évoluent et leur vécu personnel, à partir de leurs sens, de leur mémoire et de leur imagination. Chacun prend conscience que sa vision est unique, autonome et à cultiver. Utiliser la vitesse leur permet de s'arrêter et de regarder autour d'eux, de voir des panneaux de pubs culturelles et de se dire « je peux faire ça » ou « cette photo, je pourrais la faire autrement ».

L'exposition est donc l'objectif ultime de l'atelier ?

Oui, car c'est le moment de montrer les travaux. Chaque édition est différente. L'édition 2021 a été organisée à La Buissonnière, un projet d'occupation temporaire et au-delà de ses murs dans les environs de Saint-Gilles et de Forest, et celle de 2022 sur le territoire de la commune d'Uccle. À La Buissonnière, on a réalisé 36 tirages d'un mètre carré, avec la possibilité de faire tourner les pages pour présenter les résultats de cette expérience lors de laquelle neuf adolescents ont passé du temps à trouver des choses qui parlent d'eux, de leur passé, de leur présent... À Uccle, on avait 1.500 photographies à poser par terre du côté de la place Saint-Job, il y en a eu au total près de huit cents et des proches de l'extérieur sont aussi venus en déposer. Cela a généré des interactions avec les gens autour, la place, l'espace... et des contraintes comme les égouts : pose-t-on les photos dessus, se l'approprie-t-on ou le contourne-t-on ?



Alumni

Avec le soutien de divers partenaires et notamment des centres culturels, cet atelier est donc amené à se poursuivre dans d'autres communes bruxelloises ?

En effet, et l'an prochain, le projet aura lieu à Jette, avec la Croix-Rouge de Jette, autour d'une idée participative : donner à voir la ville et inviter des jeunes extérieurs au projet à donner leur point de vue sur Bruxelles et d'autres villes, et par là, confronter les visions. Les jeunes Afghans par exemple photographient souvent les drapeaux, ils sont sensibles

à l'idée de « national ». Ils sont aussi attirés par des symboles du consumérisme comme la voiture ou autres « objets de rêve ». Ou encore les espaces verts, où ils jouent au cricket ou se baladent avec les copains... Chacun apprend énormément de ces échanges créatifs et culturels. ●

INFOS :

www.diegoravier.com
medeberteatro.org

URBE Ateliers reçoit le soutien de : La Concertation ASBL, le Centre d'accueil MENA Croix-Rouge d'Uccle, le Centre Culturel d'Uccle, Vzw AIF.

DEUX HEURES HEBDOS DE RADIO EN BIBLIOTHÈQUE, DANS LE HAINAUT

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

« Une heure à la bibliothèque », c'est une émission hebdomadaire initiée par le Réseau louviérois de Lecture publique – BiblioLouve et Le Centre FM. Au programme, la présentation d'un.e auteur.e, de ses coups de cœur, de ses liens à la bibliothèque... Également des chroniques dédiées aux jeunes, aux seniors et/ou thématiques. Rencontre avec la joyeuse équipe de base du projet au Gazomètre, pôle littéraire augmenté.

L'émission entame sa quatrième saison et son contenu se voit désormais partagé par un nombre croissant de radios indépendantes en Hainaut et en Fédération Wallonie-Bruxelles. Parmi celles-ci, RCF, Radio Quartz, Buzz, Radio Alma, Radio Beloïel, Radio 4910, RCF, Radio Passion... Le point de départ ? « Sur Sud Radio, on a d'abord entamé le projet radio littéraire "Les grandes lignes", diffusé chaque mercredi matin, explique David Brusselman, journaliste. On y présente deux ouvrages, un jeunesse et un adulte. Puis, il y a quatre ans, on a initié une collaboration avec le Centre FM et le réseau louviérois des Lectures publiques, au travers de "Une heure à la bibliothèque", qui a débuté en octobre 2019. » « Une heure à la bibliothèque » s'étend dorénavant sur deux heures – le mardi de 17 à 19h – et, chaque semaine, de nouveaux auteurs y sont mis en exergue. De plus, se réjouit David Brusselman, « on émet sur toute la région du Centre, mais aussi via la technologie DAB, à Mons et au Borinage. L'émission est proposée de cette façon à 80 radios indépendantes en FWB, et un certain nombre ont réagi du côté de Liège, de Charleroi, de Jodoigne, de Spa... Certaines radios reprennent l'émission dans son entièreté, d'autres partiellement. L'on réalise aussi des



interviews d'auteurs via Skype, ce qui permet de présenter d'autres personnalités belges ou françaises. »

L'UNIVERS D'UN.E AUTEUR.E

Au cours de cette émission hebdomadaire, « un.e auteur.e belge ou français.e s'exprime sur son actualité, son rapport aux bibliothèques, sa conception de la bibliothèque à la maison ou sur les auteurs qui ont compté dans son

parcours... relève Véronique Janzyk, chargée de communication pour la Province de Hainaut. Nous recueillons des ressentis très personnels et rendons la bibliothèque vivante à travers leurs paroles ou coups de cœur. Veronika Mabardi, évoquait ainsi le métissage de sa bibliothèque personnelle et sa décision de lire davantage d'auteurs africains. Ou encore, pour Jean-Marc Turine, les bibliothèques en primaire sont aussi importantes que les bases de l'enseignement... On intègre aussi

dans cette émission les chroniques de Valère-Marie Marchand, spécialiste de la calligraphie et des écritures, qui a notamment écrit *Le Club des aquarévateurs*, un savoureux portrait de rêveurs à la piscine. »

De plus, des rubriques sont plus spécifiquement dédiées aux jeunes et aux seniors. Telle la chronique du Centre de littérature de jeunesse André Canonne, basé à La Ribambelle des Mots, section jeunesse de la Bibliothèque centrale du Hainaut. Laurence Leffebvre, responsable : « Nous proposons une expertise en matière de littérature jeunesse. Il y a quarante ans, la production était moindre et le livre moins considéré comme un bien de consommation qu'aujourd'hui. La vocation du CLJ sur le territoire hennuyer est triple : conservation du patrimoine, médiation et formation pour les bibliothécaires, les enseignants, et le public adulte, ainsi que la prescription de produits culturels, de livres destinés aux enfants. J'organise notamment des formations – comme cet automne pour des bénévoles qui souhaitent faire des lectures dans des écoles –, une chronique radio, je participe à des expositions... »

Dans le cadre de la chronique « Jeune CLJ », deux ouvrages sont proposés « dont presque toujours un roman pour adolescents et souvent aussi un documentaire, une bande dessinée... Avec ce défi de faire passer le bonheur de l'illustration sans la montrer. Pour les romans ados, nous ciblons des thématiques fortes et l'important est de partager au grand public l'idée qu'un livre pour jeunes ne se choisit pas au poids mais plus en fonction de la critique. Il s'agit d'un univers en soi avec ses prescriptions. J'essaie aussi de proposer des auteurs d'illustration édités en Belgique ».

La Ribambelle des Mots travaille aussi avec divers organismes comme des crèches, un service d'aide à l'intégration, une école de devoirs... avec lesquels les liens se sont encore resserrés dans un contexte post-Covid : « Les enseignants se sont concentrés sur le comment retravailler ensemble, réinstaurer un rythme scolaire, etc. D'autres élèves avaient à l'inverse pris de l'avance du-



Véronique Janzyk et David Brusselman dans la récente annexe du Gazomètre © C. Callico



Laurence Leffebvre et les chroniques jeunesse © Province du Hainaut

rant la suspension des cours, avec l'aide de parents, poursuit Laurence Leffebvre. Par ailleurs, à La Louvière, la fracture numérique existe réellement car la ville est très défavorisée au niveau socio-économique. Depuis plus de deux ans, via le programme "Help blocus", on met l'espace numérique à disposition de nos étudiants pour réviser leurs matières, ce qui en sus génère un lien direct avec eux car au départ beau-

coup de jeunes ne fréquentent la bibliothèque que via l'école », pointe-t-elle.

Les échanges entre bibliothèques et écoles se renforcent également. « Nous allons par exemple proposer à l'ensemble des écoles du Centre une rencontre en zoom avec Jérôme Chantreau, professeur et auteur du livre *Bélhazar*, du nom d'un de ses élèves, décédé lors d'un contrôle de police, souligne Véronique Janzyk. Chantreau a décidé ►

- de mener l'enquête et a passé deux ans à écrire cet ouvrage. Nous avons aussi accueilli Marie Muraille, auteure de romans engagés, destinés aux jeunes. Des élèves de deux classes de secondaire de remédiation de La Louvière ont préparé sa venue. Chaque classe avait imaginé un jeu pour présenter le roman à l'autre. Il s'agissait d'une belle démarche de compréhension et de partage. »

CAP SENIORS

Membre de l'Observatoire de la Santé du Hainaut et responsable de l'antenne de La Louvière pour Hainaut Seniors, Dogan Vancranem présente de son côté une chronique radio orientée vers un public de seniors, et en particulier des ouvrages qui traitent de géopolitique, de politique ou de social. Dans le cadre de la politique d'éducation permanente favorisant une implication citoyenne participative, l'antenne d'Hainaut Seniors est très active en Région du Centre depuis 1980, par le biais d'une multitude d'activités (conférences sur des questions sociétales, visites culturelles autour d'une réflexion citoyenne, randonnées pédestres et patrimoniales...). La structure bénéficie en outre de partenariats permanents avec d'autres acteurs locaux comme la Bibliothèque centrale provinciale du Hainaut. « Le public évolue fortement, de même que les attentes de nos seniors, constate Dogan Vancranem. Plus encore dans

un contexte de (post)confinement. En termes de lecture, les « nouveaux seniors » ont une vision moins académique, ils sont demandeurs de conférences de renom ou de contenus parfois plus sportifs. Les seniors de la troisième génération, eux, sortent moins et sélectionnent plus en ligne. Ils sont également friands de podcasts. »

PODCASTS ET CRÉATIONS HORS LES MURS

« Depuis deux ans environ, nous réalisons des podcasts, que nous partageons sur le portail de BiblioLouve, confirme Véronique Janzyk. Pour certains podcasts, l'on a comptabilisé cinq mille visiteurs. En pratique, l'on y relaie la parole de l'auteur via ses écrits. Ce type de démarche nous a été très utile pendant la longue période liée au Covid, afin de toucher des publics différents et de pallier le manque physique avec nos seniors, notamment. On a aussi développé des zooms littéraires, à regarder à partir de chez soi ou de la bibliothèque. On a tenté tout ce qu'on pouvait. De même, beaucoup de seniors suivent nos formations numériques. » D'autres formules de fidélisation du public sont envisagées, comme au sein du Gazomètre, le projet d'une « boîte à histoires » : des extraits de textes d'auteurs seront diffusés dans une cabine d'écoute. Et en décembre, en collaboration avec le centre culturel Central, une soirée liée à la lecture d'auteurs

belges. « Il est devenu difficile de relancer les rencontres littéraires classiques, confirme la porte-parole. La formule évolue, avec des événements musicaux ou d'autres animations. On veille à créer de nouvelles dynamiques autour d'un livre. La période du confinement a été compliquée pour tous mais le secteur de la Lecture publique est resté accessible, les bibliothèques étant considérées comme essentielles. Nous nous sommes réinventés, avons proposé du take-away dès que possible, avons investi les réseaux sociaux avec des lectures, des tutoriels, en proposant des animations et des formations. »

L'équipe s'est également investie extra-muros. « Nous sommes allés travailler avec les jeunes de la Maison de quartier de Strépy-Bracquegnies, des résidents du Foyer Taminioux et du groupe d'insertion sociale du CPAS. Nous les avons réunis autour d'une pièce de théâtre, *Vie de couleurs*. Le projet aboutit aujourd'hui à une exposition, un jeu et un livre. » Dans le même sillon, citons encore l'exposition « Sans se croiser » de Maxime Coton, une expérience en réalité augmentée accueillie dans le cadre du Festival ARTour, né d'un partenariat avec le Secteur des Arts plastiques, Central et le Musée Ianchelevici. « Nous allons à la rencontre non seulement des usagers mais nous unissons aussi nos forces à celles d'autres opérateurs », ponctue Véronique Janzyk. Pour une programmation pluridisciplinaire et incubatrice d'un mieux-vivre ensemble. ●

RUE DU GAZOMÈTRE

La bibliothèque provinciale de La Louvière Le Gazomètre est l'une des trois sections bibliothécaires de la ville. En 2023, le lieu, complété d'une extension 1.700 m² regroupera une section pour adolescents et adultes, La Ribambelle des Mots (jeunesse), une salle de périodiques, un lieu d'exposition et un nouvel espace public numérique (EPN), adapté aux technologies récentes et aux besoins de la population (demandeurs d'emploi, personnes isolées, seniors...). Les postes de travail s'ouvrent en outre vers divers portails comme Toutapprendre, qui offre des cours ainsi que l'accès à des centaines de revues en ligne ; Lirtuel, la plateforme de prêt de livres numériques ; ou Cairninfo, spécialisé dans les sciences humaines et sociales. En outre, des matinées de l'informatique sont organisées les mercredis de 9h à 12h, en plus de formations thématiques et d'un Helpdesk EPN pour une aide individuelle aux lecteurs.

Infos : 064/312 508 ou via section.periodiques@hainaut.be

PAS·SAGES : MAGNIFIQUE CONCLUSION THÉÂTRALE AUX ATELIERS DE FOSSES-LA-VILLE

PAR THOMAS CASAVECCHIA
journaliste au *Soir*

Toutes les photos © CC Fosses



Pas-Sages au centre culturel de Fosses la Ville

La pièce, montée par les « anciens jeunes » passés par les ateliers de théâtre de Fosses-la-Ville, rend hommage aux ateliers proposés depuis vingt ans par le centre culturel de la ville. Un projet qui devrait faire des émules.



Pas-Sages au centre culturel de Fosses la Ville

► DES GAMINS QUI CRÉENT LEUR PROPRE MONDE

En avril dernier, Fosses-la-Ville a vu se monter une pièce de théâtre un peu particulière : « PAS-SAGES », du collectif Isolat. Le pitch est simple : Alex vient de mourir. Son groupe d'amis d'enfance se retrouve à l'enterrement et se remémore leurs jeunes années. Cette

évoquant du passé est l'occasion de plusieurs flash-back : les gamins, autour de leur cabane dans les bois, voulaient créer leur propre monde. Plus tard, ados, ils en rêvaient un autre. À travers ces incursions dans le passé, on constate que ces rêves de jeunesse, ces utopies se sont laissées éteindre. La vie, les rencontres, l'école et le travail sont passés par là. La pièce pose la question

universelle de la jeunesse et de son insouciance. Les deux sont-elles condamnées à s'éteindre avec l'âge ?

Si la pièce a remporté un franc succès, c'est aussi en raison de l'ancrage local de la troupe. Pour comprendre cet ancrage, c'est justement vers le passé qu'il faut se tourner.

Il y a plus de vingt ans, le centre culturel de Fosses-la-Ville a lancé un atelier théâtral à destination des enfants de 8 à 12 ans. Parmi les gamins et gamines qui font leurs premiers pas sur les planches, François D'Alcama, 8 ans à peine. Piqué par le virus, il embrasse aujourd'hui une carrière dans les arts de la scène et campe un des personnages de « PAS-SAGES ». Tous les membres du collectif sont passés à un moment ou un autre par les ateliers théâtre de Fosses.

« L'encadrement est assuré par le Théâtre des Zygomars, explique Bernard Michel, le directeur du centre culturel. On voulait une note professionnelle dans ces ateliers. La première année, les enfants ont réalisé une adaptation. Et les années suivantes, ils créaient collectivement des pièces qu'ils présentaient à la fin de l'année. D'abord devant un public scolaire, et donc leurs camarades de classe, puis devant le grand public. »

Et puis, au fil des ans, ces enfants ont grandi. Trop vieux pour les ateliers, ils se sont rassemblés au sein de la TTAF, la Troupe de Théâtre Ados de Fosses. C'est dans cette troupe que Valentin Demarcin, un des metteurs en scène de « PAS-SAGES » a débarqué. « La dernière pièce du TTAF à laquelle j'ai participé, c'était *Tous fous* en 2008, se souvient Valentin. Ensuite, l'essentiel des membres de la troupe ont pris des routes différentes et sont partis suivre leurs projets personnels. Pour ma part, j'ai entamé mes études au conservatoire. Généralement, on reste au TTAF trois ou quatre ans maximum. Car à 18 ans, on n'a pas forcément l'occasion ou l'énergie pour se consacrer à la création d'une pièce de théâtre. Au fil du temps, d'autres anciens des ateliers ont continué, génération après génération, à fréquenter un TTAF en renouveau permanent. »

C'est que le succès des ateliers ne se dément pas. « À tel point que l'on est parfois obligé de refuser des inscriptions, explique Brigitte Romain, en charge des ateliers théâtre. On tient en effet à maintenir des groupes qui ne dépassent pas les vingt participants pour garder ce côté qualitatif auquel on reste très attachés. »

« Mais, pour l'heure, il y a malheureusement un trou de deux ou trois ans entre les ateliers et le TTAF, concède Bernard Michel. On aimerait donc proposer un parcours complet sur dix ans pour que les jeunes puissent partir à la rencontre des différents métiers du théâtre, s'initier à l'improvisation et à l'ensemble des arts du vivant. »

LA VOLONTÉ DE MARQUER LE COUP

En 2018, Valentin reprend contact avec Matthieu Collard, qui encadre alors les jeunes du TTAF avec Mélodie Valemborg. « En discutant, on s'est dit que le TTAF allait fêter ses quinze ans. Matthieu m'a aussi parlé de la nouvelle salle polyvalente attendue depuis vingt ans par le centre culturel qui était en préparation. Il nous est apparu comme une évidence qu'il fallait marquer le coup. Et qu'il faudrait mettre sur pied un projet qui inclurait toutes les générations passées par la troupe de jeunes. On a donc fait un listing de 30-40 personnes, jeunes et moins jeunes qui ont un jour participé au TTAF. En gros, on a recontacté tout le monde. On a ensuite écrémé en fonction des envies et des disponibilités de chacun. L'idée était que chacun puisse s'impliquer selon sa volonté. »

Rapidement, le collectif s'est structuré de manière très horizontale. « Chaque décision est prise lors de sortes d'assemblées générales, explique François D'Alcamo. Très vite, l'envie de monter un spectacle a émergé. Le thème, lui aussi, s'est vite imposé, presque de lui-même : on voulait parler d'insouciance et de l'évolution de celle-ci au cours de la vie. Que nous reste-t-il de l'insouciance de la jeunesse quand l'âge adulte nous rattrape ? Évidemment, c'est une

thématique qui touche beaucoup les jeunes impliqués dans le projet. Elle est d'autant plus importante pour nous. » Mais impliquer tant de monde reste un sacré défi logistique. « Rassembler des amateurs, qui n'ont plus tâté les planches depuis plus dix ans, et des aspirants professionnels, toujours aux études, avec de jeunes professionnels n'est pas une mince affaire, concède Valentin. Contrairement aux ateliers et aux productions du TTAF, on a voulu s'émanciper de l'encadrement de professionnels et tout monter entre nous de A à Z. On a heureusement pu profiter d'un appel à projets du ministère de la Culture qui a dégagé 45.000 euros pour le projet. Cela nous a permis d'engager quelques personnes parmi les plus impliquées et on a pu faire appel à des professionnels, notamment une costumière et un scénographe. On a aussi tenu à défrayer les trajets et les repas des participants. » Au total, ce sont une trentaine de personnes qui ont été impliquées dans le projet. Plus quelques paires de bras pour l'aide logistique.

ENTIÈREMENT PRODUIT PAR DES ANCIENS

« Ce qui nous a rassemblés, au-delà du passage par les mêmes ateliers et la même troupe, c'était la même faim, le même manque de la scène, ajoute François. On a vraiment pris notre pied. On a joué, on a fait beaucoup de filage. À force de brainstormer, d'écrire, de réécrire, de discuter, on a pu récolter énormément de matière. Évidemment largement alimentée par nos parcours personnels. On a découvert, ensemble, ce qui nous faisait envie. On n'a pas cherché la réalité à tout prix. Et plus on avançait dans les répétitions, plus on se rendait compte que l'on ne voulait pas d'une narration traditionnelle qui tourne autour d'un personnage, mais plutôt d'un groupe. Cette narration chorale fait écho à la troupe elle-même. »

De son côté, le centre culturel a mis sa salle flambant neuve à disposition du collectif afin de permettre la bonne tenue des répétitions et les travaux d'écriture.

Avec la promesse de programmer le spectacle une fois ce dernier monté. Au niveau de l'organisation, la troupe s'est laissé le temps. Par envie, mais aussi par contrainte. « Comme on rassemblait des membres de tous les âges entre 18 et 31 ans, il a fallu prévoir toutes les répétitions et les rencontres très en amont, se souvient Valentin. Les répétitions se sont principalement déroulées au centre culturel, notamment pendant les huit semaines qu'a duré la résidence. »

Si le projet était pensé pour prendre son temps, il a bien entendu pris un peu de retard. « Entre les premières discussions et la première représentation, il s'est passé quatre ans. Mais le travail concret a duré trois ans. On penchait au départ pour deux ans. Mais la crise du Covid est passée par là. On a donc dû mettre en place des ateliers en distanciel. C'était compliqué de travailler à la cohésion de groupe alors que certains ne s'étaient encore jamais rencontrés. D'autant plus compliqué quand on est une douzaine d'acteurs. Puis, énorme coup dur, trois semaines avant la première représentation, la moitié du groupe était positive au Covid. On a donc poursuivi le travail, tous masqués en permanence. »

La première, devant un public scolaire s'est très bien passée. « L'énergie et la confiance que l'on a dégagées sur scène étaient incroyables. On s'est tous portés les uns les autres. On se définissait comme une meute, résume François. On a beaucoup utilisé cette image pour nous définir en interne. »

« On nous a posé énormément de questions à la fin. On a senti que les jeunes étaient très touchés, très intéressés », ajoute le directeur du centre.

Puis est venue l'heure des représentations devant un public payant. « La pièce est extraordinaire, poursuit-il. Il s'en dégage une authenticité de citoyens qui prennent la parole sur scène. J'ai aussi retrouvé l'esprit et la philosophie de Matthieu Collard en filigrane de la pièce, notamment dans le côté "expression de la jeunesse". Le public était conquis, bien sûr. Normal, il était composé de beaucoup de proches et de membres de familles, ►



Pas-Sages au centre culturel de Fosses la Ville

- mais ce n'était pas un spectacle de fancy-fair. On était bien au-delà et je pense que la pièce a toutes les qualités pour continuer sa vie. Tous les retours étaient excellents. Tout le monde est très touché par le spectacle. Même moi, j'étais soufflé par le cachet professionnel de la représentation. Se dire que des jeunes issus des TTAF ont tout pris en charge : la chorégraphie, le chant, la musique, la lumière et la scénographie, c'est une sacrée claque. C'était tellement chouette que mon épouse a dit qu'il faudrait retourner les voir lorsqu'ils joueraient à Jemeppe-sur-Sambre (quelques mois plus tard, ndlr). C'est la première fois que mon épouse m'a demandé de retourner voir une pièce une seconde fois. Pourtant, des représentations théâtrales, elle en a déjà vu quelques-unes », assure le directeur en riant.

POUR SUIVRE L'AVENTURE

Effectivement, la pièce est appelée à continuer à vivre. « On n'a pas créé une troupe, on a créé un projet. On veut le faire tourner, continuer à faire vivre le spectacle », résume Valentin. « PAS-SAGES » s'est donc joué en octobre au centre culturel de Jemeppe, s'adressant tant au tout public qu'au public scolaire. Et des discussions étaient en cours au moment d'écrire ces lignes avec Bomel et Ciney pour des représentations début 2023. Même si la chose n'est pas simple après l'embouteillage provoqué par la crise sanitaire de ces dernières années.

Mais il est important de poursuivre l'aventure. « Je ne pense pas que l'on soit prêt à créer un nouveau projet. Je ne suis même pas certain que l'on en ait envie. On ne veut pas se presser comme des citrons. Ce spectacle, c'est

la réponse à ce qui s'est passé ces quinze dernières années dans les ateliers et les TTAF, explique François. On veut créer une émulation auprès des futures générations qui passeront par là. »

L'objectif de ce parcours n'est pourtant pas de susciter des vocations dans le monde du théâtre.

« Même si c'est clairement une fierté de voir émerger des talents au centre culturel. Je reste aussi persuadé qu'il s'agit d'un enrichissement énorme pour les jeunes. J'ai par exemple une nièce qui a participé aux ateliers. À l'époque, elle devait aller voir un logopède mais la pratique du théâtre et l'inclusivité au sein des ateliers lui ont permis de se dépasser. Et c'est vrai pour tous les jeunes qui passent par nos ateliers. Ce projet PAS-SAGES, c'est la matérialisation d'un projet de plus de quinze ans. On n'aurait pu rêver plus bel hommage », conclut Bernard Michel. ●

L'ÉCLAIRCIE OU L'INCENDIE

PAR BENOIT van LANGENHOVE

musicologue, administrateur du Festival Ars Musica

Au Suisse

Au Suisse
City Slang © 2022

La nostalgie anime toujours le dance-floor. *Au Suisse*, un projet de Morgan Geist (Metro Area qui mélangeait disco, soul, techno, funk et new wave) et Kelley Polar (qui crée une musique hybride venue du classique et de l'électro), revisite la New Wave façon années 80. C'est une alliance de patchs de synthés vintage glacials, de batterie électronique punchy et de guitare funk scintillante signés Geist, et du ton doux et souple de la voix en falsetto de Polar. À l'arrivée, un album d'électro à la fois intime et minimaliste tout en retenue qui ne s'embrase jamais et qui préfère jouer dans une atmosphère de contemplation calme traversée épisodiquement de moments maussades.

Heiner Goebbels

A House of Call – My Imaginary Notebook

Ensemble Modern Orchestra
Vimbayi Kaziboni (direction)
ECM New Serie © 2021 – © 2022

Au début du XIX^e siècle, on appelait en Angleterre « House of Call » un espace public dans lequel des artisans itinérants pouvaient offrir leurs compétences. Au long de quinze mouvements, le metteur en scène et directeur artistique allemand Heiner Goebbels confronte sa musique avec des textes de Samuel Beckett, Heiner Müller, du poète soufi perse Rumi, des musiques traditionnelles d'Arménie, d'Amazonie et de Namibie. On y entend du jazz-rock, des instruments traditionnels (accordéon, guitare, dulcimer) et des jeux rythmiques venus de Stravinsky. Et au milieu de tout cela quelques beaux moments de poésie : *Agash Ayak* ou les incantations de *What When Words Gone*. ▶



► **Mista Savona**

Havana Meets Kingston Part 2
Baco Records, Cumbancha © 2022

Après avoir produit des albums reggae depuis 2007, le producteur/multi-instrumentiste australien Jake Savona, qui se fait appeler Mista Savona, décide d'y associer la musique cubaine et de créer le *Havana Meets Kingston Project*. Un premier CD sort en 2017 suivi d'une tournée qui sera captée par la BBC lors des Proms 2018 (extraits visibles sur YouTube). Face à la réussite artistique, il remet le couvert en 2022. Savona réunit à nouveau les maîtres des deux genres, dont des musiciens jamaïcains de renom comme le duo drum & bass Sly & Robbie, le guitariste Winston « Bopee » Bowen et le percussionniste Bongo Herman pour enregistrer avec les meilleurs musiciens et chanteurs cubains dans l'emblématique Egrem Studios où Buena Vista Social Club et de nombreux autres joyaux musicaux de la musique cubaine ont été enregistrés. Puisant dans les styles roots reggae, dub et dancehall d'une part et son, salsa, rumba afro-cubaine d'autre part, *Havana Meets Kingston* voit ces musiciens de haut vol proposer une magnifique rencontre des genres pleine de vie et de couleurs, mais il est vrai que Cuba et la Jamaïque ont l'Afrique en partage dans leur identité.

Florent Marchet

Garden Party
Novida © 2022

En 2014, Florent Marchet nous avait laissés sur une odyssée galactique d'une famille fuyant une apocalypse terrienne (*Bambi Galaxy*). Après cette aventure éminemment allégorique des méfaits de l'anthropocène, Florent s'est tourné vers d'autres aventures, de la musique de film, des collaborations, un livre. Puis enfin, cet été, la sortie d'un album personnel qui retourne vers ce qui avait alimenté ses premiers albums, le quotidien, la vie de province. On a souvent évoqué le nom d'Alain Souchon à propos de Marchet : une même capacité à créer des personnages plantés dans un décor en quelques traits à la Sempé, une capacité à décrire des enjeux sociaux avec une poésie douce-amère. La pochette nous laisserait croire à une vie de famille heureuse et insouciant. Mais l'auteur nous a appris à nous méfier des apparences. C'est à l'envers du décor, derrière les murs, qu'il exerce son talent d'observateur pointilleux. Des violences conjugales (*Comme il est beau*), des amitiés perdues (*Freddy Mercury*), mais aussi simplement la peur d'un père face au sentiment de toute-puissance que l'on ressent durant l'enfance (*De justesse*). Un petit bijou.

György Kurtág

Kafka-Fragments
Anna Prohaska, Isabelle Faust
Harmonia Mundi HMM902359 © &
© 2022

Comme la peinture de Pierre Soulages, la musique du compositeur hongrois György Kurtág n'a besoin que de quelques notes insignifiantes pour créer une œuvre d'une émotion et d'une intensité énorme. Quelques mots ou quelques notes suffisent pour transmettre un sentiment de compréhension émerveillé du monde ou d'universalité à partir d'un lieu apparemment commun. Basé sur quarante fragments tirés des journaux intimes de Franz Kafka, l'auditeur traverse tout le spectre de l'expérience humaine, du plus insignifiant au plus existentiel au son d'une musique d'une sensibilité qui mesure chichement ses moyens en maniant avec virtuosité l'aphorisme wébérien ou le folklore d'Europe centrale. Quatorze secondes pour la plus courte et sept minutes pour la plus longue suffisent tout autant à créer un monde d'une fabuleuse variété. Fragmentaires aussi sont les moyens avec lesquels Kurtág choisit de les incorporer : une voix (Anna Prohaska) et un violon solo (Isabelle Faust). *Kafka-Fragments* est un des cycles lyriques les plus expressifs du XX^e siècle, interprété par des artistes dont le flair et l'engagement passionné ne connaissent pas de limites. ●



HOWARD ZINN : UNE AUTRE HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS

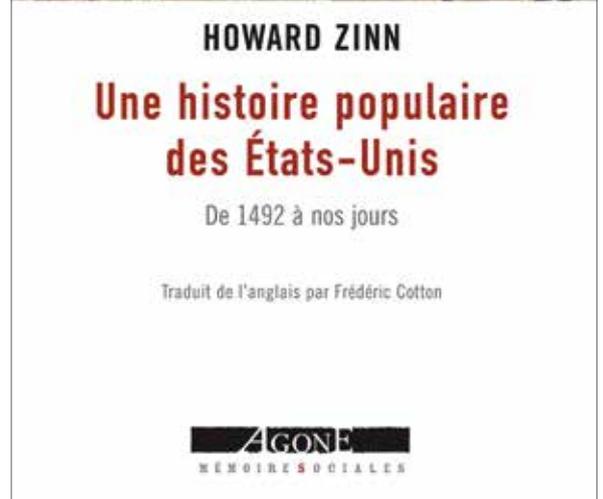
PAR PHILIPPE DELVOSALLE
rédacteur à PointCulture

Un documentaire militant à la forme plutôt classique et didactique et un enregistrement d'une série de lectures de textes historiques importants – ou Comment l'historien américain donna une voix aux oubliés de l'Histoire officielle des États-Unis.

En Europe, en Belgique et en France – et peut-être même aux États-Unis –, l'historien et politologue américain Howard Zinn (1922-2010) est surtout connu comme l'auteur d'un livre important publié en 1980 (et traduit en français par Frédéric Cotton au début des années 2000) : *Une histoire populaire des États-Unis – De 1492 à nos jours*. [*A People's History of The United States*]. Répondant à la demande répétée de ses étudiants d'avoir accès à un ouvrage de référence avec une vision différente et critique de l'histoire de leur pays, Zinn y raconte sur cinq siècles – des civilisations amérindiennes et de Christophe Colomb aux présidences de Carter, Reagan et Bush et à la « guerre contre la terreur » du début des années 2000 – les histoires des « soldats mutins, des femmes en colère, des Amérindiens rebelles, des travailleurs, des agitateurs, des militants anti-guerre, des socialistes, des anarchistes, des dissidents en tous genres, de tous ces fauteurs de troubles qui nous ont apporté la liberté et la démocratie ».

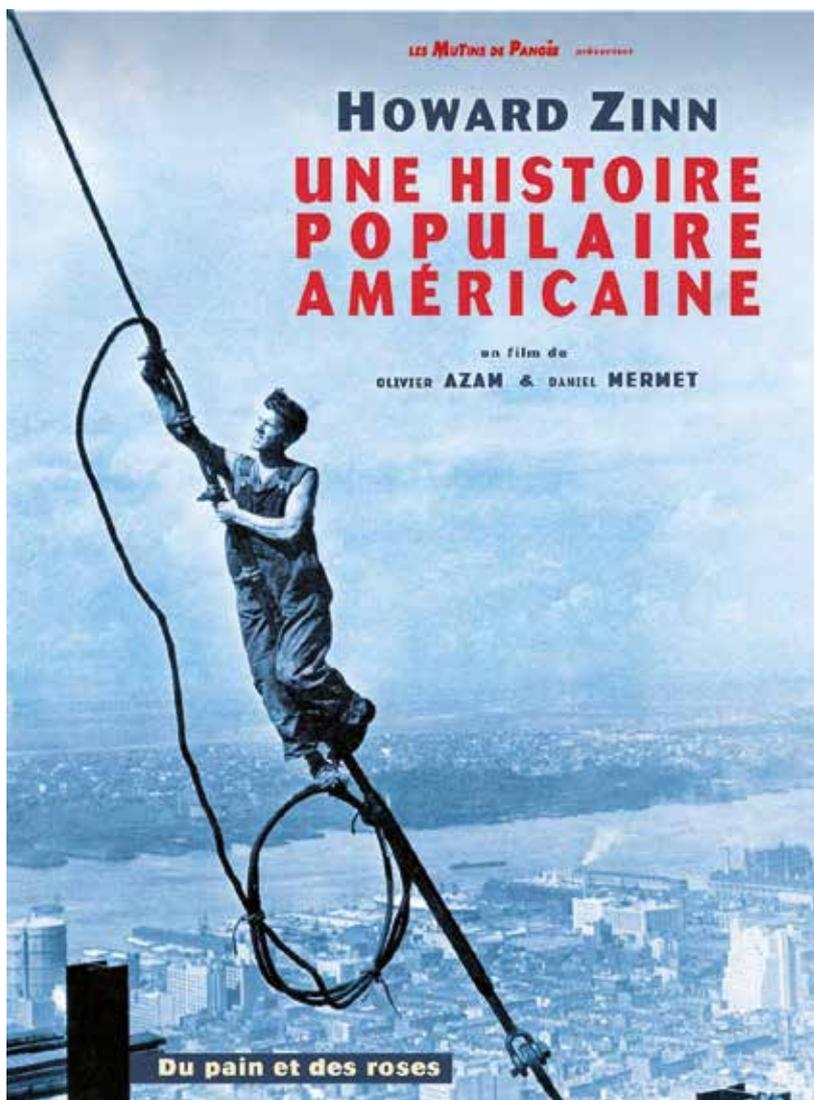
Comblant un vide éditorial, l'ouvrage connaît un grand succès. Il se vend à plus de deux millions d'exemplaires aux États-Unis et sera traduit dans de nombreuses langues. Il est aussi régulièrement réédité dans des versions complétées et mises à jour par l'auteur et décliné en une version pour jeunes lecteurs (*A Young People's History of the United States*, 2007), une version en bande dessinée (*A People's History of American Empire – A Graphic Adaptation*, en collaboration avec l'historien Paul Buhle et le dessinateur Mike Konopacki, 2008), en conférences et émissions de radio éditées en CD et, nous y reviendrons, en documentaires et spectacles filmés.

Parfois critiqué pour ses méthodes scientifiques (le recours à des sources secondaires plutôt que primaires, parfois le manque de recul critique par rapport à ces sources, etc.), le livre de Zinn est aussi surtout attaqué d'un point de vue idéologique, de la part de politiciens de l'aile droite du Parti républicain qui voient d'un mauvais œil cette histoire progressiste du pays, cette remise à l'honneur de toutes les mobilisations, grèves, mutineries des laissés-pour-compte de l'Amérique. L'utilisation de l'ouvrage en classe ou à l'université est ainsi actée ou demandée dans certains États (à Tucson dans l'Arizona ou dans l'Indiana en 2013).



HOWARD ZINN, UNE HISTOIRE POPULAIRE AMÉRICAINE (OLIVIER AZAM ET DANIEL MERMET)

En 2015, Olivier Azam (cinéaste et cofondateur de la coopérative de cinéma militant Les Mutins de Pangée) réalise avec Daniel Mermet (homme de radio et cofondateur du groupe de pression altermondialiste Attac) un documentaire français qui est à la fois un portrait d'Howard Zinn, une présentation de ses idées et de son travail et une mise en images d'un chapitre de son livre.



► Financé par souscription et de facture très classique (entretiens, images d'archives cinématographiques, actualités filmées, extraits de films de Chaplin, gravures d'époque, coupures de presse et documents historiques, voix *off* écrite et dite par Mermet), ne manquant pas de faire régulièrement des rapprochements et analogies avec des points de l'histoire populaire en France, le film commence par une présentation d'Howard Zinn, filmé chez lui à Boston ou sur scène en conférence ou performance à la fin de sa vie. Zinn y relie son engagement et son projet de recherche et d'écriture – ce qui allait devenir le projet des trente ou quarante dernières années de sa vie – à son

parcours, à sa naissance dans une famille de prolétaires juifs de Brooklyn, la charge de policiers à cheval lors de la première manifestation à laquelle il se rend à l'âge de dix-sept ans, puis à son engagement dans les bombardiers de l'aviation américaine au cours de la Seconde Guerre mondiale (et à la découverte du gouffre existant entre le monde abstrait vu d'en haut par ceux qui lâchent les bombes et le monde au sol fait de victimes, de villes détruites et de populations civiles sacrifiées). Sous-titré « Bread and Roses » (« Hearts starve as well as bodies / Give us Bread, but give us Roses » / « Les cœurs meurent de faim autant que les corps / Donnez-nous du pain mais

donnez-nous des roses ») poème puis chanson militante d'après un discours de la suffragette Helen Todd à propos de la grève des ouvrières du textile à Lawrence dans le Massachusetts en 1912, le documentaire se focalise ensuite sur les second et troisième chapitres de l'ouvrage de Zinn : ceux qui évoquent la période allant de l'indépendance à la Première Guerre mondiale. Pour Zinn, tout ce qui se tramera au cours des siècles suivants en termes de conflits d'intérêts aux États-Unis entre le peuple et les puissants, se retrouve déjà dans la manière dont, au tout début de son histoire, la Déclaration d'indépendance (1776) est réécrite en Constitution (1787) où le « droit à la vie, à la liberté et à la quête du bonheur » du texte révolutionnaire est réécrit en « droit à la vie, à la liberté et à la propriété ». L'auteur entend réinjecter de la lutte de classes dans une Histoire américaine qui entend en gommer au maximum les traces. Par exemple, au moment de la Guerre civile (1861-1865), souvent présentée comme un conflit entre le Nord abolitionniste et le Sud esclavagiste, les deux camps n'étaient pas si homogènes que cette vision simpliste essaie de nous le faire croire : il y eut des émeutes contre la conscription dans le Nord, des désertions à grande échelle dans le Sud, lorsque le conflit tourne à la boucherie.

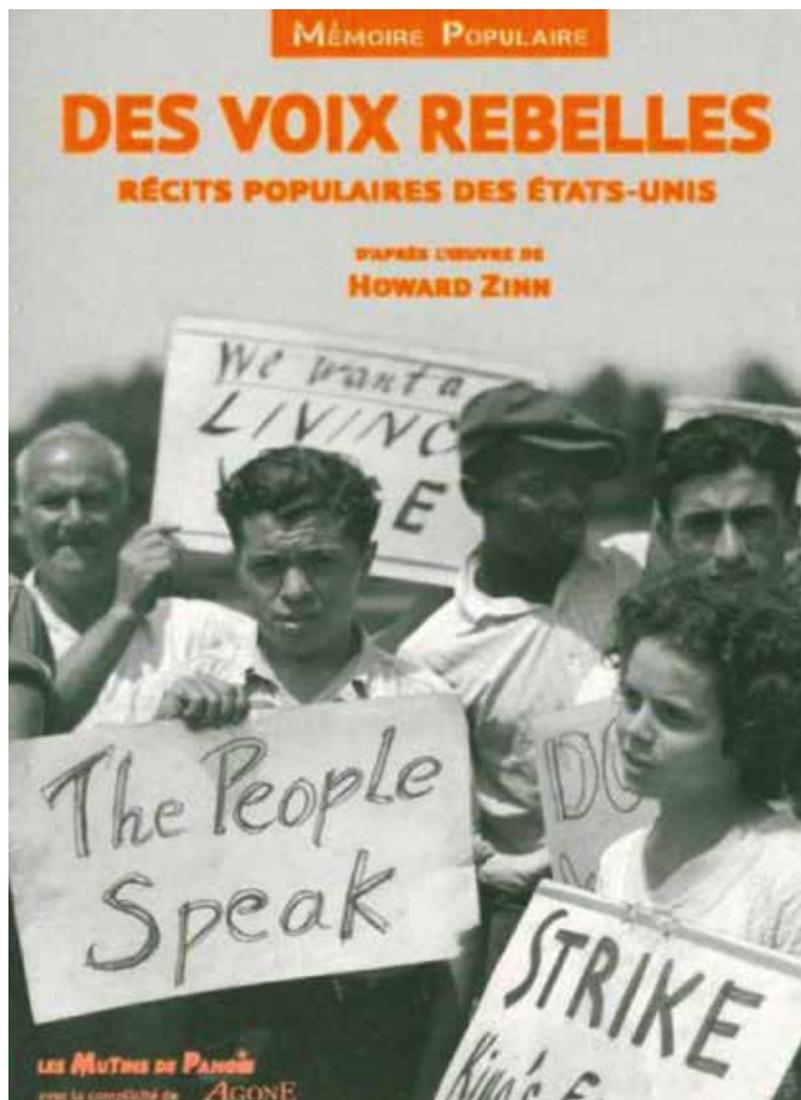
Au fil du documentaire, nous découvrons une série de faits intéressants comme le revers de la médaille de la construction du chemin de fer par Union Pacific ; le jusqu'au-boutisme violet des « Barons voleurs » (Carnegie, Rockefeller, Vanderbilt, etc.) ; l'origine du 1^{er} mai du côté du Haymarket Square à Chicago, l'incroyable victoire des ouvrières textiles de Lawrence malgré leur statut d'immigrantes de la première génération et le fait qu'elles parlaient une douzaine de langues ; la fondation, l'essor et le déclin du syndicat IWW (Industrial Workers of the World) ; le massacre des mineurs de Ludlow dans le Colorado ; la dispersion des cendres du syndicaliste Joe Hill « assassiné par la classe capitaliste » via des enveloppes envoyées à toutes les sections locales de l'IWW, etc.

On regrettera juste qu'au point de vue militant de Zinn s'ajoute celui tout aussi militant (et très proche) de Mermet, comme un surlignage en rouge par le second d'éléments déjà très clairs dans la pensée du premier, produisant malheureusement un effet de lourdeur (par exemple la présence parfaitement synchrone et donc redondante du slogan « I Want You for US Army » tant à l'image qu'en voix *off*). Plus de retenue aurait servi le documentaire. Et à quel public Mermet s'adresse-t-il avec sa métaphore récurrente des chasseurs et des lapins ? À des enfants ? À un public qu'il faut prendre par la main pour qu'il comprenne ?

DES VOIX REBELLES - RÉCITS POPULAIRES DES ÉTATS-UNIS [THE PEOPLE SPEAK] (HOWARD ZINN, ANTHONY ARNOVE ET CHRIS MOORE)

En 2004, en collaboration avec le cinéaste engagé Anthony Arnove, Howard Zinn sort *Voices of a People's History of the United States*, un livre compilant environ deux cents textes (pamphlets, lettres, poèmes, articles de presse, etc.) ayant servi de sources à *L'Histoire populaire des États-Unis*. Les années suivantes, le projet sera décliné en CD de seize textes lus et en une série de performances sur scène à travers le pays. En janvier 2010, c'est en se rendant à l'une de ses performances à Santa Monica en Californie que Zinn mourra d'une crise cardiaque dans son hôtel. Les personnalités qui lisent, disent ou chantent ces textes sont des comédiens, actrices et musiciens connus tels que Matt Damon, Viggo Mortensen, Morgan Freeman, Marisa Tomei, Kerry Washington, Bob Dylan ou Bruce Springsteen. En 2009, un film reprenant des extraits de performances au Cutler Majestic Theatre de Boston et au Malibu Performing Arts Center est réalisé.

C'est à la fois la dernière apparition publique d'Howard Zinn et une sorte de retour aux sources – de ses recherches historiques et de son engagement politique, et de son premier moyen d'ex-



pression : l'oralité et la prise de parole en public (lors de manifestations et de meetings dans le circuit militant, lors de ses cours dans le monde académique). En se basant sur la trace filmée de ces performances, on peut affirmer qu'elles oscillent entre conférences et spectacles. Avec Howard Zinn en maître de cérémonie, en M. Loyal assurant le liant, les introductions, les remises en contexte, les relations entre les différents textes interprétés. Au contraire du film de Mermet et Azam évoqué ci-dessus, le spectacle filmé de Zinn, Arnove et Moore embrasse toute la chronologie de l'ouvrage d'origine, ne s'arrête pas au sortir de la Première Guerre mondiale. Il évoque égale-

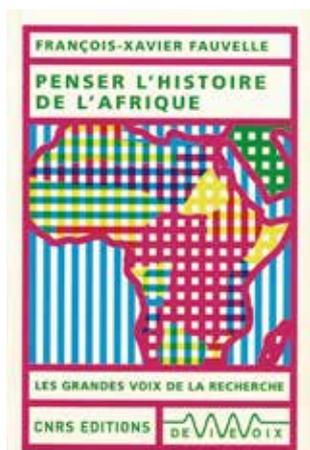
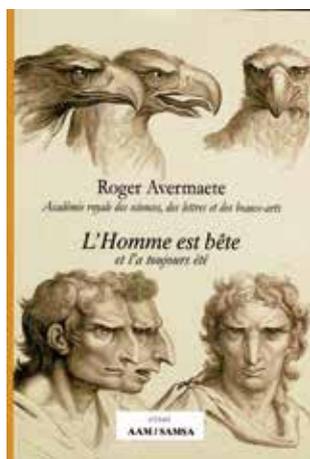
ment le second conflit mondial ; la guerre du Vietnam (notamment grâce à des textes de Mohamed Ali et de Daniel Ellsberg, lanceur d'alerte des « Pentagon Papers ») ; la guerre dite « de la lutte contre la terreur » après les attentats du 11 septembre 2001 ; du mouvement des Droits civiques, de la mobilisation des femmes pour le droit à l'avortement, etc.

On l'aura compris, entre le livre d'origine d'Howard Zinn (800 pages) et ses multiples déclinaisons livresques et audiovisuelles, c'est un véritable nouveau monde d'informations, de faits, d'idées qui nous est offert. Les chemins pour l'explorer sont multiples. ●

L'HISTOIRE AUTREMENT

PAR BERNARD LOBET

journaliste



L'histoire est-elle « le plus dangereux produit que la chimie de l'intellect ait pu élaborer » (P. Valéry) ? Faut-il au contraire la ranger au nombre « des plus hautes vocations auxquelles puisse se consacrer un homme » (H.-I. Marrou) ? Elle peut en tout cas se définir comme l'exposé des résultats d'une enquête scientifique sur le passé humain à jamais refermé sur lui-même. La critique des témoignages occupe une place importante dans ce processus qui s'apparente toujours peu ou prou à une reconstruction. On trouvera dans les livres brièvement évoqués dans cet article des manières bien différentes de rendre compte de faits relatifs à l'évolution d'un groupe social ou d'une activité humaine. Commençons par les récits les plus critiques sur notre condition ou sur la société.

L'HOMME EST BÊTE ET L'A TOUJOURS ÉTÉ

Roger Avermaete embrasse tout le passé en jetant un regard sarcastique sur nos croyances. La conclusion figure dans le titre : *L'Homme est bête et l'a toujours été*. À l'appui de sa thèse, l'auteur convoque théologiens, philosophes et romanciers. L'ironie et la pitié sont, d'après lui, des armes efficaces pour combattre les passions destructrices qui rongent l'homme, à savoir

l'intolérance et la violence. À force de se penser supérieur aux animaux, il ne fait que les singer. L'ouvrage est illustré de dessins de Charles Lebrun (1619-1690) qui caricature des visages humains pour montrer leur ressemblance avec des têtes d'animaux.

L'histoire de l'architecture de la première moitié du XX^e siècle ne peut faire l'économie d'Antoine Pompe (1873-1980), architecte belge actif à Bruxelles qui annonça le modernisme en architecture dès 1910, en pleine époque Art nouveau. Entre 1940 et 1950, il écrit un livre qui ne sera jamais publié. Il en dessine la couverture : un homme nu, couvert de poils et muni d'une trompe d'éléphant et d'une queue de kangourou. Le titre de l'ouvrage (*Le super-homme ou l'homme de demain*), combiné au dessin, laisse peu de place au doute : Pompe annonce une satire des modernistes. Se qualifiant lui-même de « pseudo-moderniste », passionné du « mystère des nombres et des formes », il veut associer « le style, fruit du sentiment, et la géométrie, produit de la raison ».

Une question d'apparence saugrenue à présent : l'économie a-t-elle une âme ? C'est le titre d'un livre du spécialiste de l'économie durable Marc Lemaire. Les politiques qui décident des plans de relance mènent-ils une réflexion philosophique sur les raisons profondes

des crises sanitaire et climatique ? L'auteur se demande si l'origine du problème n'est pas à rechercher dans l'abandon par l'espèce humaine de l'habitude d'octroyer une âme à chaque élément de la nature. Nous sommes de la nature, dit-il, pas à côté d'elle. La cause des crises actuelles résiderait peut-être dans notre atrophie spirituelle. Marc Lemaire nous propose en conséquence de redevenir des animistes 2.0 et de concevoir une économie « féminine, consciente et animiste ».

PENSER L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE

L'histoire d'un pays peut se raconter de diverses façons. L'une d'elles, plutôt originale, consiste à la lire à reculons. C'est le pari de l'historien Hadrien Collet dans sa thèse intitulée : *Le sultanat du Mali. Histoire régressive d'un empire médiéval XXI^e-XIV^e siècle*. Différentes représentations de ce pays se sont succédé depuis l'époque médiévale jusqu'à aujourd'hui. À la manière d'un archéologue qui dégage les couches successives à partir du sol actuel, l'historien identifie trois périodes : des orientalistes du XIX^e siècle à nos jours ; les productions manuscrites de l'Afrique de l'Ouest du XVII^e au XIX^e siècle ; l'islam médiéval et les écrivains mamelouks. En produisant une historiographie au long

cours, Hadrien Collet nous offre une critique érudite des savoirs sur le Mali. De son côté, suivant l'ordre habituel (de la préhistoire à nos jours), Bernard Lugan reprend l'*Histoire de la Libye* pour mettre au jour une clé de compréhension de ce pays, qui aurait été négligée par ceux qui, en 2011, ont renversé le régime du colonel Khadafi, à savoir : la faiblesse du pouvoir central face aux confédérations tribales et régionales. Les trafics de drogue et de migrants empruntent les mêmes voies tracées au fil du temps par la géographie et l'histoire. C'est pourquoi la stabilisation de ce pays devrait, selon l'auteur, prendre en compte son archéologie tribale sur laquelle repose toute l'organisation de cette vieille terre berbère aujourd'hui islamisée. Faut-il en appeler pour autant à un nouvel homme fort (mais l'auteur ne voit pas qui) ou à un morcellement du pays sous la forme de pôles régionaux, comme le suggère la conclusion de l'ouvrage ?

Y a-t-il une histoire de l'Afrique qui ne soit ni banale ni exotique ? Oui, répond avec conviction François-Xavier Fauvelle. Dans *Penser l'histoire de l'Afrique*, le professeur au Collège de France rappelle les défis à relever : une documentation fragmentaire, les usages contemporains du passé, les représentations héritées de la traite des esclaves et du colonialisme. En définitive, l'histoire se définit chez ce grand spécialiste des mondes africains comme la recherche, à partir de tous les documents présents, des scénarios possibles de ce qui s'est passé. Voilà de quoi of-

frir la possibilité d'une synthèse de toutes les sciences humaines.

ARCHIPELS : PAYS MAURICIEN, ET VILLE DE STOCKHOLM

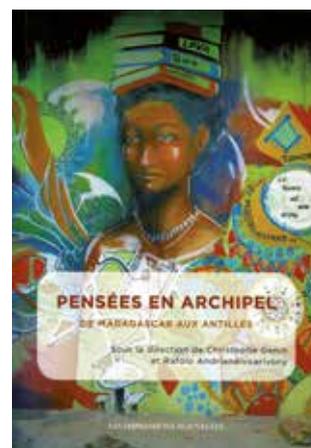
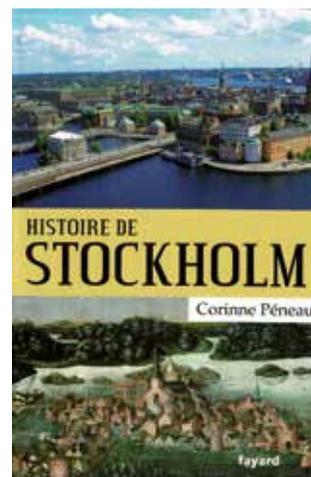
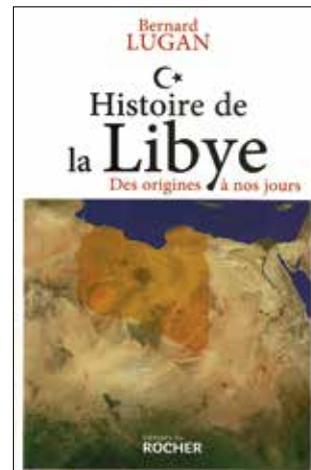
Connaissez-vous l'« Indinocéanie » ? C'est l'écrivain mauricien Camille de Rauville (1910-1986) qui a créé ce nom par lequel les pays du sud-ouest de l'océan Indien s'identifient et se reconnaissent. Il s'agit d'un ensemble (Comores, Réunion, Madagascar, Maurice et Seychelles) qui partage une mentalité insulaire ainsi qu'une interprétation du monde. Le volume collectif et richement illustré *Pensées en archipel* se veut interculturel et humaniste. Les cultures matérielles et spirituelles sont explorées au moyen de disciplines variées : esthétique, archéologie, études littéraires, cinématographiques et philosophie de la culture, entre autres. Ces actes de rencontres qui ont eu lieu en 2020 à Antananarivo permettent de retrouver des artistes « enracinés dans le récit de leur territoire et ouverts aux grands vents de l'histoire mondiale ».

Passons d'un archipel à un autre, plus inattendu : Stockholm, qui a émergé des eaux et s'est étendue progressivement aux îlots alentour, puis vers les faubourgs sablonneux. L'histoire de la capitale suédoise, contée par Corinne Péneau, est celle de la transformation d'un lieu insalubre en l'une des villes les plus écologiques du monde. Nous sommes invités à mettre nos pas dans ceux de l'historienne qui

nous guide dans les ruelles médiévales, les parcs et nous fait admirer les bâtiments en bois ou en briques. Depuis la fondation de la ville au XIII^e siècle, les mutations de la société ont été remarquables : de l'absolutisme à la démocratie, en passant par plusieurs révolutions plus ou moins timides. À travers l'histoire de cette ville nordique apparaît en filigrane celle de la Suède et de ses relations avec le continent européen.

CONTEMPORAINS : EN EUROPE, ET EN AFGHANISTAN,

La philosophe Céline Spector suggère que l'Union européenne est à un tournant de son histoire. Après trois décennies de néolibéralisme, voici que l'Europe politique pointe le bout de son nez. L'autrice en voit les signes dans plusieurs faits récents. En voici deux : le tandem franco-allemand a brisé le tabou de l'orthodoxie budgétaire et l'Allemagne, face au blocage de la Hongrie, a appelé à supprimer le droit de veto des États membres au Conseil européen. Certes, comme structure à la fois supranationale et intergouvernementale, l'Union continue de provoquer de graves conflits de souveraineté, mais, selon la philosophe, il faut réévaluer la pertinence de l'idée eurosceptique d'un « no demos », qui signifie qu'en l'absence de peuple européen, aucune démocratie européenne ne peut advenir. En lieu et place d'une pure et simple coopération entre États souverains, pourquoi ne pas concevoir une « ré-



- publique fédérative européenne », vouée à la liberté et à la solidarité autant qu'à la sécurité et à la prospérité ? L'ouvrage *No demos* pose plusieurs questions cruciales : comment s'exprime la volonté générale du peuple européen ? Où trouver le Tocqueville et le Montesquieu de la distribution des pouvoirs au sein de cette République fédérative encore fictive ?

Intellectuel engagé, Daniel Salvatore Schiffer a rédigé plusieurs tribunes dans la presse internationale pour soutenir la résistance afghane après la prise de Kaboul par les Talibans, le 15 août 2021. « Seul le peuple afghan, et surtout les femmes, privées aujourd'hui de leur existence même, ainsi réduites au silence sous cette prison ambulante qu'est la burqa, connaît le tragique prix de pareille dictature », écrit l'auteur d'*Afghanistan. Chroniques de la Résistance*, un puissant plaidoyer pour la liberté sans laquelle il n'est pas d'humanisme ni de démocratie.

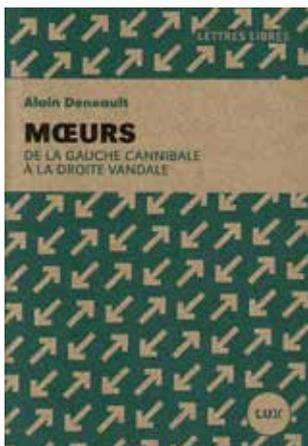
Mœurs, woke, et manipulation

Autre observateur du monde contemporain, le philosophe marxiste Alain Deneault nous propose dans *Mœurs. De la gauche cannibale à la droite vandale*, un art de penser la réalité de nos comportements en fonction des circonstances, avec Aristote comme boussole. Il montre toute la difficulté à se montrer autocritique à gauche, « sans pour autant donner des munitions à l'extrême droite ou à la droite radicale qui sévit

aujourd'hui ». Conclusion désabusée (ou réaliste ?) du philosophe québécois : les mœurs actuelles semblent avoir rétréci l'espace du doute et de la nuance, on se focalise sur les « ressentis » de chacun et chacune, et cela porte une approche très individualiste de la société (notamment dans la vision « woke »). Selon l'auteur, pour « faire société », il faut penser le monde en fonction de valeurs universelles s'appliquant à tous les êtres humains. Selon la formule, cette vision universaliste de la société, s'oppose à la vision communautariste qui divise au lieu de réunir.

Terminons par un éclairage fascinant sur les XX^e et XXI^e siècles. David Colon, professeur à Sciences Po Paris, a choisi de nous présenter vingt *Maîtres de la manipulation*, qui ont en commun la volonté de persuader dans un but précis, à grande échelle, avec un effet mesurable et en utilisant une démarche parfois inspirée de la science appliquée. L'auteur évoque notamment Walt Disney qui produisit des courts métrages de propagande de 1941 à 1945, Frank Capra, auteur de documentaires dans la même veine et à la même période, mais aussi les créateurs du Petit Livre Rouge de Mao, de Facebook, de Fox News ou encore du « nudge », ce marketing incitatif censé faire notre bonheur à notre insu. Publicitaires, propagandistes politiques et experts en marketing ont été parfois qualifiés de persuadeurs clandestins ou encore d'ingénieurs de l'âme humaine. On comprend pourquoi à la lecture de ce passionnant essai. ●

- **Roger AVERMAETE**, *L'Homme est bête et l'a toujours été*, Samsa, 2022, 175 pages, 18 €.
- **Antoine POMPE**, *Le super-homme ou l'homme de demain*, Samsa/AAM, 2022, 96 pages, 18 €.
- **Marc LEMAIRE**, *L'économie a-t-elle une âme ?*, Préface d'Adélaïde Charlier et Sabine Denis, Academia, 2022, 165 pages, 16,50 €.
- **Hadrien COLLET**, *Le sultanat du Mali. Histoire régressive d'un empire médiéval XX^e-XIV^e siècle*, CNRS Éditions, 2022, 479 pages, 26 €.
- **Bernard LUGAN**, *Histoire de la Libye. Des origines à nos jours*, Éditions du Rocher, 2022, 212 pages, 20,90 €.
- **François-Xavier FAUVELLE**, *Penser l'histoire de l'Afrique*, CNRS Éditions, coll. « Les grandes voix de la recherche », 2022, 94 pages, 8 €.
- **Christophe GENIN**, **Rafolo ANDRIANAIVOARIVONY**, *Pensées en archipel. De Madagascar aux Antilles*, Les Impressions nouvelles, 2022, 186 pages, 22 €.
- **Corinne PENEAU**, *Histoire de Stockholm*, Fayard, 2022, 779 pages, 34 €.
- **Céline SPECTOR**, *No demos ? Souveraineté et démocratie à l'épreuve de l'Europe*, Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 2021, 415 pages, 24 €.
- **Daniel Salvatore SCHIFFER**, *Afghanistan. Chronique de la Résistance*, Samsa, 2022, 101 pages, 16 €.
- **Alain DENEULT**, *Mœurs. De la gauche*

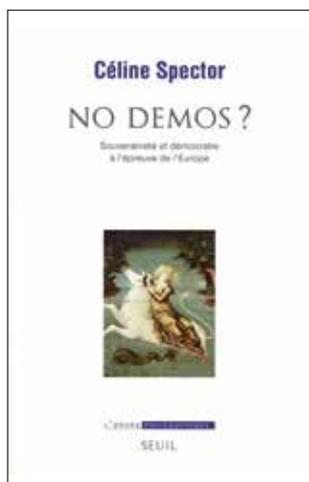
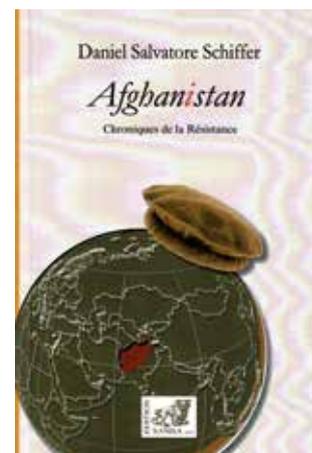
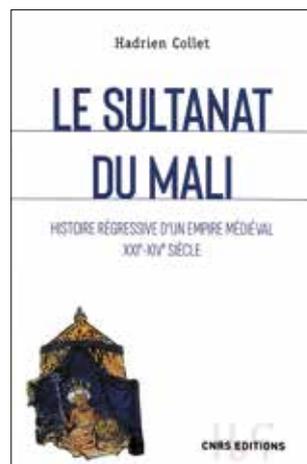
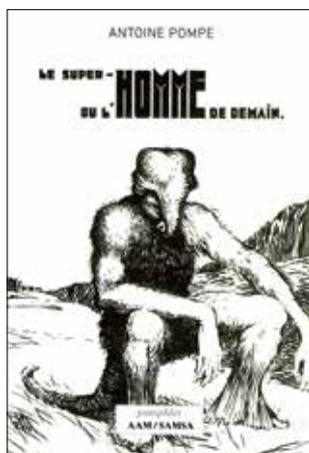


cannibale à la droite vandale, Lux, coll. « Lettres libres », 2022, 300 pages, 20 €.

- › **David COLON**, *Les maîtres de la manipulation. Un siècle de persuasion de masse*, Tallandier, 2021, 347 pages, 21,50 €.

A lire également :

- › **Lucie MALBOS**, *Harald à la dent dure. Viking, roi, chrétien*, Passés composés/Humensis, 2022, 285 pages, 22 €.
- › **Djemila BENHABIB**, *Islamophobie, mon œil !*, Kennes, 2022, 207 pages, 19,90 €.
- › **Marek EDELMAN**, *Ghetto de Varsovie. Carnets retrouvés*, Odile Jacob, 2022, 193 pages, 21,90 €.
- › **Adèle BLAZQUEZ**, *L'aube s'est levée sur un mort. Violence armée et culture du pavot au Mexique*, CNRS Éditions, 2022, 334 pages, 24 €.
- › **María GAINZA**, *La faussaire de Buenos Aires*, traduit de l'espagnol (Argentine) par Gersende Camenen, Christian Bourgois, 2022, 167 pages, 19 €.
- › **Joël GOFFIN**, *Le Quartier Royal de Bruxelles. Un chef-d'œuvre maçonnique*, Samsa, 2022, 161 pages, 20 €.



TÉMOINS DANS UN MONDE PLURIEL

PAR THOMAS
CASAVECCHIA
journaliste au Soir



Le monde est pluriel, en constante évolution et surtout impossible à appréhender dans sa globalité et sa richesse. Heureusement, les écrits, comptes rendus journalistiques, scientifiques et même la fiction, peuvent ouvrir grand les fenêtres qui permettent de se le représenter. Un peu.

UNE DATCHA AU BAHREÏN

À moins d'y avoir vécu, Bahreïn, presque île monarchique au beau milieu du Golfe, reste une inconnue quasi totale. Le témoignage du journaliste Emilio Sánchez Mediavilla est d'autant plus précieux. Sur un ton très pinçant, presque cynique, il décrit façon journalisme « gonzo » ce qu'il a observé pendant deux ans de vie dans cette dictature pétrolière.

Le récit est souvent drôle, acidulé. Mais n'omet pas de décrire la tragédie démocratique qui se joue sur cet îlot depuis les mouvements des printemps arabes. Il peint une société empreinte de contradictions, dans laquelle la presse est réprimée, tandis que les immigrés d'autre confession que la famille royale dirigeante sont réduits à un état proche de l'esclavage.

Pourtant, la société se veut plus ouverte que celles de

l'Iran et de l'Arabie saoudite voisins. Ainsi, la consommation d'alcool y est autorisée. Les riches Saoudiens en quête d'ivresse ne se privent d'ailleurs pas de visiter le pays pour leurs sorties éthyliques. C'est que le pays aimerait se donner une image de modernité. L'homosexualité, par exemple, y est dépénalisée. Drôle de pays qu'Emilio Sánchez décrit dans cet ouvrage passionnant.

UN RÉCIT DANS UN PAYS MYTHIQUE

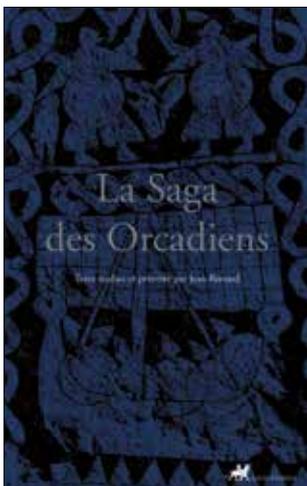
On ne connaît pas mieux le pays – fictif – dans lequel vit Ren, héroïne du roman *L'oiseau de pluie*. La jeune fille vit sur le littoral d'un pays fictif. Le décor est idyllique et digne d'une carte postale. Dans ce paysage à couper le souffle, elle apprend, avec sa tante, à récolter l'encre des calamars qui vivent dans l'eau. Au fil des ans, elle apprivoise également la légende de l'oiseau de pluie, un être géant, mythique, capable de modifier la météo à l'envi et de faire prospérer les cultures. Les années passent et une junte militaire prend le pouvoir dans les lieux. Ren, désormais entre deux âges, vit recluse dans la montagne et survit de chasse et de cueillette, au plus proche de la nature qu'elle connaît si bien. Un jour, un groupe de militaires arrive sur la

montagne à la recherche du héron légendaire. Ren se promet de le protéger à tout prix. Ce second roman de l'écrivain australien Robbie Arnott est un véritable bijou. Il mêle habilement légendes locales, récit d'aventures, et contexte politique. En filigrane, omniprésente, est abordée la question de la crise climatique qui modifie implacablement la nature qui nous entoure.

LA TRÈS RICHE HISTOIRE MARITIME DES ORCADIENS...

Les Orcades sont quant à elles une contrée bien réelle. Et leur histoire est riche. *La saga des Orcadiens* retrace l'histoire méconnue de l'archipel des Orcades au large de l'Écosse et des îles Shetland. Et plus particulièrement les luttes de pouvoir entre les Jarls, les comtes locaux qui dominent politiquement les îles.

Ce récit historique – écrit au XII^e siècle, près de trois cents ans après les faits rapportés – est traduit ici par Jean Renaud, un expert reconnu du monde scandinave antique qui propose en outre une introduction très complète sur les réalités nordiques de l'époque. Ce texte passionnant est un témoignage extrêmement riche sur cette époque, les conditions de vie des Nordiques et des invasions vikings. En



mêlant récits historiques et légendes locales, le texte donne un aperçu détaillé de l'organisation sociale de ces sociétés. Chose rare pour l'époque et typique de la littérature islandaise, cette saga est rédigée en prose, et dans une autre langue que le latin. Le lecteur découvre donc un texte qui va à l'essentiel et se montre même parfois expéditif. Il s'embarrasse en tout cas assez peu de fioritures. Cela a le mérite de parfaitement coller avec l'histoire qui n'a pas grand-chose à envier à des récits comme *Le trône de fer* en termes de complots, de guerres et de personnages hauts en couleur.

... ET DES VÉNITIENS

Des marins vénitiens ont-ils rencontré les descendants de ces Orcadiens ? Sans doute. Au XV^e siècle, une nef vénitienne quitte les rivages de la Crète. Les soixante-huit marins qui l'occupent espèrent, en dix mois, atteindre les Flandres afin d'y vendre du raisin et du bois. Au large de la péninsule ibérique, le bateau subit une avarie et l'équipage est contraint d'accoster quelques semaines à Cadix pour le réparer.

Le vaisseau reprend ensuite sa route vers le nord. Hélas, une succession de violentes tempêtes le fait dériver toujours plus loin des côtes continentales et toujours plus au Nord.

Au terme d'une nouvelle dérive, ils parviennent à poser pied sur une île déserte non loin du cercle polaire. La plupart des marins ne reviendront pas de ce voyage. Les autres seront secourus

quelques semaines plus tard par des pêcheurs norvégiens qui les recueilleront plusieurs mois dans leur village. Les quelques rescapés rentreront ensuite à Venise. Cette histoire aurait pu sombrer dans l'oubli en même temps que leur embarcation. Mais, heureusement, deux textes nous sont parvenus de cette captivante mésaventure. Le premier est le fait du capitaine du navire, Pietro Querini, tandis que le second est une retranscription du récit de deux officiers de bord, Cristoforo Fioravante et Nicolò de Michiel.

Les deux récits racontent les mêmes aventures, à quelques détails près, mais c'est la différence de ton et l'attention portée à des détails différents selon qui parle qui fait de *Naufragés*, traduit par la spécialiste de l'histoire maritime Claire Judde de Larivière, un document historique exceptionnel.

VIVRE AVEC LES BATELIERS

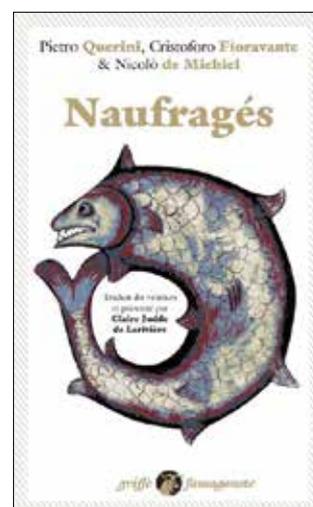
Il est toujours question de navigation, mais bien plus proche de nous dans *Une vie sur l'eau*. À quoi ressemble la vie des bateliers qui naviguent anonymement sur les fleuves et canaux de nos villes ? Cette interrogation est le point de départ de l'enquête de Jean-Claude Raspingeas, grand reporter au journal *La Croix*. Il a passé des semaines sur des péniches en compagnie de cette communauté isolée, à l'écart du monde, à l'écart du temps. La vie au fil de l'eau est en effet une vie solitaire, en dehors de la société. En naviguant environ quatorze heures

par jour, en vivant dans les appartements de l'embarcation, on est forcément isolé. On se marie donc entre bateliers. Quand les enfants sont en âge de rejoindre les bancs de l'école, on les envoie en pension. Plus tard, ce sont eux qui reprendront la barre laissée par leurs parents. Cette plongée dans le monde hors du temps de la navigation se lit d'une traite. On comprend rapidement que le monde des bateliers a été délaissé au fil des ans par le monde politique et économique, qui a depuis privilégié le fret par camion, plus rapide. Mais au vu de l'urgence écologique, peut-être est-il temps de remettre à l'honneur ce mode de transport, plus doux, plus local et apaisé.

Les bateliers ne sont pas les seuls anonymes qui arpentent les villes. On croise tous les jours ou presque les personnes qui vivent dans la rue. On les voit sans les voir, par gêne, par pudeur. Peut-être par crainte de vivre leur parcours. Ce que l'on voit moins en revanche, c'est leur mort. Pourtant, on meurt dans la rue. Régulièrement.

VIVRE AVEC LES SANS-ABRIS

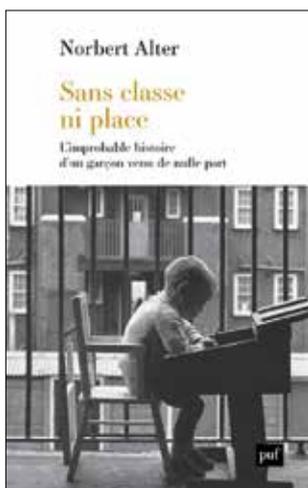
Lors d'une déambulation dans un cimetière de Marseille, Emmanuel Vigier tombe sur « les terres communes », là où l'on enterre les anonymes. Souvent des sans-abri. Horrifié par le spectacle des os qui affleurent alors que des travaux ont lieu, il décide de partir à la rencontre de personnes qui vivent et meurent dans la rue et de ceux qui les





► accompagnent tout au long du chemin. Et même après. Pendant des années, il tisse ces liens, rencontre des SDF, des bénévoles qui tentent de leur venir en aide et leur rendent hommage après leur mort. Il finit par réaliser un webdocumentaire sur ces rencontres.

Puis vient une autre artiste, Alix Denambride, une metteuse en scène de théâtre. Après une visite sur ces « terres communes », elle éprouve la même horreur qu'Emmanuel. Puis elle découvre son webdoc et décide de s'en emparer. Les deux artistes vont donc collaborer et le documentaire en ligne va finalement être adapté à la scène. C'est ce parcours que raconte *Terres communes*, un ouvrage à la croisée des genres, sorte de « making of » de leur démarche artistique et documentaire, issu d'une journée d'entretien avec Béatrice Picon-Vallin.



ROMANCER POUR DÉNONCER LE RÉEL DU CRIME

La rue, Olympe connaît, elle aussi. C'est le carton dans lequel on l'a abandonnée qui va lui donner son nom : *Olympus*. La petite Olympe va être recueillie par Luis, chef d'une bande de malfrats. Elle va devoir apprendre le vol, la dureté des relations sociales dans un univers de crime.

Elle découvre un monde semblable au nôtre, même si l'époque est volontairement difficile à situer, fait d'exploitation en tout genre. Celle des plus faibles, celle de la nature, celle des

travailleurs.

Après une altercation avec une autre bande, celui qui a toujours été pour elle un père par défaut est tué. Olympe se retrouve seule. À l'hôpital, elle reçoit la visite d'un être dont la peau semble être faite d'écorce. Il va lui faire découvrir le monde sous un nouveau jour, plus lyrique, plus beau à vivre.

Ce conte initiatique, dickensien, noir et lumineux à la fois, éclaire des enjeux de société bien réels comme la migration, les violences policières, vus des yeux rayonnants d'une jeune fille.

LE GARÇON DE NULLE PART

Il y a aussi sans doute un peu de Dickens dans la vie de Pierre, professeur des universités à l'enfance difficile : un père en prison, une mère violente. C'est un drôle de livre que nous propose Norbert Alter dans *Sans classe ni place*, dans lequel il retrace le parcours atypique de Pierre, son collègue. Dans une situation assez semblable à celle de *L'Étranger*, Pierre n'a jamais trouvé sa place où qu'il soit. Il ne se reconnaît pas dans les classes sociales et son destin échappe au déterminisme social souvent évoqué par la sociologie. Est-ce dû à son manque de respect pour les conventions et normes sociales propres à chaque groupe dans lequel il ne se reconnaît pas ?

Au fil des discussions avec Pierre, le sociologue met en lumière l'importance de l'autre dans la construction de sa vie. Les rencontres amoureuses, les amitiés qui

se créent permettent, parfois, de trouver une place dans la société tout en sachant pertinemment qui l'on est et d'où l'on vient.

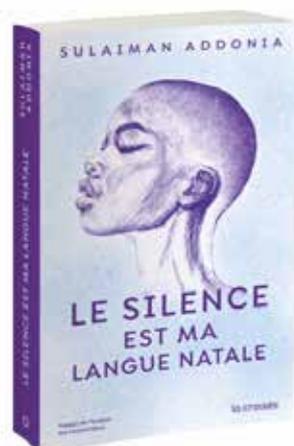
Si le récit est si original, c'est parce qu'il est en réalité une autobiographie de la jeunesse d'Alter. Par pudeur, ou par volonté de créer une distance toute sociologique, l'auteur a en effet décidé de raconter sa propre histoire en la faisant vivre par cet alter ego qu'est Pierre. Le récit n'en est que plus poignant.

VENUS D'ÉRYTHRÉE, INSTALLÉS DANS UN CAMP AU SOUDAN

On retrouve cet aspect autobiographique dans *Le silence est ma langue natale* : Hagos et sa sœur Saba arrivent d'Érythrée, de nuit, avec leur mère, dans un camp de réfugiés au Soudan. Le premier ne parle pas et s'efface volontiers. Sa sœur, en revanche, est plus forte, plus impétueuse. Elle ne veut pas se laisser enfermer dans les conventions sociales du camp, empreintes de religion et de traditions.

Se raccrochant l'un à l'autre dans cet univers sombre, les deux adelphe vont briser les conventions sociales, notamment de genre, et vivre une histoire d'amour pleine de lumière, renversante, poétique et très engagée.

L'œuvre est d'autant plus touchante quand on sait la ressemblance entre le roman de Sulaiman Addonia et son propre parcours. Addonia a en effet fui l'Érythrée avec sa mère, sa grand-mère, sa sœur et son frère. Lui aussi s'est réfugié un temps dans le silence pour se protéger face au chaos de l'exil.



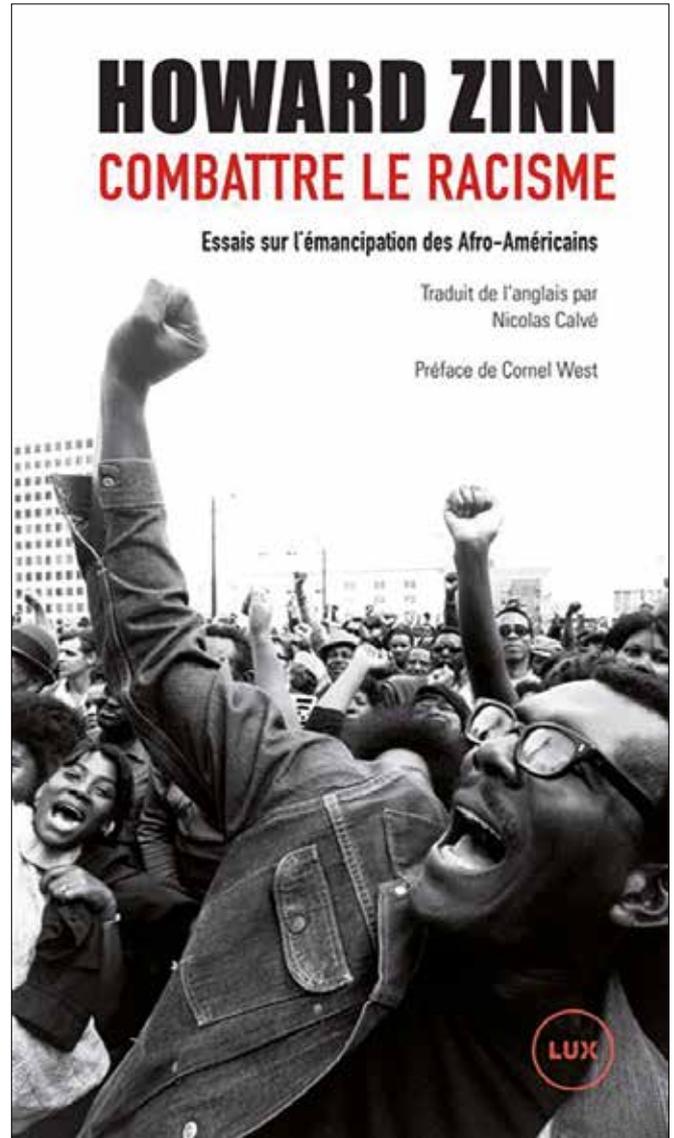
LA LUTTE CONTRE LE RACISME

Malheureusement, exil rime souvent avec racisme. Dans ce recueil de textes de l'historien Howard Zinn, on vit les manifestations, les sit-in, les marches en faveur du respect des droits des Afro-Américains de l'intérieur. C'est que Zinn était un militant convaincu, il a par exemple joué un rôle dans le « Student Nonviolent Coordinating Committee », une des organisations principales du mouvement afro-américain des droits civiques dans les années 1960.

En première ligne lors des actions de contestation de l'ordre établi, Zinn raconte ces années d'effervescence et de luttes pour abolir la ségrégation dans les États du Sud des États-Unis et les met en perspective avec l'histoire de la lutte contre l'esclavage. Les textes de Zinn, ces notes d'époque très complètes, aident à se représenter le contexte des années 1960 dans le Sud du pays.

Pour l'universitaire, il n'y a que par ce militantisme que l'on peut continuer à faire avancer la cause des Noirs aux États-Unis et dans le monde. D'où la nécessité de continuer à se dresser contre les injustices. Car, malgré des décennies de combat, le racisme n'a pas disparu. Loin de là. ●

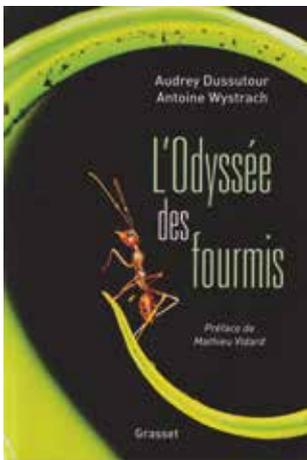
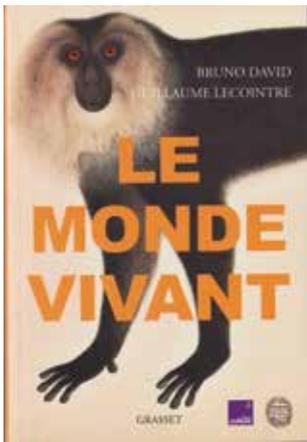
- › **Emilio SÁNCHEZ MEDIAVILLA**, *Une datcha dans le Golfe*, Métailié, 2022, 207 pages, 20 €.
- › **Robbie ARNOTT**, *L'oiseau de pluie*, Gaïa, 2022, 270 pages, 22,50 €.
- › *La Saga des Orcadiens*, traduite de l'islandais ancien et présentée par Jean RENAUD, Anacharsis, 2022, 382 pages, 25 €.
- › **Pietro QUERINI**, **Cristoforo FIORAVANTE**, **Nicolò DE MICHIEL**, *Naufragés*, traduit du vénétien et présenté par Claire JUDE DE LARIVIÈRE, Anacharsis, 2022, 120 pages, 7 €.
- › **Jean-Claude RASPIENGEAS**, *Une vie sur l'eau : le monde des bateliers*, Iconoclaste, 2022, 285 pages, 21,90 €.
- › **Alix DENAMBRIDE**, **Béatrice PICON-VALLIN**, **Emmanuel VIGIER**, *Terres communes : vies et morts dans la rue*, Deuxième époque, 2022, 138 pages, 22 €.
- › **Marine WESTPHAL**, *Olympe, mauvaise graine*, Stock, 2022, 201 pages, 18,50 €.
- › **Norbert ALTER**, *Sans classe ni place : l'in-croyable histoire d'un garçon venu de nulle part*, PUF, 2022, 299 pages, 20 €.
- › **Sulaiman ADDONIA**, *Le silence est ma langue natale*, La Croisée, 2022, 260 pages, 20 €.
- › **Howard ZINN**, *Combattre le racisme : essais sur l'émancipation des Afro-Américains*, traduit de l'anglais par Nicolas CALVÉ, Lux, 2022, 275 pages, 22 €.



HISTOIRES NATURELLES : FOURMI, POULPE, CAMÉLÉON, OISEAU, OURSIN, ET JEUNE MAMMOUTH

PAR MICHEL BOUGARD

Historien des sciences



Depuis toujours les êtres humains ont étudié la nature parce qu'ils y trouvaient leur nourriture, des abris, ce qui les menaçait et les protégeait. Les Grecs, puis les Romains, furent les premiers à tenter de comprendre cette nature et à expliquer ce qu'ils observaient. La *Naturalis historia* de Pline l'Ancien a inspiré bien d'autres auteurs, témoins des mondes minéral, végétal et animal qu'ils exploraient. Peu à peu, l'histoire naturelle s'imposa et se divisa en diverses spécialités, les collectionneurs des cabinets de curiosités devenant de véritables savants. L'histoire naturelle s'accompagna alors d'un projet d'instruction du public, tout en développant les recherches et la gestion des collections.

CHRONIQUES DU MONDE VIVANT

Le meilleur exemple d'un tel projet est celui des muséums, et plus particulièrement le Muséum national d'Histoire naturelle à Paris. Son président, Bruno David, paléontologue et spécialiste des sciences de l'évolution, s'est associé avec Guillaume Lecoindre, zoologiste et professeur au Muséum, pour animer des chroniques

quotidiennes sur France-Culture. Les textes de ces chroniques viennent d'être édités. L'ambition de leurs auteurs est d'aiguiser l'appétit de savoir des auditeurs (et lecteurs), d'attirer leur regard sur la beauté du monde, sur les liens culturels comme naturels qui nous rattachent à tout ce qui fait que notre planète est ce qu'elle est. L'ouvrage est un récit de nos relations avec les autres espèces (tant végétales qu'animales) qui hantent notre culture de manière souvent insoupçonnée, tantôt fantasmées, détestées ou adorées, parfois sources de rumeurs. Ce sont des chroniques savantes mais aussi amusantes, les deux auteurs mêlant science et humour avec talent.

TOUT SUR LES FOURMIS

Dans le cadre de l'histoire naturelle, les fourmis font l'objet d'un intérêt particulier. Audrey Dussutour et Antoine Wystrach, deux myrmécologues, nous expliquent qu'on a identifié au moins treize mille espèces de ces insectes sur Terre. Leurs activités principales sont la recherche de nourriture et le bon fonctionnement de leur communauté.

Les auteurs ont surtout étudié les fourmis qui s'aventurent à l'extérieur du nid (on les appelle les « fourrageuses »). Elles représentent de cinq à dix pour cent des individus de la fourmière, mais elles doivent assurer l'approvisionnement en nourriture de toute la colonie. On est tenté de les présenter comme des superhéros, douées d'une force incroyable et de bien d'autres capacités « surhumaines ». Mais un des pièges de l'histoire naturelle, c'est l'anthropomorphisme !

A PROPOS DU POULPE

Professeur d'éthologie à l'Université de Caen, Ludovic Dickel est un spécialiste des céphalopodes. À partir de ses observations sur des poulpes, il propose une succession d'explications scientifiques associées à des anecdotes où l'on croise Jules Verne, le commandant Cousteau et quelques pieuvres gargantuesques. L. Dickel aborde surtout le concept de « psychologie animale » et sa conséquence : une « intelligence » animale. Pour lui, tout être animé, appartenant à une espèce bien adaptée à son environnement, montre des comportements plus ou moins intelligents.

C'est le cas pour les pieuvres mais l'éthologue nuance son propos : interpréter, par exemple, les changements de coloration extraordinaires qui interviennent chez un poulpe en vue de se soustraire à un prédateur comme une preuve d'une action « pensée » est inexact. L. Dickel aborde alors la question du bien-être animal dans le contexte des recherches en laboratoire. Depuis 2010, une directive européenne impose de considérer les animaux de laboratoire comme « sentients », c'est-à-dire susceptibles de ressentir une souffrance. Pour l'éthologue, il est cependant hasardeux de corréler intelligence et sensibilité. De même qu'il est hasardeux d'empêcher les recherches sur les animaux au seul prétexte de leur sensibilité.

AVENTURES AU GROENLAND

Une autre facette de l'histoire naturelle est celle des expéditions dans des contrées méconnues. Un glaciologue, Marco Tedesco, et un philosophe, Alberto Flores d'Arcais, nous livrent le récit d'un périple scientifique au Groenland afin d'étudier la neige et la glace, ainsi que les processus climatologiques qui y sont liés. Cet ouvrage nous permet bien sûr de comprendre les conséquences du réchauffement de l'atmosphère sur la fonte des glaciers et de la banquise. Ils analysent une conséquence inattendue de la fonte des glaces : plus la banquise groenlandaise s'amenuise, plus la masse du Groenland diminue, ce

qui entraîne une modification de l'effet gravitationnel. L'attraction de la masse terre-glace diminue et l'eau de l'océan s'éloigne des terres. En d'autres termes, la fonte des glaces amplifie le déplacement des masses océaniques, distribuant la hausse du niveau des mers de manière hétérogène.

DEUX CAMÉLÉONS

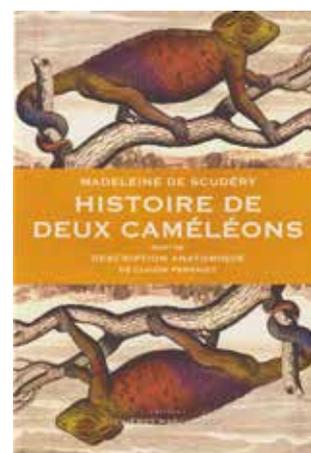
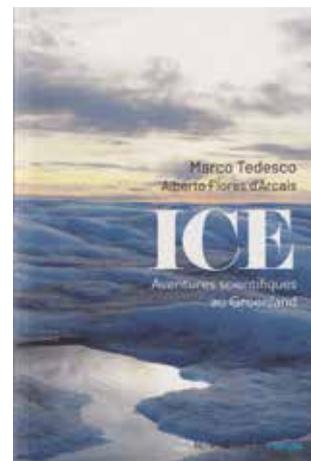
L'actualité éditoriale nous permet de découvrir deux ouvrages qui nous font remonter aux premières ébauches de l'écologie. Au XVII^e siècle, le grand partage entre animaux et humains a été théorisé par Descartes. Pour le philosophe (et surtout pour ses émules, les naturalistes cartésiens), les animaux étaient des machines, leur comportement et leurs mouvements ne dépendant que de la disposition de leurs organes. Descartes postulait que seuls les êtres humains avaient une âme et un esprit dont étaient dépourvus les animaux et les végétaux. Pour un cartésien strict, il n'y avait pas de souffrance animale.

C'est dans ce contexte qu'à la fin du XVII^e siècle, Madeleine de Scudéry publia un petit essai qui vient d'être réédité. Dans cet ouvrage, Mademoiselle de Scudéry, déjà âgée, a consigné ses observations sur un couple de caméléons reçu en cadeau du consul d'Alexandrie. Le texte est anticartésien, l'auteure ne pouvant admettre l'hypothèse de l'insensibilité animale, elle interprète le comportement des caméléons comme autant de sentiments. Ce parti

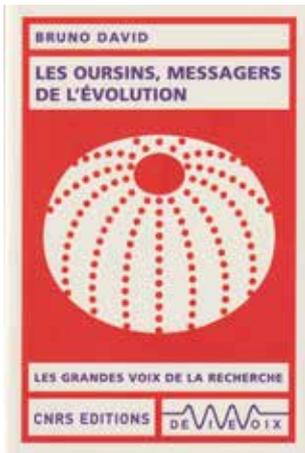
pris d'un anthropomorphisme « naïf » a conduit à ne voir en Madeleine de Scudéry qu'une vieille femme gâteuse qu'un excès de sensiblerie rendait ridicule. Cependant, une lecture contemporaine de l'essai conduit à y voir une forme de stratégie de légitimation d'une pensée scientifique au féminin. Le texte de M^{elle} de Scudéry est suivi d'une description anatomique d'un caméléon par le zoologiste Claude Perrault. Voilà une comparaison intéressante entre une dissection « prouvant » le mécanisme de l'anatomie de l'animal, et un récit intime et personnel des interactions qu'une « femme savante » a eues avec ces animaux, ouvrant la voie à des études sur le comportement animal.

GEORGE SAND EN PLEINE NATURE

Deux siècles plus tard, une autre femme va se manifester dans un combat pour la préservation de la nature. George Sand aimait et connaissait la nature. Au cours de ses voyages, elle herborisait et elle a constitué, avec son fils Maurice, un superbe herbier. Durant toute sa vie, elle n'a jamais envisagé la moindre rupture entre le monde de la nature et ses aspirations sociales à plus d'égalité et de liberté. Émule de Rousseau, G. Sand était convaincue que la nature était toujours bonne. Un peu à l'image de Madeleine de Scudéry, George Sand est une « écoféministe » avant l'heure. Elle fut à la fois contre la déforestation et pour la cause des femmes. Patrick Scheyder



► vient de rassembler les textes les plus importants que G. Sand a consacrés à la nature. Articles, lettres et opuscules dans lesquels l'auteur rêve d'une harmonie retrouvée entre l'humain et la nature. Loin du romantisme, George Sand dépasse le mythe d'une nature sublimée et artificielle. Ses textes sont militants, proches de l'écologie politique actuelle, défendant à la fois la préservation des milieux naturels et le statut social des paysans.



LA FORÊT IVRE DE GERALD DURRELL

Une autre réédition concerne l'un des premiers ouvrages du naturaliste et écrivain Gerald Durrell. Publié en 1956, *La forêt ivre* retrace le voyage du naturaliste accompagné de son épouse en Argentine puis dans la forêt du Chaco, au cœur du Paraguay. Après plusieurs mois d'observations, de soins, mais aussi de captures d'animaux rares, une révolution forcera le couple à quitter l'Amérique latine. Ce livre se lit comme un roman d'aventures naturalistes (où l'humour est toujours présent) et on y savoure le récit des rencontres insolites de G. Durrell.

ECO-POÉSIE AVEC DES OISEAUX

Existerait-il une « éco-poésie » ? On répond oui après avoir lu le dernier ouvrage de l'essayiste Marielle Macé. En évoquant la disparition de nombreux oiseaux, l'au-

teure nous alerte sur le péril encouru par l'ensemble du monde vivant. Son souci a été d'observer la façon dont on parle des oiseaux en suggérant que cette parole fait partie de nos responsabilités écologiques et que les poètes peuvent nous accompagner pour mieux qualifier nos relations avec le vivant.

OURSINS, ANIMAUX SANS QUEUE NI TÊTE

L'histoire naturelle a toujours été proche de la recherche de fossiles et des questions relatives à l'évolution. On retrouve Bruno David (président du Muséum national d'Histoire naturelle à Paris) dans un livre où il retrace sa carrière scientifique et ses travaux sur les oursins, « des animaux étranges, sans queue ni tête ». Dans cet ouvrage de vulgarisation, B. David s'intéresse à l'évolution, comment elle a pu se dérouler, à partir de modèles fossiles comme de modèles actuels. Cette comparaison nous permet de mieux comprendre comment se sont construits des organismes aussi bizarres que les oursins.

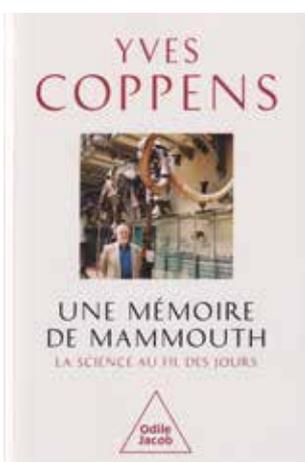
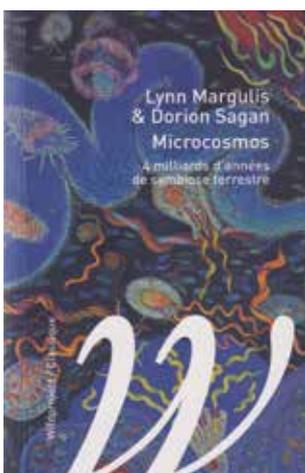
MICROCOSMOS

Il s'agit là d'une évolution par sélection naturelle à laquelle ne souscrivait pas la biologiste américaine Lynn Margulis. Il est donc intéressant de consulter la réédition de son fameux ouvrage *Microcosmos* paru en 1986. Elle est considérée comme la « mère » de l'hy-

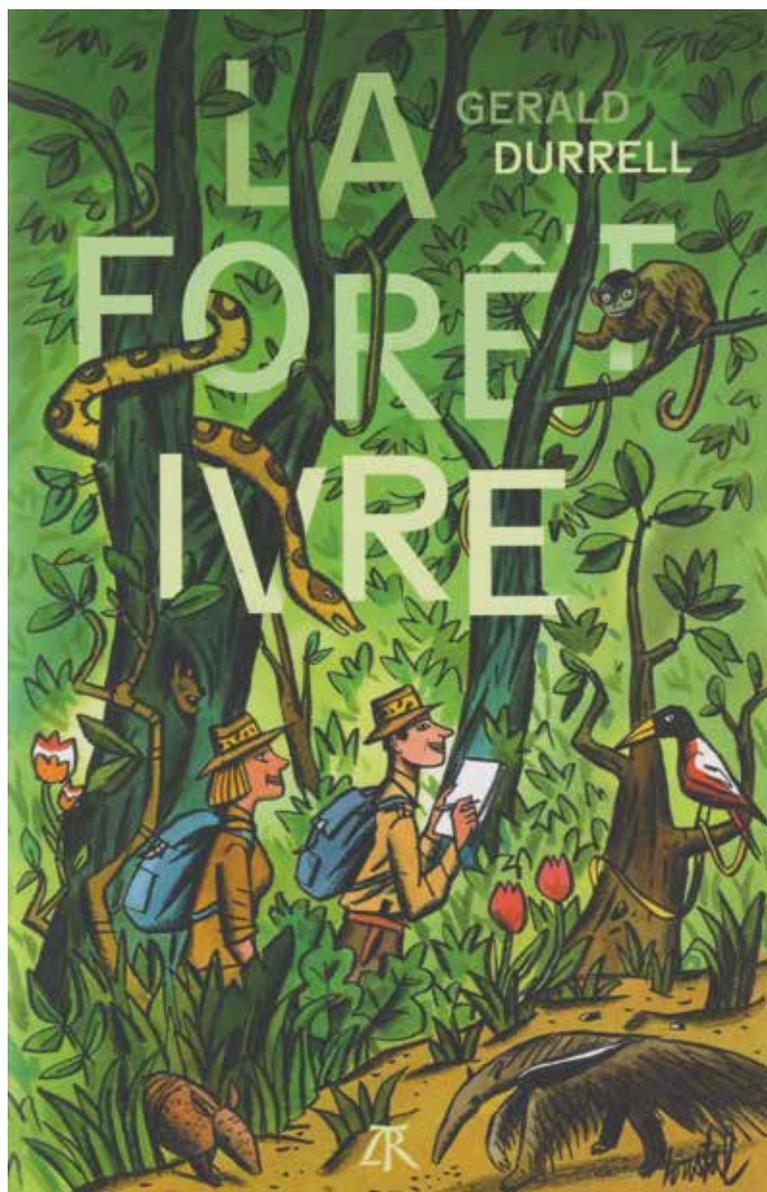
pothèse Gaïa, c'est-à-dire un modèle (controversé) où la biosphère (ensemble des organismes vivants et leurs milieux de vie) se comporte comme un organisme unique. L. Margulis insiste sur l'importance cruciale des micro-organismes dans l'évolution de la vie sur Terre. La biologiste présente son modèle de « symbiose terrestre », c'est-à-dire la fusion d'organismes différents pour former des individus plus complexes. Pour L. Margulis, la vie n'a pas conquis la planète par la force et le combat où les plus aptes l'emportent mais, au contraire, les formes de vie se sont multipliées et complexifiées en en cooptant d'autres. Pour elle, la structure détaillée de nos cellules trahit les secrets de leurs ancêtres microscopiques. Ainsi, les mitochondries seraient les restes de bactéries primitives.

LE MAMMOUTH D'YVES COPPENS

On termine par le dernier ouvrage du paléontologue Yves Coppens décédé en juin dernier. Un livre-testament qui résume sa carrière de chercheur et de découvreur (il est un des « pères » de la célèbre Lucy, une australopithèque de trois millions d'années). Y. Coppens consacre une bonne partie de son livre à divers commentaires sur l'histoire naturelle et il conclut ainsi son essai : « Sortir sans fermer la porte, j'ai de toute façon laissé la clé sous le paillasson. » Pour que les histoires naturelles continuent... ●



- › **Bruno DAVID et Guillaume LECOINTRE**, *Le monde vivant*, Grasset, 2022, 350 pages, 22 €.
- › **Audrey DUSSUTOUR et Antoine WYSTRACH**, *L'Odyssée des fourmis*, Grasset, 2022, 448 pages, 24 €.
- › **Ludovic DICKEL**, *La vie privée du poulpe*, humenSciences, 2022, 278 pages, 19,90 €.
- › **Marco TEDESCO et Alberto Flores d'ARCAIS**, *Ice. Aventures scientifiques au Groenland*, humenSciences, 2022, 162 pages, 17,90 €.
- › **Madeleine de SCUDÉRY**, *Histoire de deux caméléons, suivi de Description anatomique de Claude PERRAULT*, éditions Thierry Marchaisse, 2022, 192 pages, 18,50 €.
- › **George SAND**, *Écrits sur la nature*, textes présentés par Patrick SCHEYDER, Le Pommier, coll. « Les pionniers de l'écologie », 2022, 200 pages, 14 €.
- › **Gerald DURRELL**, *La forêt ivre*, La Table Ronde, 2022, 256 pages, 14,50 €.
- › **Marielle MACÉ**, *Une pluie d'oiseaux*, Corti-Biophilia, 2022, 384 pages, 23 €.
- › **Bruno DAVID**, *Les oursins, messagers de l'évolution*, CNRS éditions, coll. « De vive voix », 2022, 8 €.
- › **Lynn MARGULIS et Dorion SAGAN**, *Microcosmos. Quatre milliards d'années de symbiose terrestre*, Wildproject, 2022, 424 pages, 16 €.
- › **Yves COPPENS**, *Une mémoire de mammoth. La science au fil des jours*, Odile Jacob, 2022, 448 pages, 24,90 €.



DE L'ART PARTOUT : TATOUAGE, AQUARIUM, CARICATURE, JOAILLERIE, ET GRAND ARBRE

PAR CATHERINE RENSON

bibliothécaire à la Bibliothèque centrale de la Province de Luxembourg

Questionner les arts, s'interroger sur les pratiques artistiques, examiner notre perception de l'art et des manifestations de celui-ci sont des démarches utiles et légitimes à l'entame d'une nouvelle saison culturelle.

L'ART AUTREMENT QU'ART

Une étude récente, consacrée à l'évolution de l'art ainsi qu'à l'apparition de nouvelles formes artistiques peut, tout d'abord, servir de guide, autant pour sa clarté que pour son sens de l'analyse et de la synthèse.

Certains estiment que de nombreuses œuvres d'art moderne et d'art contemporain ne méritent pas la qualification d'Art. Il s'agit, à leurs yeux, de trucs, de machins, de productions dégénérées actant la fin de l'art. Dominique Chateau, philosophe, auteur de plusieurs livres sur l'esthétique, défend une thèse plus ouverte. De son point de vue, les créations modernes n'annoncent nullement le déclin de l'art. Au contraire, elles apportent des preuves de pratiques vivantes, dynamiques, emplies d'avenirs. Les productions artistiques évoluent. Elles se renou-

vellent, sous des formes variées qui réinventent les codes et les genres. Ces œuvres modernes ne correspondent pas aux images mentales que nous avons de l'art. Elles se démarquent des normes et des règles qui nous ont été enseignées. Des objets usuels sont promus à la dignité d'objets d'art par le simple choix de l'artiste (par exemple les ready-made). Les domaines du goût s'étendent. Des situations qui, *a priori*, ne touchent en rien à l'art s'esthétisent : même la guerre se nimbe de qualités stylistiques. Des productions qui, de prime abord, ne relèvent pas du domaine de l'art reçoivent une certification sociale ou institutionnelle qui les élève au rang d'art. Des techniques numériques peuvent devenir des disciplines artistiques. Des lieux improbables (une rue, un mur, un couloir d'hôpital, une friche industrielle...) s'imposent en viviers culturels incontournables. De simples amateurs acquièrent le statut d'artistes. Le spectateur, le visiteur d'une exposition, peut également être intégré dans une œuvre, au point qu'il devienne, à son tour, acteur-créateur d'une œuvre, ainsi enrichie et singularisée.

Puisque les productions

qui s'inscrivent dans l'art autrement qu'art reposent souvent sur le dispositif et sur les capacités des publics à les recevoir, Dominique Chateau laisse transparaître, çà et là, la nécessité d'une éducation des institutions et des publics. Le spectateur ne peut plus rester un observateur passif. « Ses capacités sensorielles, ses dispositions à agir, à réagir, à prendre part, à décider » sont requises. L'auteurité du public est devenue essentielle dans la plupart des dispositifs artistiques. En conséquence, les opérateurs culturels et éducatifs ont un rôle déterminant à jouer dans l'avenir de l'art et de l'autrement qu'art.

LE LIEU QUI DEVIENT UNE ŒUVRE D'ART

Les combinats sont des lieux qui, jusqu'à la publication du livre de Maurice Schobinger, n'étaient en aucun cas qualifiés d'artistiques. Pourtant, dans ces « complexes sidérurgiques, la laideur dispute une certaine splendeur ». Le photographe, auparavant spécialiste des grands espaces et des montagnes alpines, a été impressionné « par l'esthétique, par l'âme de ces gigantesques combinats ».



Au moyen de quatre compagnes photographiques, il a construit un corpus de clichés chargés de gigantisme et de poésie. Il a ensuite classé ses tirages selon leurs couleurs dominantes (le noir, le rouge, le bleu), avant de conclure par un chapitre sur l'insertion des complexes métallurgiques dans les paysages de l'Oural. Enrichies par l'introduction technique et historique du géographe français Cédric Gras, les photographies réunies dans un album de grand format parviennent à magnifier la démesure, la poésie de la poussière, le charme et la force des métaux incandescents. L'art photographique de Schobinger réussit à élever le moindre tuyau, la plus banale fumée en pièces stylistiques porteuses d'émotions.

MUSÉES EN EUROPE

À l'opposé du statut des complexes industriels, celui des musées apporte une certification institutionnelle et artistique à toutes les créations qu'ils hébergent et donnent à voir. Le livre *Musées en Europe : tradition, mutation et enjeux* en apporte la preuve sous quatre angles d'approche. Il dresse, tout d'abord, un panorama historique des traditions muséales en Europe. Il étudie plus attentivement la diversité des musées dans cinq pays (Allemagne, France, Italie, Pays-Bas et Royaume-Uni) avant de se pencher sur l'évolution institutionnelle des musées selon les points de vue des professionnels et des publics. Enfin, cette étude scientifique analyse les enjeux actuels et futurs

des musées : typologie, composition, gestion, légitimité, rayonnement. L'ouvrage positionne les musées comme des lieux incontournables dans la construction d'un espace culturel en Europe, à l'heure de la mondialisation.

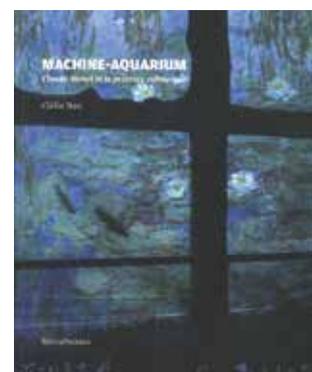
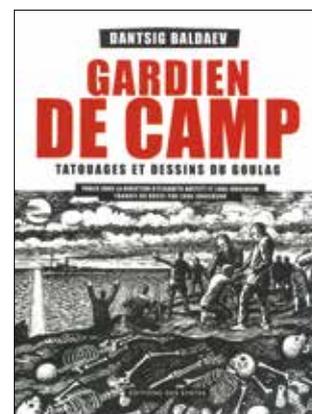
TATOUAGES AU CŒUR DU GOULAG

Un goulag n'est pas un lieu conçu pour accueillir et recenser des productions artistiques. Pourtant, un ancien gardien de camp a réussi cette prouesse par un long travail minutieux, à la fois voyeuriste et scientifique. Fils d'un ethnologue reconnu, Dantsig Baldaev, employé dans l'administration pénitentiaire russe de 1941 à 1981, a porté un intérêt sincère à la culture carcérale (argot, tatouages, productions graphiques). Il a ainsi, durant toute sa carrière, reproduit dans des carnets les tatouages de détenus. Il a réuni un corpus aussi riche que diversifié, au point de classer par thèmes et par typologies les tatouages patiemment recopiés. Sur base de cet inventaire graphique, il a rédigé une étude sur leurs significations, enrichie de grandes illustrations personnelles sur la vie et sur le fonctionnement du goulag. Il a offert l'ensemble de ce travail à une ethnologue française en 1990. Les éditions des Syrtes en commercialisent depuis 2013 un fac-similé, accompagné d'une introduction critique des deux scientifiques français. *Gardien de camp* est un album hybride : entre étude ethnographique, dessins de presse, bandes dessinées documentaires et

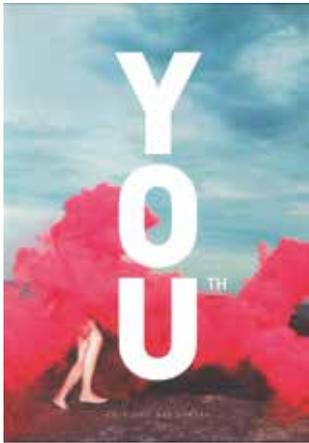
chronique historique. Ainsi, pour la première fois, les lecteurs francophones peuvent lire le point de vue d'un bourreau sur un univers hors du commun où les arts graphiques se nourrissent de la violence, de l'asservissement et de la brutalité, tout en suivant les évolutions du contexte politique soviétique.

LA MACHINE-AQUARIUM DE CLAUDE MONET

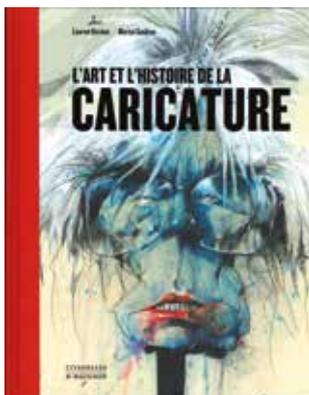
Le XIX^e siècle a vu la pratique d'un lieu et d'un dispositif nouveau pour sublimer le cinéma et la peinture : l'aquarium. Dès 1897, Claude Monet exprime le souhait que ses nymphéas servent « à la décoration d'un salon circulaire le quel, une fois paré de cette frise liquide, se retrouverait transformé [...] en un aquarium fleuri ». Le projet se concrétisera à l'Orangerie et se conclura dans l'univers clos du jardin de Giverny. L'originale étude *Machine-Aquarium* met en lumière cette réalisation innovante et particulièrement aboutie à l'Orangerie. Par un voyage très complet dans l'importante production de Monet ainsi que dans l'histoire de la peinture, le livre apporte lui aussi une immersion dans les plus-values d'un tel lieu pour valoriser la peinture et pour offrir au spectateur une expérience unique de voir l'art autrement. Cette publication permet également d'aborder les perceptions des formes et des couleurs selon les dispositifs qui les subliment ou qui tendent à les éteindre.



► SEIZE JEUNES PHOTOGRAPHES SE MOQUENT DE LA PERFECTION TECHNIQUE



Un album photographique expérimental, paru en 2014, a fait petit à petit son chemin, des galeries d'art émergentes aux étals de librairies spécialisées. Il connaît à présent une petite notoriété. Publié sous le titre *YOUth*, à l'initiative de deux artistes underground, le livre propose la réunion des photographies de seize jeunes avant-gardistes qui ont réalisé des travaux, à l'origine, pour le net et pour des blogs. Leurs techniques photographiques ont pour points communs des prises de vue rapides, instinctives, qui se moquent de la perfection technique. Mus par une créativité à l'abri des cotations du marché et des diktats des experts, les clichés (en noir et blanc ou en couleurs) subliment des moments quelconques du quotidien : une promenade en bord de mer, une paire de chaussures, une paire de fesses, un grillage, un regard triste... Cet exercice artistique autrement, mené dans l'instant et pour l'instant, a trouvé dans l'album papier un support de choix, à la recherche non avouée de la permanence.



LA TRÈS NÉCESSAIRE CARICATURE

Dès ses origines, la caricature a peiné à obtenir une place parmi les arts nobles. Qualifiées d'immorales, de dangereuses pour l'ordre public ou encore de libertines et de grotesques, les

productions de caricaturistes ont influencé, de tout temps, la culture visuelle populaire. Aujourd'hui encore, les caricatures suscitent le débat et animent le paysage culturel, quelles que soient leurs techniques de diffusion. Le dynamisme du secteur est tel que Citadelles & Mazenod ont décidé, à nouveau, de publier une édition actualisée et augmentée d'une étude historique réalisée initialement en 2006. Au moyen de textes informatifs précis et d'illustrations de grande qualité, deux spécialistes de l'histoire de l'art (et de la représentation des corps en particulier) dressent le portrait de la caricature et de ses créateurs principaux, de la Grèce antique à aujourd'hui. Leurs travaux devraient ainsi inscrire la caricature et ses techniques illustratives au rang des grands Arts.

JOAILLERIE, MÉTIER D'EXCELLENCE

La joaillerie est-elle un art ou une succession de techniques de fabrication et de métiers de précision (dessinateur, maquettiste, gemmologue, fondeur, polisseur, sertisseur, diamantaire, lapidaire...) ? Guillaume Glorieux, directeur de l'École des Arts Joailliers à Paris, dans un ouvrage de vulgarisation illustré avec soin, défend la thèse que la joaillerie est un art d'une vitalité contemporaine exceptionnelle, nourri par des siècles de recherches, d'études et de savoir-faire techniques. Il met en avant les pratiques françaises et détaille le parcours d'un collier d'émeraudes et de dia-

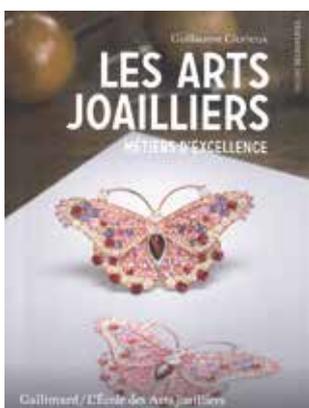
nants, offrant ainsi, au plus grand nombre, un ouvrage précieux pour comprendre un univers créatif.

MAISONS DANS LES ARBRES

Si les constructions de nos cabanes dans les arbres sont avant tout liées à des souvenirs d'enfance et à des activités de bricolage qui zigzaguent entre sécurité, esthétique et projets aboutis, les habitations arboricoles des architectes d'aujourd'hui s'imposent comme une discipline à part entière de l'Architecture. Les lignes et les matériaux utilisés, les types de structures, les méthodologies et les budgets visent, partout dans le monde, à sublimer la rencontre entre la nature, le bâtiment et ses occupants. C'est ce que démontre Peter Eising, architecte exerçant à Auckland (Nouvelle-Zélande), dans son récent recueil d'une trentaine de constructions, insérées dans des environnements exceptionnels des cinq continents. Avec des textes courts, de nombreuses photos d'extérieurs et d'intérieurs, divers clichés de détails techniques, quelques plans et schémas, l'auteur met la beauté, l'élégance et le savoir-faire à la portée de tous les lecteurs et de toutes les bourses.

LE THÉÂTRE SUR LES CINQ CONTINENTS

Le théâtre comme toutes les disciplines artistiques requièrent une grande technique, notamment dans la relation de l'acteur avec le



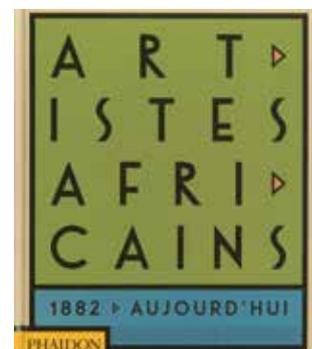
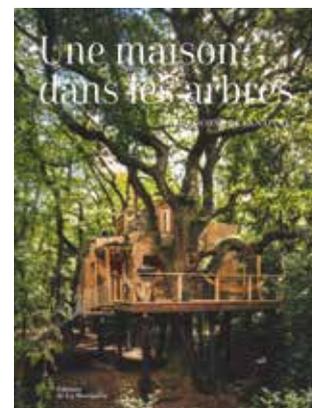
spectateur. Cependant, cette relation entre l'artiste et les publics diffère selon des techniques auxiliaires qui sont appliquées, notamment en fonction des circonstances et des moments des représentations théâtrales. Pour les auteurs d'une étude spécialisée sur l'histoire et les pratiques théâtrales sur les cinq continents, la réussite des rencontres avec les spectateurs est également conditionnée aux aspects économiques, logistiques et matériels : la lumière, le son, la scénographique, les costumes, les accessoires, etc. Autrement dit, le quand, le où, le comment, le pour qui et le pourquoi sont essentiels dans les pratiques théâtrales, depuis des siècles et sous toutes les latitudes. Par des textes d'une grande précision et des choix illustratifs soignés, la maison d'édition Deuxième époque, spécialisée dans le domaine des arts et du spectacle vivant, ouvre les horizons de non-spécialistes et raviront les amateurs pointus avec leur *Cinq continents du théâtre*.

ARTISTES AFRICAINS, DU XIXÈME SIÈCLE À NOS JOURS

Il a fallu plusieurs siècles, divers pillages et des campagnes d'acquisitions pour que les Occidentaux reconnaissent que, derrière des productions artistiques issues du continent africain, il existait bel et bien des artistes à part entière. Aujourd'hui encore, la plupart des ouvrages sur les arts africains mettent l'accent sur des œuvres. Les éditions Phaidon ont opté pour une démarche inverse. Elles

viennent de publier un livre riche et diversifié qui met en avant plus de trois cents artistes nés en Afrique, vivant ou ayant vécu en Afrique. Il s'agit de créateurs d'art moderne africain (de 1882 aux années 1960) et d'art contemporain (après les indépendances), diplômés de grandes écoles d'art ou sans aucune formation, représentants des ateliers éphémères ou appartenant à des groupes d'artistes, issus des cinquante-cinq pays du continent et d'un nombre considérable d'ethnies. La peinture, la sculpture, la photographie, les techniques mixtes et le dessin ont été retenus. Une brève présentation de chaque artiste est accompagnée d'une grande illustration d'une œuvre emblématique de la personnalité sélectionnée. Ce choix éditorial de ne proposer qu'une seule réalisation par artiste permet difficilement à un lecteur non-spécialiste de se familiariser avec l'univers créatif des plasticiens. Cependant, plusieurs index balisent les découvertes et offrent ainsi une étude synthétique de l'histoire des parcours artistiques de créateurs issus de tout le continent africain. ●

- › **Dominique CHATEAU**, *L'art autrement qu'art*, PUF, 2022, 189 pages, 14 €.
- › **Maurice SCHOBINGER et textes de Cédric GRAS**, *Combinats*, Noir sur blanc, 2022, 155 pages, 39 €.
- › **Catherine BALLÉ et Dominique POULOT**, *Musées en Europe : tradition, mutation et enjeux*, La Documentation française, 2020, 418 pages, 24 €.
- › **Dantsig BALDAEV**, *Gardien de camp : tatouages et dessins du goulag*, Éditions des Syrtes, 2013, 74 pages, 29 €.
- › **Clélia NAU**, *Machine-Aquarium : Claude Monet et la peinture submergée*, Métis-Presses, 2021, 221 pages, 28 €.
- › **Tatiana et Sofia PAHLEN, Elizabeth GILPIN, Carolina CAVALLI**, *YOUth*, Éditions des Syrtes, 2014, 162 pages, 35 €.
- › **Laurent BARIDON et Martial GUÉDRON**, *L'art et l'histoire de la caricature*, Citadelles & Mazenod, 2021, 319 pages, 50 €.
- › **Guillaume GLORIEUX**, *Les arts joailliers : métiers d'excellence*, Gallimard, 2019, 60 pages, 15 €.
- › **Peter EISING**, *Une maison dans les arbres : vivre au cœur de la nature*, La Martinière, 2022, 255 pages, 30 €.
- › **Eugenio BARBA et Nicola SAVATESE**, *Les cinq continents du théâtre : faits et légendes de la culture matérielle de l'acteur*, Éditions Deuxième époque, 2020, 407 p., 49 €.
- › **Artistes africains : 1882 à aujourd'hui**, Phaidon, 2021, 352 pages, 60 €.



JOURNAL INQUIET D'ISTANBUL

PAR MARIANNE PUTTEMANS

historienne, enseignante, journaliste BD

« Comme chaque fois, quand un régime totalitaire s'installe, l'art est pris en main par l'État. Car rien ne déplaît plus aux tyrans que les libertés individuelles qu'ils jugent inutiles à leurs desseins, voire subversives¹. » Et quand l'artiste ne veut pas de la dictature, il risque sa liberté et sa vie.

C'est toujours un phénomène particulièrement intéressant quand la vie d'un individu peut s'universaliser et permettre de comprendre le monde. Balzac régalaient ses lecteurs avec les vies mesquines de ces personnages qui rappelaient à chacun combien de *Père Goriot* ou de *Cousine Bette* il avait pu rencontrer dans sa vie. Zola dénonçait la condition malheureuse de la classe ouvrière, puis, plus près de nous, Marie Laberge relatait avec passion le Québec qui se libérait lentement du catholicisme ultramontain, Elena Ferrante déployait l'histoire de l'éducation des filles dans la Naples du XX^e siècle... tant d'autres aussi qui mettent le récit de leur existence au service de la compréhension du monde.

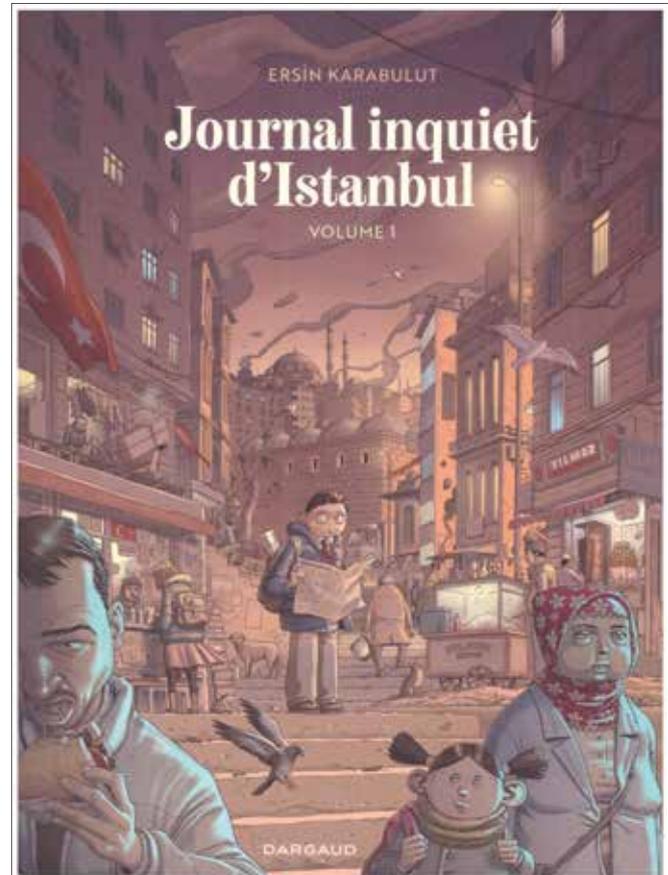
À l'inverse du récit autocentré et souvent inutilement larmoyant, certains journaux intimes, autobiographies, récits plus ou moins fictionnels mais empreints des morceaux de la vie de l'un ou de l'autre, touchent parce qu'ils racontent, explorent et surtout, ils alertent. Quand Neel Doff

met sa vie en scène dans *Jours de famine et de détresse*, elle permet à toute la bourgeoisie de lire, enfin, l'horreur d'une pauvreté silencieuse et honteuse qu'elle côtoie sans la voir.

Ersin Karabulut est Stanbouliote. Né dans la partie asiatique de l'immense ville-pont qui relie l'Asie à l'Europe, l'Orient à l'Occident, la tradition à la modernité, il raconte la difficulté de vivre dans un pays qu'on présente comme une démocratie alors qu'il file à toute allure vers quelque chose qui ressemble de plus en plus à une dictature fasciste et religieuse.

On songe à Persépolis de Marjan Satrapi parce que, comme elle, Karabulut raconte son pays avec les yeux de son enfance, à Marguerite Abouet qui promène le lecteur dans les quartiers populaires d'Abidjan.

À l'inverse de Satrapi, d'Abouet ou d'autres qui racontent la vie de ceux qui ont fui les régimes des ayatollahs, les guerres ou les famines, Ersin Karabulut vit toujours à Istanbul et participe à l'élaboration de divers journaux de bandes dessinées assez critiques et engagés.



Dans *Journal inquiet d'Istanbul*, on suit les pensées du jeune Ersin depuis la plus tendre enfance. Petit, il observait son père qui dessinait le soir à la maison pour boucler ses fins de mois et il imaginait que tous les adultes faisaient la même chose. La désillusion viendra très vite quand il se rendra compte que son amour des bandes dessinées n'est partagé par aucun de ses camarades de classe beaucoup plus prompts à s'enflammer pour les jeux de billes, le foot, les jeux de pouvoir.

Un soir, raconte-t-il, son père l'avait envoyé acheter de la bière en lui demandant bien de revenir sans faire cliqueter les bouteilles. Ersin, enthousiaste à l'idée de la

responsabilité qui lui était offerte, s'était mis à courir et alors qu'il arrivait à la maison, il s'était étalé dans la rue, envoyant l'une des bouteilles rouler jusque chez un voisin particulièrement bigot. C'est la première fois que le jeune enfant aura une conversation sérieuse sur la politique turque avec son père. C'est à cette occasion qu'il entend parler du chaos des années 1970, de la violence : « Entre 1975 et 1980, le pays frôle la guerre civile : les affrontements entre groupes radicaux, de gauche et de droite, font près de 6.000 morts. Plus étonnant, la présence étatique disparaît dans de nombreuses localités, y compris dans certains quartiers de grandes

viles comme Istanbul². » Le dessin qu'en fait Karabulut dans son *Journal inquiet d'Istanbul* fait froid dans le dos. Passant d'un dessin coloré et de personnages très ronds avec des traits francs et simples, presque ligne claire à un crayonné plus sombre, noir et blanc avec seulement le drapeau turc en couleur, il fait participer le lecteur à l'angoisse quotidienne qui animait le père d'Ersin.

En même temps, l'auteur raconte sa vie à lui. On y suit les premières tentatives de dessin d'Ersin, pendant que dans la ville les femmes sont de plus en plus couvertes, que petit à petit, pour faire plaisir à sa famille, le jeune garçon va prétendre aimer les mathématiques et les sciences et vouloir devenir ingénieur.

À travers les trajets trop matinaux vers l'école dans des bus bondés, la traversée de quartiers mal famés et inquiétants, Ersin continue malgré toute sa bonne volonté à aimer les bandes dessinées au point qu'il va souvent consacrer l'argent de son repas scolaire à acheter des magazines. Puis un jour, avec la complicité d'un de ses camarades de classe, il prend un autre bus et arrive à Beyoglu, sur la rive européenne d'Istanbul, « dans un quartier radicalement différent où vivent les artistes, où se trouvent les cinémas, les libraires, les cafés ». C'est une sorte de révélation et c'est surtout le début de la grande aventure de l'auteur dans le monde du dessin et de la caricature. Il lui faudra encore quelques années pour percer, pour s'avouer à lui-même et à sa famille qu'il est plus fait



pour dessiner que pour calculer mais comme il le démontre à travers toutes les pages de ce premier tome, il n'a jamais regretté les choix qu'il a faits.

Pourtant, au fur et à mesure que la droite conservatrice avance dans la prise de pouvoir total qu'elle a entamée, la menace, la censure, la violence envahissent les pages de l'album. On accompagne les parents inquiets et nostalgiques d'une période où la Turquie laïque d'Ataturk permettait d'avoir des opinions politiques et de les partager. On est triste avec Ersin quand il comprend que ses parents se tairont pour leur sécurité, qu'ils n'oseront plus jamais afficher leurs idées par terreur des représailles. On tremble avec eux quand leurs voisins commencent à soutenir une extrême droite religieuse. Ersin Karabulut raconte le massacre du 2 juillet 1993 à l'hôtel Madimak de Sivas dans lequel 37 personnes mourront. (« Le 2 juillet 1993, un groupe d'isla-

mo-nationalistes turcs appelant à la mort des infidèles s'est rassemblé autour de l'hôtel Madimak où étaient hébergés des artistes et des intellectuels alévis, dont beaucoup de Kurdes, venus participer au festival Pir Sultan Abdal, dans la ville de Sivas. La manifestation qui a débuté sous forme de protestation contre le romancier Aziz Nesin qui avait traduit et publié *Les Versets sataniques* de Salman Rushdie, a rapidement dégénéré en pogrom : la foule enragée a mis le feu à l'hôtel, sous les yeux de la police turque qui a laissé faire pendant un certain temps »)³. Il raconte encore comment petit à petit la société se referme, les femmes se voilent, les hommes laissent pousser leur barbe, les militaires font parader les chars dans les rues, la montée de l'AKP d'Erdogan qui s'appuie sur les campagnes, les traditionalistes, les religieux. « Pour nous », écrit-il, « frange laïque du pays, ce fut un moment d'intense sidération. »

Dans la Turquie d'Erdogan, dessiner allait alors devenir de plus en plus un acte de courage. Ersin Karabulut comme tant d'autres risque sa liberté et sa vie tous les jours. « Il dessine pour lutter, pas pour épater les filles. »

C'est un roman graphique essentiel. Remarquablement dessiné, plein d'émotions, il est d'une sobriété graphique parfaite. ●

► **Ersin KARABULUT** (scénario, dessins, couleurs), *Journal inquiet d'Istanbul*, volume I, Dargaud, août 2022, 152 pages, 23 €.

Notes

1. Brigitte et Jean-Jacques Evrard, « Être artiste sous la dictature », *Partages*, 12 septembre 2018, <https://partages.art/2018/09/12/etre-artiste-sous-la-dictature/>.
2. Hamit Bozarslan, « Le chaos après le déluge : notes sur la crise turque des années 70 », *Cultures & Conflits*, hiver 1996-printemps 1997, p. 24.
3. « Le massacre de Sivas, il y a 28 ans », *ROJ info*, 2 juillet 2021, <https://rojinfo.com/le-massacre-de-sivas-il-y-a-28-ans/>.

LA BIBLIOTHÈQUE : POLITIQUE ET TERRITOIRE

PAR JEAN-PHILIPPE ACCART
consultant en sciences de l'information

La plupart des ouvrages qui paraissent actuellement sur les bibliothèques abordent ce thème sous l'angle purement professionnel (les techniques du métier, les services) et souvent technique (l'architecture, les espaces).

Nécessaires bien sûr, ils oublient ou laissent de côté l'aspect politique, non moins essentiel : c'est donc un ouvrage bienvenu qui viendra soutenir l'action de nombreux bibliothécaires sur le terrain. Livre dense et fouillé, qui fourmille d'exemples et d'illustrations, il devrait remplir sa mission : montrer la diversité de l'objet « bibliothèque », la multiplicité des services à proposer et la complexité des missions. Territorial Éditions ne nous avait pas habitués à publier des ouvrages sur les métiers des bibliothèques, tant leur cadre est administratif et centré sur les territoires. Mais en réalité, cette approche concerne aussi les bibliothèques. Quatre auteurs-trices connus du milieu professionnel apportent leurs contributions à cette thématique : Amandine Jacquet, formatrice et consultante ; Claude Poissenot, enseignant-chercheur en sociologie ; Nathalie Étienne, professionnelle des bibliothèques ; et Charlotte Henard, conservatrice des bibliothèques.

L'ouvrage est divisé en deux grandes parties, un peu inégales dans leur longueur et le nombre de chapitres contenus. La partie 1 « La bibliothèque au prisme des enjeux contemporains » détaille plusieurs enjeux dans les trois premiers chapitres :

- *L'individu dans la société* : ce qui prédomine actuellement est prin-



cipalement une recherche grandissante d'autonomie, la construction d'une identité personnelle, la recherche du lien social, la quête de reconnaissance et ce que l'on peut appeler la « dictature » de l'émotion.

- *Une vision renouvelée du collectif* : face à une société fragmentée, se rassembler, participer, se mobiliser, se préoccuper de l'environnement sont de nouvelles aspirations.
- *L'importance des milieux sociaux* : il existe de nombreuses différences selon les milieux sociaux ; la question de la place de la bibliothèque, facteur de cohésion, se pose aussi bien en milieu rural que dans les villes petites et moyennes et les quartiers sensibles.

- *Une politique selon l'âge des publics* : enfants, adolescents, adultes, personnes âgées ne présentent évidemment pas les mêmes besoins en matière de lecture ou d'usage des bibliothèques.

En fonction des éléments précités, comment définir l'action de la bibliothèque ? Le livre est le support qui prédomine dans l'approche de la lecture, mais le numérique prend une place de plus en plus grande aussi bien dans les activités de loisir (lecture, musique, VOD) que les démarches administratives. La conclusion de cette partie est une réponse à différentes interrogations : *la bibliothèque, pour une adaptation aux territoires et aux habitants, doit faire partie d'un projet politique.*

La partie 2 « Décliner les intentions politiques en actions pour la bibliothèque » est très développée : elle comprend treize chapitres denses et détaillés. Les « intentions politiques » sont nombreuses et forment autant de chapitres, et donc autant d'intentions que de champs d'applications possibles en bibliothèque. Citons :

- *L'accessibilité et l'inclusion (1)*, notamment par rapport aux bâtiments et à la mise en place de services adaptés en bibliothèque ;
- *L'attractivité du territoire (2)* : la qualité de vie, l'offre de services,

- l'égalité des chances sont également déclinables en bibliothèque avec des espaces et des services attractifs.
- *La démocratisation culturelle (3)* : face à des pratiques culturelles en évolution constante, les bibliothécaires apportent leur compétence de médiation et leur expertise sur les collections.
 - *Le développement économique local (4)* : les bibliothèques y contribuent grâce à la possibilité de travailler sur place dans leurs locaux et un certain nombre de facilités (espaces aménagés, fonds identifiables, animations, lien avec l'entreprise).
 - *Égalité des chances, construction de soi et épanouissement personnel (5)* : la bibliothèque est vue comme un véritable outil d'émancipation et d'apprentissage, elle permet de lutter contre l'illectronisme, mais est aussi précieuse pour l'autonomie des citoyens. Lieux, espaces, collections, animation, communication : le bibliothécaire se transforme en hôte et formateur.
 - *Encapacitation, participation des publics et droits culturels (6)* : où il est démontré que la participation du public est un apport essentiel à la vie de la bibliothèque. Cela passe par des animations, un dialogue bibliothécaire-citoyen, une appropriation des espaces par le public.
 - *Enjeux environnementaux (7)* : ce chapitre milite pour une bibliothèque verte et propose une large palette d'actions. Choix des matériaux, mobilier, ambiance, équipement des documents et autres actions font du bibliothécaire « un professionnel engagé au service des enjeux écologiques ».
 - *Équité territoriale (8)* : la notion de territoire est expliquée dans son acception française, impliquant la nécessité de travailler en réseau. La plupart des activités des bibliothèques sont possibles en réseau, grâce à la mutualisation. Le bibliothécaire est alors coordinateur.
 - *Lien social et lutte contre l'isolement relationnel (9)* : la bibliothèque permet de densifier le lien social. Bâtiment, mobilier, ambiance, animations, services, communication, simplification des procédures, tout concourt à rendre ce lien effectif. Le bibliothécaire développe ainsi sa fibre sociale.
 - *Lieu de vie (10)* : qui dit lien social dit lieu de vie et la bibliothèque peut pallier des problèmes de logement. L'on retrouve un certain nombre d'éléments évoqués dans les chapitres précédents par rapport au bâtiment, aux collections et aux services. Ces éléments permettent de dire que le bibliothécaire est un « hôte bienveillant ».
 - *Mixité sociale, outil du vivre-ensemble (11)* : différents types de populations se croisent à la bibliothèque, on peut parler de véritable « creuset social ». Le bibliothécaire doit donc créer des conditions du « vivre-ensemble » et des outils qui s'adressent à des populations très diversifiées.
 - *Patrimoine et identité locale (12)* : le patrimoine est également du ressort des bibliothèques (fonds locaux, archives) et nécessite des actions particulières et ciblées, différentes de la lecture publique. Le bibliothécaire est un professionnel spécialisé.
 - *Promotion de la lecture (13)* : la lecture est un enjeu essentiel pour les bibliothèques. Pour satisfaire cet enjeu, des conditions sont requises : une ambiance, un confort, des services innovants... Le bibliothécaire est un passeur professionnel.
- La composition de cet ouvrage est originale, avec des reprises systématiques de ce qui fait la bibliothèque (collections, services, etc.) selon treize thématiques différentes. Il y a donc plusieurs voies d'accès au contenu et une possibilité de choisir tel ou tel thème plutôt qu'un autre dans une visée politique. À partir de choix à faire (développer tel ou tel aspect de la bibliothèque), il est alors possible d'atteindre l'objectif déterminé en suivant le plan proposé ici. Très didactique, précis, avec de nombreuses illustrations, cet ouvrage devrait rencontrer son (ses) public(s) et ne s'adresse pas uniquement à un public franco-français.

Ce que l'on retient de l'ouvrage, c'est qu'il n'y a pas de modèle unique de bibliothèque, ce livre en est l'illustration frappante : les auteurs soulignent dans leur conclusion que les bibliothèques jouissent d'une certaine liberté pour proposer des services, ce qui engendre une certaine diversité et laisse la place à l'inventivité et à l'innovation. Reste ensuite à convaincre les décideurs, les tutelles et les financeurs, et parfois même les équipes. ●

› **La bibliothèque : une approche politique adaptée au territoire, par Amandine JACQUET, Claude POISSENOT et Nathalie ÉTIENNE ; avec le concours de Charlotte HENARD. Voiron : Territorial Éditions, coll. « Dossiers d'experts. Services à la population et animation », 2021, 335 pages, ISBN 978-2-8186-1868-4, 55 €.**

ENFONÇONS-NOUS DANS LES BOIS

PAR PASCAL DERU
formateur en ludothèques

Everdell et *Living Forest* font partie des meilleurs jeux de cette année. Ils ont en commun de nous plonger dans le monde des bois, le premier avec une poésie rarement présente dans les jeux familiaux, le second en relevant un grand défi écologique : lutter contre les incendies en usant notamment d'une solidarité avec les animaux protecteurs de la forêt. Les deux boîtes indiquent avec raison que les jeux s'adressent à des joueurs de plus de 10 ans. Tant la lecture et l'enchaînement des cartes dans *Everdell* que la diversité des objectifs et des actions dans *Living Forest* justifient ce niveau.



EVERDELL

Les merveilleuses illustrations d'*Everdell* nous plongent à la fois dans les plus belles histoires de nos enfances et dans un jeu familial qui maintient son enchantement au fil des parties. Sur la

boîte, dans une ambiance de sous-bois ensoleillé, la scène donne le ton : un blaireau croise un écureuil qui porte un panier garni de fruits tandis qu'une souris appuyée sur un bâton apparaît. Un jeu pour enfants ? Les infos sur la boîte démentent immédiatement. Pour

les plus de 10 ans, de 1 à 4 joueurs, 60 à 120 minutes par partie.

Dans tous les cas, les esprits poètes plongent avec délices dans l'univers. Le plateau est déployé au pied d'un arbre en 3D et chacun découvre les ressources que ses figurines (hérissons, tortues, souris ou écureuils) vont collecter : brindilles, gouttes de résine, cailloux, baies. Ces ressources permettent à chacun de construire une ville où se côtoient des édifices et des personnages, chacun valant peu ou beaucoup de points de victoire. Les tours de jeu sont vite compris : soit placer une figurine disponible sur un lieu dont elle va tirer profit, soit jouer une carte tenue en main ou présente sur la prairie centrale du plateau et construire sa cité sylvestre, soit encore changer de saison, généralement parce que, faute de moyens, on ne peut plus effectuer ni la première ni la seconde action.

La combinaison de ces trois possibilités, pour être efficace, nécessite de lire les nombreuses cartes que le mécanisme du jeu expose sur le plateau et renouvelle régulièrement. Prise séparément, chaque carte est intéressante mais lorsqu'elle est choisie parce qu'en relation avec une carte qu'on possède déjà, son intérêt est démultiplié. Un système de chaînage existe comme dans *7 Wonders*. À titre d'exemple, celui qui construit une université reçoit gratuitement le médecin si ce dernier apparaît

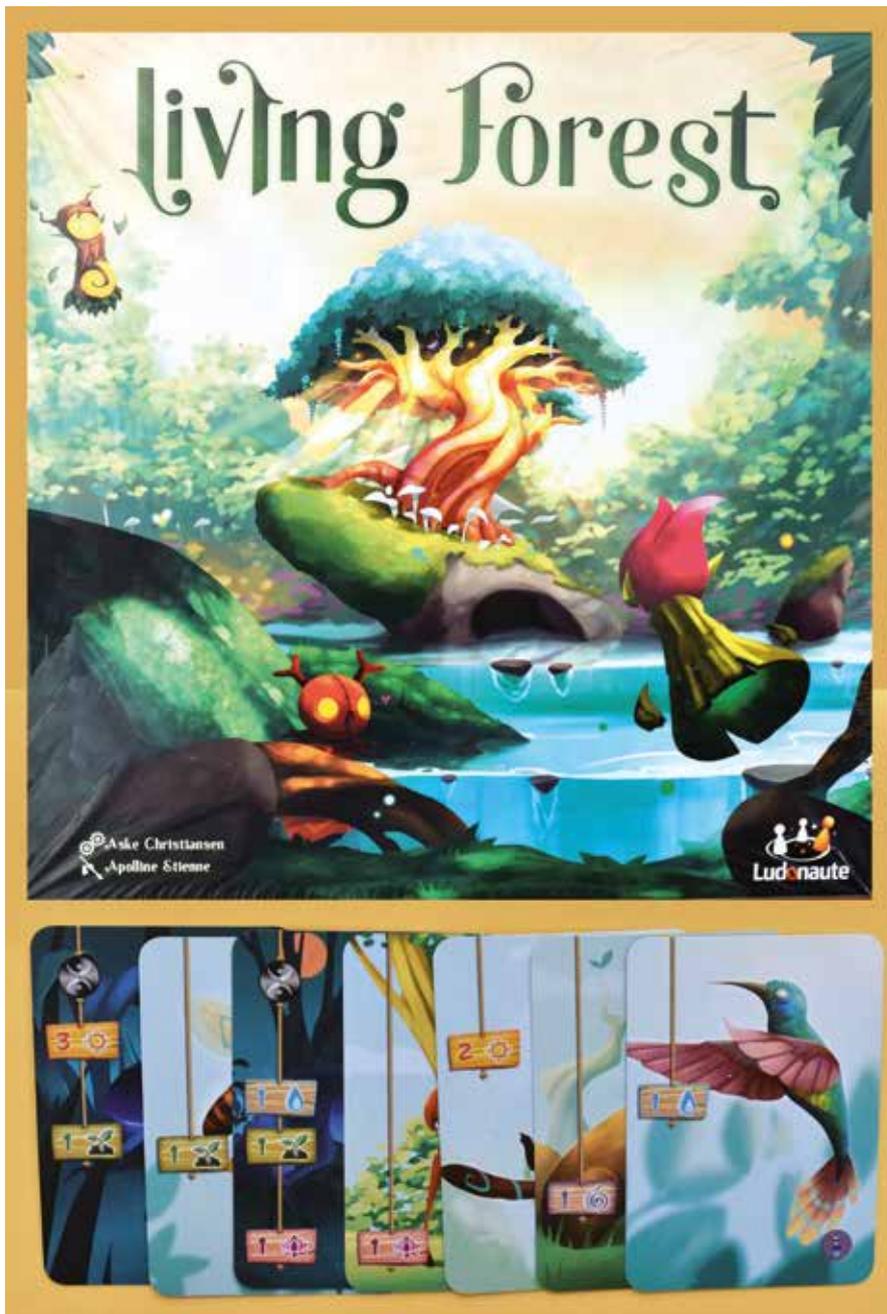
et qu'un autre joueur ne s'en saisit avant lui ; de manière semblable, le cimetière annule le coût d'achat d'un croquemort ; l'école celui du professeur...

Les règles d'*Everdell* permettent des stratégies très diverses : obtenir des cartes dont l'avantage est réactivé chaque fois qu'on entre dans le printemps ou l'automne ; ne pas s'éterniser dans l'hiver pour obtenir davantage de figurines et donc plus d'actions possibles ; valoriser certaines collections de bâtiments ou de créatures parce que certains personnages (juge, roi, reine, arbre unique...), s'ils sont présents dans la ville, augmente leur valeur en fin de partie.

L'univers détonne bien avec celui des jeux de gestion où bataillent des guerriers, des héros et des fantômes. En cela, une certaine douceur envahit les parties et l'émerveillement constant devant les belles illustrations des cartes, parfois assorties de proverbes ou de paroles de sagesse, contribue au plaisir de cheminer dans un monde tranquille. *Everdell* (Édition Matagot) a conquis le jury français du festival de Cannes (As d'or 2022 du jeu de stratégie) et figure sur la liste des trois meilleurs jeux familiaux en Allemagne. Un jeu de James A. Wilson. Illustrations d'Andrew Bosley. Pour 1 à 4 joueurs. 10 ans et +. Env. 1 h 30. Env. 54 €.

LIVING FOREST

Nous ne quittons pas les bois en jouant à *Living Forest*. Mais si les arbres et les animaux y sont également présents, l'axe du jeu tourne plutôt autour de la menace que de la quiétude décrite dans *Everdell*. L'auteur, Aske Christiansen, reprend (un hasard ?) le thème des grands incendies qui ont marqué l'été. Le feu dévorant des varans détruit les forêts et les quatre saisons ne savent plus où donner de la tête pour sauver leurs arbres. Chaque joueur défend les couleurs de l'une d'elles et s'associe aux animaux protecteurs qui apportent leurs compétences pour tenter de réaliser un des trois objectifs possibles pour gagner le jeu : replanter 12 es-



pièces d'arbres sur son plateau personnel, maîtriser 12 départs d'incendie ou avoir réuni 12 fleurs sacrées pour réveiller Sanki, le grand protecteur de la forêt.

La mécanique de *Living Forest* fonctionne sur une panoplie de symboles qui apparaissent, disparaissent, reviennent. Chaque tour de jeu commence par un déploiement de cartes laissé à l'appréciation de chaque joueur. En puisant dans un talon de 14 cartes qui correspondent à 14 animaux protecteurs, chacun forme une ligne de-

vant lui. Le joueur s'arrête de piocher quand il le désire mais doit obligatoirement s'arrêter si une troisième carte avec le symbole *animal solitaire* apparaît. Servies par un graphisme bien pensé, les cartes révélées affichent les compétences mises à disposition durant ce tour de jeu : par exemple, une valeur de cinq soleils, deux gouttes d'eau, trois jeunes pousses, un tourbillon, deux fleurs sacrées. Par des pictogrammes simples (voyez l'illustration), en les additionnant, le joueur est rapidement informé de son pouvoir mo-



- ▶ momentané dans les cinq domaines d'actions possibles. Les soleils permettent d'attirer de nouveaux animaux gardiens et donc des compétences supplémentaires. Les gouttes d'eau éteignent le feu des varans. Les jeunes pousses représentent la monnaie d'achat pour obtenir des arbres et les replanter sur son plateau personnel. Le symbole du tourbillon permet de se déplacer sur le cercle des esprits, d'y obtenir des bonus et de voler des fleurs sacrées aux autres joueurs. Etc.

Mais quelle action choisir ? Le choix est large, l'hésitation garantie. Des choix judicieux en début de partie assureront une stratégie davantage à l'abri du tohu-bohu que créent les varans et les animaux solitaires.

À noter, par ailleurs, l'excellente interactivité du jeu pour ceux qui se servent du cercle des esprits (pictogramme du tourbillon) : chaque fois que le pion d'un joueur saute au-dessus de celui d'un autre joueur, il peut lui ravir une de ses fleurs sacrées. Une partie sera d'autant plus animée que les 12 fleurs disponibles (trois par joueur) seront sans cesse volées et reprises.

Avec des illustrations très différentes

de celles d'*Everdell* et un matériel riche en possibilités, *Living Forest* est un jeu captivant. Les prix qu'il a reçus sont semblables à ceux d'*Everdell* mais témoignent d'une difficulté de jeu légèrement plus élevée : As d'or du jeu expert au festival de Cannes 2022 et jeu de l'année « connaisseurs » 2022 en Allemagne. C'est dire qu'on est bien dans le meilleur ! Illustrations d'Apoline Etienne. Pour 2 à 4 joueurs, à partir de 10 ans. Env. 35 €.

LUEUR GLOW

Une boîte en noir et blanc : hors norme, hors cadre, tout simplement magnifique ! Puis pareil enchantement devant les cartes des compagnons, crayonnées avec finesse et brio. Mais encore un plateau presque en encre de chine et 30 dés dont les couleurs promettent qu'une part de toute cette noirceur va reculer et qu'aux yeux des joueurs les feuilles des arbres redeviendront vertes.

Les joueurs sont des aventuriers qui s'entourent de compagnons étranges mais dotés de pouvoirs puissants. Pour activer ces derniers, le joueur lance les

dés qu'il accumule au cours de la partie et espère obtenir les combinaisons illustrées sur ses cartes. Par exemple, deux feuilles et un nuage. Alors, le jeu s'enflamme et les pions des joueurs progressent sur les plateaux vers les lieux éclairés où les attendent des éclats de lumière. Édition Bombyx, 2 à 4 joueurs, à partir de 10 ans. Env. 31 €. ●

MONDES ÉTRANGES

AU CENTRE CULTUREL DE WATERLOO

PAR LAURENCE BERTELS

autrice, journaliste à *La Libre Belgique*

Chargée de projets jeunes publics, danse et musique classique, Alix Mariaule nous expose les raisons de ses choix éclectiques à l'aube d'une saison alléchante.

Toute jeune déjà, elle se nourrissait au lait théâtral. Avec une mère professeure de français et d'histoire, très impliquée dans les projets artistiques de l'Athénée royal d'Uccle II où elle enseignait, Alix Mariaule a fait, ou quasiment, ses premiers pas sur les planches. À l'école primaire, déjà, à la lecture de *Poil de carotte* (1894), elle découvrait dans le texte une sonorité théâtrale, dont elle se souvient encore aujourd'hui, et invitait ses deux camarades de classe à adapter sur une scène improvisée le roman autobiographique de Jules Renard.

Son adolescence a également été guidée par cette passion. Elle a participé à de nombreux spectacles mis en scène par le regretté Michel Reszka, dont *Le Journal d'Anne Franck* (1947), qui laisse un souvenir impérissable à ceux qui l'on vu.

Pas étonnant, dès lors, qu'au moment de choisir des études supérieures, la pétillante Alix s'oriente vers le Conservatoire de Bruxelles où elle suivra les cours d'André Debaar. Elle entame ensuite une carrière de comédienne qui la mènera au Jean Vilar, au National, aux Galeries, à La Samaritaine ou encore à La Valette.

Également danseuse classique, Alix Mariaule a toujours accordé beaucoup d'importance au corps et, pour elle, théâtre et danse sont tout à fait indissociables. Ce sont d'ailleurs les cours de danse qui, pas à pas, si l'on ose dire, l'ont menée au Centre culturel de Waterloo



Compagnie Tea Tree - *Semilla* © Carole Cuelenaere - Province de Liège

comme animatrice chargée de projets Jeunes publics, danse et musique classique, pour un mi-temps – archi-rempli – qui lui permet de continuer à assouvir sa passion. L'été dernier, encore, elle jouait *On dîne à Uccle, on soupe à Saint-*

Marcoult !, une comédie contemporaine de Christian Leclercq, au festival Théâtre au vert, à Silly, où elle se rendait chaque soir après des journées bien remplies aux Rencontres théâtre jeune public en quête de nouvelles pépites. ►



► LES RISQUES DU MÉTIER

Spécialiste du secteur, elle connaît les impératifs de la programmation, la difficulté, parfois, à faire venir les écoles, les risques du métier, ses joies aussi. Habitée à faire le grand écart entre tous les paramètres, elle concocte sa programmation avec soin, en respectant une certaine diversité et en distillant la dose d'audace nécessaire à la réussite d'une saison.

Entre séances scolaires et familiales, L'Espace Bernier accueille chaque année près de 4.000 enfants qui, les yeux grand ouverts, découvrent le théâtre et ses émotions insoupçonnées.

On verra, par exemple, à l'affiche de cette saison, *Semilla*, comme une graine en espagnol, un spectacle visuel et sensoriel, de la compagnie Tea Tree, mis en scène par Yutaka Takei pour des petits soudain plongés hors du temps. Dès les premiers pas de la danseuse Sara Olmo et du circassien Pierre Viatour, le (jeune) spectateur comprend qu'il arrive dans un pays où tout est permis. Tout, à savoir la lenteur, la douceur, la beauté, la respiration, l'humour et l'erreur. Sur scène, les deux artistes prennent le plus grand soin de leur petite graine.

Sara Olmo raconte, alors, dans son espagnol natal et chantant, la feuille

qui pousse, les fleurs de *primavera*, les fruits qui s'ensuivent. Les deux artistes savent qu'il faut du temps pour que leur graine pousse et, les pieds en éventail, attendent très (im)patiemment qu'elle grandisse. À l'image des enfants qui rêvent de prendre dix centimètres par mois... Suivra un véritable chassé-croisé, un tourneboulé pour raconter, mots, pas de danse et acroportés à l'appui le miracle de la nature qui continuera longtemps à nous émerveiller avant de laisser la danse l'emporter au son des instruments à vent, de musiques plus folk, voire folkloriques, histoire de mieux laisser la joie s'inviter sur le plateau.



Théâtre des Zygomars -
Le Tout Petit Monsieur
© Gilles Destexhe -
Province de Liège

Au lendemain d'un été caniculaire, *Semilla* revêt également un tout autre sens qui n'échappera pas aux parents. Ode à la nature, le spectacle rappelle à la fois la force et la fragilité des éléments qui nous entourent.

Le théâtre pour de si jeunes enfants est un défi encore plus difficile à relever. Faisant appel à d'autres codes du langage et du mouvement, il touche souvent à l'invisible comme à l'inconscient et marque durablement les jeunes esprits même si ceux-ci croient ensuite ne plus s'en souvenir.

Ce spectacle sera accompagné d'un atelier, « Mettre les mains dans la terre », pour créer ensemble un mini-potager

avec une démarche responsable pour prendre soin des graines et de soi.

DIX SPECTACLES PAR AN

Lorsqu'on demande à Alix Mariaule ce qui guide ses choix, elle nous répond : « Je les fais en fonction de mon public et ils ne sont pas les mêmes pour les séances scolaires ou familiales. Mes trois critères principaux sont le bonheur, la joie, les émotions. Tout en créant une certaine ouverture. Je suis très éclectique. Je programme parfois des spectacles rien que pour le plaisir. Je me souviens, par exemple, avoir choisi *Conversation avec un jeune homme*, un spectacle exigeant de la Compagnie Gare Centrale que j'avais beaucoup aimé. J'ai averti les enseignants qu'il s'agirait d'une expérience et le spectacle est très bien passé. Mais il est aussi arrivé, une seule fois, heureusement, que les enfants huent carrément un spectacle. Il faut savoir, en tout cas, qu'un monde sépare le terrain des Rencontres professionnelles de Huy et ne pas perdre de vue qu'on s'adresse avant tout aux enfants. »

À raison de deux spectacles par tranche d'âge, le Centre culturel de Waterloo propose chaque année dix spectacles jeune public et de nombreuses animations. Telle une exposition interactive autour de l'album *Le grand débordement* de Sandra Edinger publié chez Winix. Un album inventif et prémonitoire dans lequel l'eau envahit toute la maison et met une semaine à se retirer. Au cœur de ce cataclysme, la fillette craint surtout de perdre son alter ego, ce doudou sans lequel la vie ne peut s'envisager. La visite guidée de l'exposition sera suivie d'un atelier Arts plastiques.

Pour les plus grands et côté danse contemporaine, Alix Mariaule a porté son choix sur *Les Autres* de la Cie Anton Lachky, qui raconte l'histoire de quatre personnages isolés dans un monde étrange et qui, pour déjouer l'ennui et conjurer le sort, dansent chaque jour. Un spectacle qui a remporté un véritable engouement aux Rencontres de Huy, et bien avant cela

auprès de ceux qui ont pu le découvrir durant le confinement.

« Les écoles commencent à se familiariser avec la danse contemporaine », nous dit Alix Mariaule. « *Un moment interactif sera prévu avec les danseurs à l'issue de la représentation et l'un des danseurs, Nino Patuano, se rendra ensuite dans les classes pour initier les enfants, par la pratique, au mouvement.* » Enfin, programmer du théâtre pour les ados relève de la gageure. Il fut un temps où ils venaient en soirée découvrir certains spectacles pour adultes. Mais il existe de nombreuses créations spécifiques qui abordent des thématiques qui les préoccupent, du harcèlement à la sexualité.

Avec l'hilarant, décalé et pertinent *Chacun son rythme* du projet Cryotopsie, les jeunes deviendront incollables sur l'utilisation de l'Appareil d'Échange Jouistique et de Développement Génotype (AEJDG). De la relation amoureuse à l'impact de la pornographie, les comédiens brassent, mine de rien, une série de sujets qu'aborderont, dans la foulée, Infor Jeunes Waterloo et le Planning familial pour parler, sérieusement cette fois, de la notion de consentement, de la sexualité à l'heure des réseaux et autres thématiques tellement importantes à cet âge-là.

On pourrait encore évoquer l'adaptation rock and roll de *Roméo et Juliette* par la Compagnie Dérivation ou le très grave *Anna*, spectacle coup de poing de la Compagnie Kaori, qui pose aussi la question du consentement, mais il est impossible de les citer tous. L'esprit, en tout cas, est bel et bien là et prouve combien la démarche du Centre culturel de Waterloo fait sens. ●

HERBIER BRODÉ, ET ODE À LA DÉESSE-MÈRE

PAR MICHEL DEFOURNY
maître-conférencier à l'ULg

Les éditions indiennes Tara Books ont publié cette année deux livres d'artistes : une réédition de *The Cloth of the Mother Goddess* par Jagdish Chitara et *A Stitch Out of Time* par Anaïs Beaulieu. Ces œuvres singulières échappent à toute comparaison.

LES ÉDITIONS TARA BOOKS

Dans le numéro 135 (mars-avril 2004) de *Lectures*, j'évoquais quelques titres remarquables que Tara Books venait d'éditer. Entre autres, *Où est Petit-Tigre ?* et *Au croco ! Au croco !* de Pulak Biswas et Anushka Ravishankar. Au fil des années, grâce aux éditions Syros, Le Seuil, Gallimard, Milan, Alternatives, Actes Sud, Albin Michel, Tourbillon, Rue du Monde, Rackham, et récemment Parenthèses... nous avons pu apprécier en langue française la démarche originale de Gita Wolf qui a fondé sa maison, à Chennai en 1994.

J'ai à nouveau insisté sur les multiples facettes de la production de Tara dans le cadre du colloque *L'Album : le parti pris des images* tenu à Clermont-Ferrand en 2009 et dont les actes parurent en 2012 aux Presses universitaires Blaise Pascal. De publication en publication, les orientations de l'éditrice qui s'adresse tantôt aux enfants, tantôt aux adultes, tantôt aux deux simultanément, se sont précisées. Tandis qu'une large place est réservée au combat féministe et à la défense des plus faibles, Gita Wolf privilégie les arts picturaux des populations exclues du système des

castes ou des populations tribales du sous-continent indien. Par ailleurs, la maison manifeste un réel intérêt pour les diverses formes que peut prendre un livre. Ainsi, *Tsunami* de Moyna et Joydeb Chitrakar propose une transposition des rouleaux *patuas* du Bengale composés de dessins assemblés par des artistes-compositeurs ambulants qui parcouraient les villages, déroulant les images et chantant leurs récits. Cet album se déplie verticalement. Pli après pli, il fait écho à la terrible catastrophe de 2004. Pour parachever le tout, chez Tara, nombre de titres sont réalisés artisanalement : papiers fabriqués à la main, impressions sérigraphiques, reliure manuelle, techniques ancestrales.

MATA NI PACHEDI OU THE CLOTH OF THE MOTHER GODDESS

2015 fut une année importante pour la maison. Alors que le Victoria and

Albert Museum de Londres présentait une exposition consacrée à l'art du textile en Inde, *The Fabric of India*, Tara Books, en accompagnement, se lançait dans une nouvelle aventure : la création d'un livre en tissu inspiré par les pratiques dévotionnelles des Vagharis, communauté nomade qui vit principalement le long des rives de la Sabarmati, au Gujarat. Marginalisés et exclus des temples hindous de stricte obédience, les Vagharis, afin d'honorer leur divinité de prédilection, la déesse-mère, et de bénéficier de sa protection, ont mis en place un rituel de substitution. Aujourd'hui comme hier, ils lui offrent sa propre représentation sur des pièces de tissu qui acquièrent de ce fait un caractère sacré. Ces images rigoureusement codées constituent en quelque sorte un temple portatif. Au centre de celles-ci, la Devî figure sous l'une ou l'autre de ses manifestations. Elle est entourée par des serviteurs, des dévots en prière ou des animaux ; il arrive que soient évoqués des épisodes de sa geste



The Cloth of the Mother Goddess by Jagdish Chitara

mythique ou que soient racontées des mésaventures d'humains négligents frappés par le malheur pour avoir oublié leur devoir d'adoration. Pour réaliser les impressions sur le coton, les artisans se servent de blocs de bois ciselés et de teintures savamment élaborées. Trois couleurs sont retenues, le rouge, le noir et le blanc.

MAIS S'AGIT-IL ENCORE D'UN LIVRE ?

Pour réaliser leur livre en tissu, les éditions Tara se sont adressées à un artisan qui maîtrise parfaitement les techniques traditionnelles. Elles ont élaboré une structure à déployer qui met en valeur la puissance expressive de l'art des Vagharis. L'espace recto verso mis à la disposition de Jagdish Chitara lui permet d'architecturer autour de la déesse différentes cases imagées, les unes narratives, les autres dévotionnelles. Le résultat est fascinant. Soucieuse de dépasser l'aspect purement esthétique, Gita Wolf a voulu que le lecteur éloigné de la culture et des rites religieux des Vagharis identifie les différentes figures et comprenne le sens des scènes représentées. C'est pourquoi est jointe à l'objet-livre une réplique papier assortie de légendes explicatives. Celle-ci, en noir et blanc, reprend à l'identique la totalité des contours, ce qui, par ailleurs, renforce la lisibilité du livre-temple lui-même. Un livret complémentaire, *From Ritual Art to Cloth Book*, fournit différentes informations sur le contexte général, sur l'artiste et ses techniques, de même que sur la réalisation du livre. Référence y est faite à un film vidéo du *making of* qui fait pénétrer dans l'intimité de Jagdish Chitara. L'ensemble est présenté sous emboîtement. Compte tenu du caractère expérimental de la publication, le tirage a été limité à 500 exemplaires numérotés. Sept ans plus tard, la nouvelle édition est tout aussi impressionnante sinon davantage. Chaque nouvel exemplaire est une œuvre en soi. Soucieuse de cohérence et dans sa quête d'accomplissement, Gita Wolf a souhaité accentuer la textilité du projet. À pré-



A Stitch Out of Time by Anais Beaulieu

sent, l'objet-livre est enveloppé dans une pièce de coton à quatre pans qui forment une croix, dont le dépliement/repliement est apparenté au design des *furoshiki* japonais. Par-delà sa fonction de protection et de dévoilement progressif, cette pièce de coton est devenue support de la documentation antérieurement délivrée dans le fascicule tandis que les quelques mots de Léonard de Vinci extraits du *Traité de la peinture* qui élargissaient la portée des rites vagharis sont mis en évidence au centre de l'entrecroisement sur lequel le livre-temple prend place. Le tout sous pochette légère. Le film du *making of* réalisé par Arun Wolf est bien sûr toujours disponible sur Internet.

DES COLLABORATIONS INTERNATIONALES

Non seulement la maison Tara a révélé des auteurs et des illustrateurs indiens, mais elle a attiré des créatrices et créateurs venus d'ailleurs désireux de proposer des titres innovants. Citons l'universitaire allemande Gaby Franger, spécialiste de Frida Kahlo, l'architecte et designer japonaise Nao Saito, ou encore la Française Joëlle Jolivet qui

excelle dans la gravure sur linoléum. Cette fois, Gita Wolf publie un album d'Anais Beaulieu, fruit d'une résidence menée à Chennai en 2019, soutenue par l'Institut français en Inde.

A STITCH OUT OF TIME OU UN POINT HORS DU TEMPS

Initiée par sa grand-mère, Anais Beaulieu brode depuis l'enfance. Pendant longtemps, ce fut son passe-temps favori. Adulte, elle en a fait son outil de création. *A Stitch Out of Time* se présente comme un herbier brodé. Treize plantes dont plusieurs en voie de disparition, dûment nommées en anglais et en latin scientifique, ont été sélectionnées. Y sont joints deux organismes aquatiques, *Annella mollis* et *Comaster nobilis*. Par-delà la perfection de chacune des broderies, le chatouillage des couleurs, la finesse de l'exécution, l'artiste surprend par le choix du support : de vulgaires sacs noirs en plastique. Ceux-là qui, jetés çà et là, envahissent et polluent scandaleusement la planète. Le contraste est violent. « Jamais personne n'avait imaginé pareille association », observe dans sa préface le jardinier paysagiste Gilles ▶



A *Stitch Out of Time* by Anaïs Beaulieu

► Clément. Anaïs Beaulieu explique que cette idée a germé en elle alors qu'elle voyageait en bus au Burkina Faso où elle menait des ateliers créatifs pour enfants. « Je voyais par la fenêtre des champs de sacs plastiques qui s'accrochaient dans la végétation aride au point de la remplacer. Broder des végétaux sur ces sacs plastiques me semblait alors être une revanche en faveur de la nature. » C'est ici l'engagement écologique de l'album, un cri d'alarme quant « à l'urgence dans laquelle nous nous trouvons à devoir broder le monde différemment à présent ». À cette dimension écologique, Anaïs Beaulieu ajoute une seconde dimension de militante. Son art est celui de la lenteur. Il lui permet de résister à la poursuite frénétique de la vitesse et de l'immédiateté qui caractérisent notre temps. Réaliser

les broderies de cet album a demandé neuf cents heures de travail ! Autant d'heures propices à la rêverie et à la méditation. Et, loin de tout didactisme auquel s'attendre dans un herbier, l'artiste partage avec son lecteur des souvenirs, des réflexions, des anecdotes, des propos poétiques égrenés au regard de chaque broderie.

Le livre a fait l'objet de toutes les attentions. Les photos des broderies et du plastique légèrement chiffonné des sacs noirs jouent avec la lumière, les ombres et les couleurs. « Les miniatures au-dessus des textes, explique Anaïs, représentent le dessin nécessaire à chacune des broderies correspondantes. » Le bleu et blanc des pages de garde sérigraphiées, qui reprennent les enchevêtrements zoomés de l'*Annella mollis*, font écho au papier carbone uti-

lisé par l'artiste lors des dessins préparatoires. Et que dire de la couverture ! Le médaillon orné de la broderie de *Psilotum nudum* sur un fond de plastique noir se détache « sur une toile de jute suffisamment resserrée » pour accueillir le titre du livre et le nom d'Anaïs Beaulieu. Deux de ses sacs brodés viennent d'être acquis par le Musée du Louvre ! ●

► Jagdish CHITARA, *The Cloth of the Mother Goddess*, Tara Books, 2022, 24 pages, 130 €.

► Anaïs BEAULIEU, *A Stitch Out of Time*, préface Gilles Clément, présenté dans un sac en coton noir brodé, avec un feuillet d'initiation aux trois types de points utilisés dans les broderies, Tara Books, 2022, 32 pages, 42 €.

FANTASY CONTEMPORAINE :

LE MERVEILLEUX PAYS DES SNERGS

PAR DANIEL DELBRASSINE

chargé de cours à l'Université de Liège

Récemment adapté puis traduit, *The Marvellous Land of Snergs* de E. A. Wyke-Smith (1927) est un précurseur de la fantasy adressée à la jeunesse aux XX^e et XXI^e siècles. Retour sur un classique britannique qui a sans doute inspiré *Bilbo le Hobbit* de J. R. R. Tolkien.

En 2020, Veronica Cossanteli (déjà connue pour *Les animaux presque disparus*) adapte le récit de Wyke-Smith en conservant son titre, et la traduction, par Leslie Damant-Jeandel, est parue aux éditions Milan (2021). Ce sont donc trois versions d'un même texte que nous présentons dans les lignes qui suivent, car la version française du roman de 1927 n'existe pas, à notre connaissance.

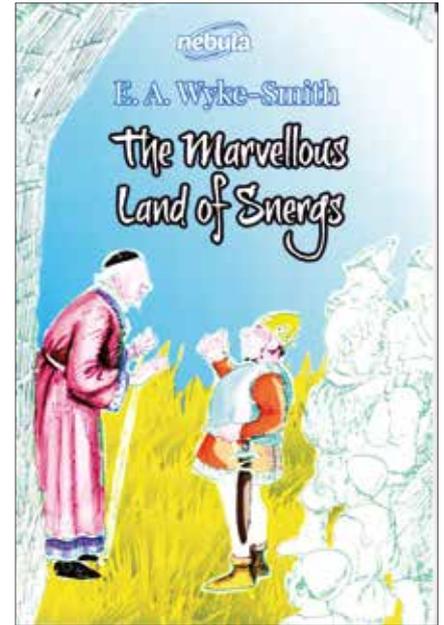
L'ORIGINAL

Edward Augustine Wyke-Smith publie *The Marvellous Land of Snergs* chez Ernest Benn Limited qui éditait aussi Edith Nesbit et H. G. Wells. L'ouvrage est illustré par George Morrow, cartoonist pour *Punch or The London Charivari*, un hebdomadaire satirique. E. A. Wyke-Smith (1871-1935) est ingénieur et aventurier : il commence à écrire pour ses propres enfants.

Au départ, le récit se présente comme une « school story » : des enfants sont placés dans un pensionnat géré par la SRSC, Society for the Removal of Superfluous Children, littéralement « Société pour l'enlèvement des enfants

superflus » ! Le ton ironique et moqueur, l'humour britannique et le nonsense, les adresses au lecteur nombreuses, par exemple pour le rassurer quant à ses attentes d'une leçon morale, donnent au récit une saveur particulière, sans doute mieux perçue par le lecteur adulte que par des enfants. L'univers créé par Wyke-Smith est riche de motifs qui deviendront des classiques du genre de la fantasy : la forêt dangereuse, l'ogre Golithos, Old Mother Meldrum la sorcière, des animaux étranges comme ces ours à la cannelle, et surtout les snergs. « Les snergs sont une race de gens un peu plus grands qu'une table de taille moyenne, mais larges d'épaules et d'une grande force. Ils sont probablement une ramification des lutins qui peuplaient les montagnes et les forêts d'Angleterre et qui ont finalement disparu à l'époque du règne d'Henri VIII » (p. 14, trad. pers.). On rencontrera aussi des trouvailles étonnantes comme la cape d'invisibilité offerte au héros pour passer inaperçu (p. 166), une idée qui aura son petit succès...

Les héros de Wyke-Smith, Sylvia et Joe, sont tous deux enlevés à leurs parents maltraitants par les bonnes dames de la SRSC, qui ont décidé de se charger



des enfants manifestement mal-aimés par leurs parents et de les éduquer à Watkyns Bay, pensionnat au nom de la fondatrice de leur association. Joe se montre facétieux et Sylvia plus craintive, mais la punition de Joe, enfermés dans une tour (motif de l'*inclusa* et allusion à *Raiponce*, p. 33) dont il parvient à s'évader, déclenche l'intrigue. Les deux enfants s'en vont avec le désir de vivre des aventures, comme dans les contes, une comparaison qu'ils verbalisent maintes fois. Ils rencontrent Gorbo le snerg, qui est potier (en anglais : « Potter ») et va les accompagner dans leur voyage. Wyke-Smith joue aussi avec la matière de Bretagne et tourne son chevalier Perceval en dérision, en le décrivant comme un froussard. Si elle a incontestablement vieilli sur certains points, l'œuvre de 1927 peut encore séduire le lecteur de 2022...

L'ADAPTATION PAR COSSANTELI (2020)

Dans ses *Remerciements*, l'adaptatrice formule un vœu : « J'espère sincèrement qu'il [Wyke-Smith] m'aurait pardonné les libertés que j'ai prises... » (p. 350). Mais le lecteur aura sans doute envie de ne pas les lui pardonner toutes...

Sylvia et Joe sont devenus Flora et Pip, placés en pension « au refuge de Sunny Bay pour enfants superflus et involontairement orphelins » (p. 14), sous la



Le plus étonnant, c'est sans doute l'importation de motifs issus de la fantasy ultérieure : ainsi, le passage vers l'autre monde (C. S. Lewis) se fait ici à travers l'If unique, arbre-porte vers le monde des Snergs (p. 57). Ces derniers ont un rapport à la nature très écologique, comme les hobbits de Tolkien, mais on va aussi rencontrer des trolls, des gobelins et un miroir magique, tous absents de l'original de 1927. De même, l'arrivée chez la sorcière se fait en découvrant une maison en pain d'épices comme chez les Grimm et le « marais de la Désolation » (p. 189) est emprunté à un jeu vidéo. On découvre par contre des beleuils agressifs qui s'enfuient quand on récite des tables de multiplication et des crocopotames dangereux. Le nom de « demi-nouilles », donné aux enfants humains, renvoie aux Moldus, alors que l'alliance finale des Varechs, des Snergs et des Nouilles évoque le troisième tome du *Seigneur des anneaux*.

DES APPORTS AUSSI

Cossanteli introduit dans l'œuvre un discours assez engagé quant au statut de l'imaginaire. Au pays des Snergs, on paie ses courses en histoires, une vieille est d'ailleurs dénommée le « puits à histoires ». Et plusieurs fois Miss Watkyns semble prendre position : « Ce sont les gens sensés qui croient aux histoires. On peut faire comme si de rien n'était, pour que le monde paraisse plus sûr. Mais au fond, personne n'est dupe » (p. 62). La directrice de l'orphelinat fait la leçon à sa collaboratrice, trop rationnelle à son goût : « Il y a plus de choses sur cette terre et au ciel que vous et moi sommes prêtes à accepter, miss Scadging. Le possible et l'impossible ; le réel et l'imaginaire. Nous choisissons de croire qu'il existe une frontière entre les deux. Cependant, cette frontière peut s'effacer. Les enfants naissent en le sachant. Peut-être devrions-nous cesser de chercher à les convaincre qu'ils ont tort » (p. 151).

L'adaptatrice s'est aussi permis de développer un discours sur l'éducation, absent de l'original. On ne s'étonne-

ra pas de voir décrite l'éducation non genrée qui est introduite au pensionnat (p. 340), ni de voir contestée l'autorité des mères (p. 322). La morale de l'histoire semble porter sur des principes éducatifs plus ouverts, finalement endossés par Miss Watkyns : « Je voulais vous protéger. Je pensais que ce que vous ignoriez [...] ne pouvait pas vous faire de mal. Je me trompais » (p. 343).

TOLKIEN ?

Il est exact que Tolkien lisait *The Marvellous Land of Snergs* à ses enfants. Douglas A. Anderson cite ses propos dans son étude intitulée *The Annotated Hobbit*¹ : « Je voudrais rappeler mon amour et celui de mes enfants pour *Le merveilleux pays des Snergs* de E. A. Wyke Smith, en tout cas des snergs dans cette histoire, et de Gorbo, ce merveilleux imbécile, comparse idéal pour une escapade. » On trouvera de nombreuses raisons pour penser que Gorbo le snerg a pu inspirer l'auteur de *Bilbo le hobbit* et la lecture de E. A. Wyke-Smith ne manquera pas d'en convaincre les sceptiques. La parution de l'adaptation de Cossanteli a donc le mérite de ramener au-devant de la scène un texte fondateur. À quand la traduction française de l'original de 1927 ? ●

- › E. A. WYKE-SMITH, *The Marvellous Land of Snergs*, Nebula, 2018, 230 pages, 10,00 €. - Veronica COSSANTELI, *The Marvellous Land of Snergs*, Chicken House, 2020, 307 pages, 6,99 €. Based on the original by E. A. Wyke-Smith, illustrated by Melissa Castrillón.
- › Veronica COSSANTELI, *Le merveilleux pays des Snergs*, Milan, coll. « Tilt ! », 2021, 349 pages, 13,50 €. Traduit de l'anglais par Leslie Damant-Jeandel.

Note

¹ « I should like to record my own love and my children's love of E. A. Wyke-Smith's *Marvellous Land of Snergs*, at any rate of the snerg-element of that tale, and of Gorbo the gem of dunderheads, jewel of a companion in an escapade. », Douglas A. Anderson, *The Annotated Hobbit*. Boston: Houghton Mifflin Harcourt, 2002.

- responsabilité de Miss Watkyns, pour qui « sans règles, il pourrait arriver quelque chose. N'importe quoi ». Ce qui n'est pas du goût de Pip : « Justement, moi, j'aimerais bien qu'il arrive quelque chose... » (p. 29). Comment échapper à cette vie régentée par les adultes ? Les deux enfants, plus sages que leurs modèles de 1927, moins marqués par les stéréotypes de genre, et accompagnés d'un petit chien, Tiger, basculent dans l'aventure en franchissant le portail de leur pensionnat.

Cossanteli a donc beaucoup modifié l'œuvre originale. Elle intervient d'abord pour en lisser le contenu, désormais plus en phase avec ce que certains croient devoir être donné à lire aux enfants. Ainsi, les truculents marins du capitaine Vanderdecken voient leurs propos policés, Baldry le bouffon plutôt fantasque devient un personnage comme les autres, certaines scènes ou péripéties sont escamotées... Plus gênante encore, la disparition de l'humour et de l'ironie dans le ton du narrateur donne la sensation d'un récit sans aucune distance, au premier degré.

Un important travail de modernisation a été entrepris pour donner au récit un rythme plus enlevé. Les chapitres sont plus courts encore que dans l'original, déjà caractéristique à ce point de vue, et on bascule de scène en scène, avec des fins à suspense. Nouveauté : le découpage en six parties avec une page intermédiaire illustrée où l'on annonce la suite.

ALMUDENA PANO, PRIX DE LA PREMIÈRE ŒUVRE EN LITTÉRATURE DE JEUNESSE DE LA FWB

PAR ISABELLE DECUYPER,

attachée principale, Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre

Récompensée pour *Histoires en morceaux*, paru chez Versant Sud en 2021, l'autrice-illustratrice vient d'obtenir le Prix de la première œuvre en littérature de jeunesse de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Elle a aussi obtenu deux autres bourses de la FWB.



Almodena Pano ©



Histoire en morceaux

▶ **A**vec son amie et complice Elisa Sartori, elles créent de superbes fresques au sein de l'association 10emeArte.

Almudena Pano est devenue autrice-illustratrice de livres pour enfants et de bandes dessinées, participe à des expositions et travaille en tant que graphiste.

Qui êtes-vous ? Comment en êtes-vous arrivée à ce métier ?

Je suis une Espagnole, née dans un petit village au cœur des Pyrénées où mes parents tenaient un hôtel dans lequel j'ai travaillé dès l'âge de 8 ans, sans jamais connaître de « vacances ».

Après m'être orientée vers la branche artistique lors de mes secondaires à l'École d'Art de Huesca, j'ai poursuivi mon parcours académique en suivant une formation supérieure en Graphisme dans la même école.

Puis, je suis partie à l'Université Complutense de Madrid pour étudier la Publicité et les Relations publiques. Arrivée par Erasmus, j'ai achevé ces études à la VUB de Bruxelles pour la cinquième et dernière année.

L'été suivant, j'ai décroché un poste de graphiste et d'assistante dans la section culturelle de l'Institut Cervantes. J'ai été confrontée au monde de la publicité, bien différent de mes valeurs qui m'amènent à vouloir toucher les gens, à les faire rire et réfléchir. Contribuer à construire un monde aussi superficiel à mes yeux m'éloignait de celles-ci.

J'ai donc repris des études en choisissant un domaine dans lequel je pouvais mélanger communications et arts graphiques, c'est-à-dire l'illustration. J'ai alors passé trois merveilleuses années au sein de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles où j'ai fait la connaissance d'Anne Quévy, professeure responsable de l'Atelier d'illustration.

J'ai eu des boulots alimentaires me permettant d'apprendre le français et je suis devenue maman.

10emeArte

Nourrissant une belle complicité, j'ai créé avec Elisa Sartori un collectif artistique, « 10emeArte », dédié à la concep-



tion et à la réalisation de fresques. Nos œuvres sont présentes dans l'espace public, dans des espaces privés, commerces, bars, salles de concert...

Trois fresques pour le parcours Street Art de Bruxelles, le parcours Street Art de Mons. Pour le Picture Festival, il y a deux ans, nous avons réalisé une fresque devant Bozar. Nous avons répondu à un appel à projets pour l'Ancienne Belgique et le Cirque royal.

Une œuvre de l'AB (une toile) va être vendue aux enchères afin d'aider une association de sans-abri. Autre projet : un plafond de cinq cents mètres carrés dans un tunnel ; il s'agit d'une des fresques qui font partie du parcours Street Arte de Bruxelles. Tunnel de la rue Van der Weyden.

Un premier album ? Sa genèse ?

Une petite fille joue au foot et casse un vase dans la maison. Sa maman ne la gronde pas mais va le réparer avec elle, avec de la colle et de la poudre d'or. La pratique japonaise dénommée kintsugi m'a inspirée pour faire une métaphore. Je souhaitais évoquer par ce biais le processus de casse et de reconstruction que chacun.e peut connaître dans sa vie durant laquelle on connaît beaucoup de moments à surmonter. Ce sont de ces moments qui nous font grandir et qui construisent la personne qu'on devient, et c'est pour cela qu'il faut les accueillir. On devient plus compréhensif avec les autres et avec soi-même.



Histoire en morceaux

Cet album permet différents niveaux de lecture, et moi-même, pendant que je le faisais, je voyais d'autres lectures que je n'avais pas vues, comme au niveau sociétal : on détruit la nature et il faut qu'on la reconstruise. Ça m'est venu à l'esprit lors que je dessinais les motifs du vase, un paysage avec des animaux. Les notions de temps et d'espace sont aussi importantes pour moi. Par petites touches, page après page, je montre le temps qui passe car c'est un processus long. En matière d'espace, tout se passe dans la maison, puis la fillette sort et le lecteur s'aperçoit que quelque chose se passe de l'intérieur vers l'extérieur. Cette petite fille vit tout un travail intérieur. On est toujours en changement vers autre chose.

Je voulais aussi montrer les sentiments, les émotions de chaque passage à travers les images. Quand la fille va jeter son ballon, on sait que quelque chose

de mal va se passer. La mère arrive avec son manteau et son livre. C'est comme la savante qui sait. L'image est très posée, presque comme un lac calme avec des canards. Le calme revient après l'agitation. Un bel exemple : l'image du lit montre une couverture avec une mer qui semble révoltée ; ce qui représente l'état émotionnel de la fillette. Complicité mère-fille. Dans chaque passage, les sentiments sont importants.

Le rapport texte-image

J'accorde beaucoup d'importance au rapport texte-image. Le prochain album sera totalement différent. Ce qui m'intéresse le plus, c'est de faire passer un message ; chaque œuvre a un ton. L'image doit accompagner ce ton. Je réalise un travail avec les couleurs, les techniques pour faire cela.

Ce travail de recherche est ce qui m'intéresse le plus. On n'a pas la même façon de s'habiller pour aller travailler ou participer à une fête. Chaque œuvre a sa propre façon de s'habiller. D'où je change ma façon de faire en jouant avec le texte et l'image.

Des influences japonisantes et la technique kintsugi

La pratique du kintsugi explique vraiment bien le message que je voulais passer. Dans celle-ci, le vase cassé est réparé en portant les marques de cassures qui sont recouvertes d'or. J'ai repris la technique de la reconstruction de l'objet. À la fin, la mère trouve l'objet plus beau qu'avant, pour tout ce qu'elles ont vécu autour de cette reconstruction... comme l'objet reconstruit par le kintsugi devient plus beau par les cassures dorées.



Histoire en morceaux

- On vit dans une société où tout doit être parfait. L'être humain ne doit pas avoir de cheveux blancs, de rides ou de cicatrices. Ce sont les signes d'une vie vécue, qui font nos individualités, pas des traces honteuses dont on doit se débarrasser. Ce vase, avec ses cassures, raconte sa vie et son histoire aussi. Ce vase est tombé et le fait de le reconstruire devient une histoire en soi. Je connaissais déjà la pratique du kintsugi. J'ai repensé à celle-ci pour réaliser une métaphore à travers les images, qui évoluent selon l'influence des estampes japonaises.

Des projets ?

Oui. L'obtention de deux bourses de la Fédération Wallonie-Bruxelles a été une aide économique pour mon travail. Le premier projet s'intitule *Gloria* et sortira au printemps 2023. Il s'agit d'un roman graphique pour un public grands ados-adultes de 220 pages qui a

reçu une bourse d'aide à la BD. Il paraîtra l'an prochain chez un éditeur parisien, Rue de l'échiquier.

Celui-ci abordera le sujet difficile de l'inceste, en partant d'une histoire vraie et en montrant les dangers de cette pratique néfaste, en mettant en scène une fille qui travaille dans un centre de mineurs et la vie des trois enfants qu'elle gère, dont un schizophrène et deux ayant subi des violences sexuelles. J'espère que cette BD permettra d'atteindre des gens concernés mais qui n'ont pas envie de consulter un ouvrage de type anthropologie de l'inceste.

Le deuxième projet est plus poétique et s'appellera *La vie est un cirque*. Je dois encore trouver un éditeur pour celui-ci, que je souhaite réaliser en risographie, en travaillant sur les images. J'ai imaginé un présentateur de cirque, avec la vie qui s'exprime à travers une série de personnages du monde du cirque. Chacun d'entre eux s'explique avec des rimes et une musicalité dans le texte.

Un troisième projet dont le contrat est signé avec l'éditeur Cotcotcot concerne notre collectif 10emeArte où le duo Almudena Pano-Elisa Sartori réalisera les illustrations sur un texte de Lisette Lombé pour une collection artistique. La publication est prévue pour septembre 2023. ●

INFOS :

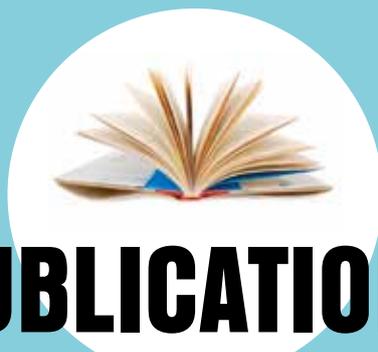
almudena.pano@gmail.com ;

sur instagram : [almu_pano](#)

Site web : [Almupano.be](#)

Site web du collectif :

<https://10emearte.be>



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

LECTURES.CULTURES

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ;
- La Mémoire et l'oubli ; Nature et Culture, les deux ensemble.

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Ancienne revue *Lectures* (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : **GRATUIT !**

Collection « Outil bibliothèque » : **GRATUIT !**

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : **GRATUIT !**

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :
Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture,

Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : **GRATUIT !**

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021, 5,00 €.

CAHIERS DE L'ACTION TERRITORIALE : GRATUIT !

- Cahier 1 : La Mise en œuvre du décret du 21 novembre 2013 par les Centres culturels. Rapport d'observation (Maison des Sciences de l'Homme de l'Université de Liège), 2022

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)2 413 36 19 – mél : nathalie.brichard@cfwb.be

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 30



03 ÉDITORIAL

03 PointCulture se réinvente
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Summer assembly of *Brussels 2030*
par Lapo Bettarini
11 Lauréats Prix Ethias-ACC 2022 :
Comines-Warneton, Amay et Saint-Gilles
par Céline D'Ambrosio
13 « Libre d'écrire » : un concours d'écriture
qui ouvre les portes de la prison
par Sébastien Vaillant et Diane Sophie Couteau

15 ICI ET AILLEURS

15 L'Envol à Brugelette :
un centre culturel au coin de la rue
par Liliane Fanello
20 Leipzig, militante et arty
par Catherine Callico

25 NUMÉRIQUE

25 Le GSARA étudie l'impact
du numérique sur les citoyens
par Cynthia Empain

28 PORTRAIT

28 Le photographe Diego Ravier
et le projet « Urbe » : pour une ville
émotionnelle et interculturelle
par Catherine Callico

32 ACTION

32 Deux heures hebdomadaires de radio
en bibliothèque, dans le Hainaut
par Catherine Callico
35 *Pas.Sages* : magnifique conclusion théâtrale
aux Ateliers de Fosses-la-Ville
par Thomas Casavecchia

39 AUDIO

CD
39 L'éclaircie ou l'incendie
par Benoit van Langenhove

DOCU
41 Howard Zinn,
une autre histoire des Etats-Unis
par Philippe Delvosalle

44 LECTURE

SOCIÉTÉ
44 L'Histoire autrement
par Bernard Lobet
48 Témoins dans un monde pluriel
par Thomas Casavecchia
52 Histoires naturelles :
fourmi, poulpe, caméléon, oiseau, oursin,
et jeune mammoth
par Michel Bougard
56 De l'art partout : tatouage, aquarium,
caricature, joaillerie, et grand arbre
par Catherine Renson

BANDE DESSINÉE
60 Journal inquiet d'Istanbul
par Marianne Puttemans

PROFESSION
62 La bibliothèque : politique et territoire
par Jean-Philippe Accart

64 JEU

64 Enfonçons-nous dans les bois
par Pascal Deru

67 JEUNESSE

ACTION
67 Mondes étranges
au Centre culturel de Waterloo
par Laurence Bertels

ENFANT
70 Herbière brodée, et Ode à la déesse-mère
par Michel Defourny

ADO
73 Fantasy contemporaine :
Le merveilleux pays des Snergs
par Daniel Delbrassine

PORTRAIT
75 Almudena Pano, prix de la première œuvre
en littérature de jeunesse FWB
par Isabelle Decuyper